2745
1943

TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES

OU

HISTOIRE CRITIQUE

DES GUERRES DE FRÉDÉRIC LE GRAND

Comparées au système moderne,

AVEC UN RECUEIL DES PRINCIPES LES PLUS IMPORTANTS DE L'ART DE LA GUERRE;

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE **JOMINI,**

Aide de camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres, etc., etc.

QUATRIÈME ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE,

(MAISON ANSELIN),

Rue et passage Dauphine, 30.

1851

Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

43239

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT-ANS.

CAMPAGNE DE 1760.

CHAPITRE XXI.

PRÉPARATIFS GÉNÉRAUX ; OPÉRATIONS DES ARMÉES FRANÇAISES ET ALLIÉES.

Tandis que les armées prenaient un peu de repos, Frédéric négociait pour détacher quelques puissances de la redoutable ligue formée contre lui, et cherchait en même temps à recompléter les cadres de son armée. Le désastre de Maxen avait enlevé des corps entiers, et il restait si peu d'officiers, que la plupart des régiments n'en comptaient plus la moitié; car,

Frédéric qui affecta tant de philosophie et foula aux pieds mille préjugés, respecta ceux de la noblesse, et n'osa ouvrir la carrière des armes à tous les citoyens. Le recrutement ne fournissait plus de soldats d'une forte constitution, mais quelques bataillons qui firent nombre. Le matériel d'artillerie fut recomplété. La cavalerie reçut quelques remontes.

Cependant, les négociations entamées par le Roi échouèrent à Versailles comme à Pétersbourg; le cabinet français était sincèrement attaché à l'Autriche; celui de Pétersbourg se trouvait dirigé par un favori dévoué à Marie-Thérèse.

Les Anglais qui, selon leur coutume feignirent de désirer la paix, la tinrent sans doute à trop haut prix, et continuèrent les subsides à leurs auxiliaires. Lord Chatam appréciait trop bien les avantages maritimes que lui assurait la guerre continentale pour ne pas l'exciter par tous les moyens. L'armée du duc Ferdinand fut portée à plus de 70 mille hommes en troupes anglaises, hanovriennes, hessoises et de Brunswick.

De son côté, le cabinet de Versailles mit ses armées sur un pied respectable, et en confia le commandement au duc de Broglie : la grande armée comptait 80 mille hommes; le comte de Saint-Germain commandait, sur le bas Rhin, un corps de 30 mille combattants, et le prince Xavier une réserve de 15 mille.

L'Autriche et la Russie avaient renforcé leurs armées, et arrêté un plan de concentration sur l'Oder, mieux conçu que celui de la campagne précédente. Laudon allait commander un corps considérable en Silésie, et opérer sur ce fleuve conjointement avec Soltikof. Daun, avec une armée de 100 mille hommes, devait retenir le Roi en Saxe, ou le suivre, s'il marchait au secours de la Silésie.

Tout présageait la ruine prochaine de Frédéric, et les premiers événements de la campagne n'auraient plus laissé de doute à cet égard, si les alliés n'avaient pas commis les mêmes fautes.

Le plan du maréchal de Broglie était de s'emparer de la Hesse et du Hanovre, en opérant avec la grande armée contre la gauche des alliés, tandis que le corps du comte de Saint-Germain pénétrerait en Westphalie. Les préparatifs d'entrée en campagne furent très longs; car, suivant l'usage du temps, il ne se mit en mouvement qu'après avoir approvisionné les magasins qui devaient l'alimenter, opération difficile, eu égard à la force de l'armée et à l'épuisement du pays.

Enfin, le 16 juin, le comte de Saint-Germain passa le Rhin, et s'établit le 20 à Dortmund; l'armée campa le 22 à Gruneberg, et le 24 vers Hombourg, derrière l'Hom : les troupes légères prirent poste à Dillenbourg et Stauffenberg. Le prince Xavier, quitta l'évêché de Fulde, et joignit le duc de Broglie à Hombourg.

gades de Bock et de Marspourg à l'attaque du bois, en délogea l'ennemi.

Surpris de cette action vigoureuse, le duc de Br glie s'imagina d'abord que toute l'armée alliée éta présente ; mais remarquant la faiblesse des deux co lonnes qui suivaient la première, il ordonna au comt de Saint-Germain de reprendre le bois, et le soutin par 4 brigades. Cette attaque fut impétueuse ; débord par des forces supérieures et repoussé, Ferdinand fu obligé de charger à la tête de deux régiments anglai pour couvrir la retraite, qu'il effectua avec perte d 800 hommes et 15 pièces de canon. Le général Spor-ken ne fut cependant point coupé ; il se retira par Bu-ren et Stadtbergen à Landau. Le prince héréditaire se vengea de ce petit échec en surprenant, le 16 juillet, la brigade de Glaubitz près d'Amenebourg, mais il fut moins heureux dans le coup de main qu'il tenta sur les magasins de Marbourg, que le duc de Stainville sauva.

Le maréchal français sentit l'inutilité de cette guerre, et songea alors à couvrir ses communications avec les dépôts. Le corps du prince Xavier fut laissé à Fran-kenberg ; celui de Stainville à Marbourg, et l'armée s'étendit à la gauche jusqu'à la Dimel. Le lieutenant général Dumuy prit le commandement du corps de Saint-Germain, qui occupait Mengeringhausen, et le défilé de Stadtbergen. De son côté, l'armée alliée s'é-

parpilla à gauche depuis l'Eder jusqu'à Warbourg, et le long de la Dimel à droite ; le gros vers Sachsen-hausen.

Cependant, Dillenbourg se rendit aux Français le 15 ; le maréchal, après avoir pourvu à la sûreté de ses magasins, résolut de chasser le duc Ferdinand de sa position : il dirigea le 24 trois corps considérables contre la division de Sporken, qui, menacée de front et sur ses derrières, se retira néanmoins sans perte sur Wolfshagen, où Ferdinand la suivit le lendemain. L'armée française vint camper vers Freyenhagen ; le corps de Dumuy, entre Volkmarsen et Marbourg.

Les alliés se portèrent le 26 à Hohenkirchen, le 27 à Kalde près d'Imminghausen ; le prince héréditaire à Oberweimar ; Wangenheim à Munchoff, Kielman-seg sous Cassel ; Luckner près de Zweeren ; Sporken resta à Westufeln.

Le duc attendit dans ses positions son adversaire, qui se porta le 27 à Volkmarsen ; la réserve du prince Xavier se rendit à Naunbourg, le corps de Stainville assiégea le fort de Ziegenhain, celui de Dumuy des-cendit la Dimel sur Marbourg. Le but de ces mouve-ments était de couper les alliés de Paderborn et de Lipstadt, de les acculer au confluent de la Dimel et du Weser, pour les forcer à évacuer la Hesse et à se reti-rer dans le Hanovre.

Dans cette position fâcheuse, Ferdinand, après avoir

balancé les inconvénients de tous les partis, porta le Prince héréditaire et le général Sporken, avec 24 bataillons et 22 escadrons à Korbeck, dans l'intention de s'assurer du passage de la Dimel ; mais informé que le maréchal de Broglie avait maladroitement pris le 30 la direction de Zierenberg, et augmenté d'une marche la distance qui le séparait du corps de Dumuy, il résolut d'accabler cette division isolée. En conséquence, l'armée se mit en marche le 30 au soir, pour passer la Dimel et soutenir le Prince héréditaire dans cette entreprise. Lorsque les têtes de colonnes furent arrivées le 31 au matin sur les hauteurs de Korbeck, le Prince héréditaire et le général Sporken se mirent en mouvement ; les troupes du premier sous la conduite du lieutenant général Zastrow par Korbeck, Klein-Eder et Menne pour venir se former sur trois lignes, la gauche vers ce dernier village, la droite à Ossendorf : le corps du second devait passer par un long détour entre Eissen et Gros-Eder, traverser les bois près de Narde et se former sur trois lignes sur les hauteurs derrière l'ennemi. Par ces dispositions, le Prince héréditaire débordait l'ennemi sur son flanc gauche et le prenait en même temps à revers : l'armée devait se former la droite près de Menne, la gauche en arrière de Warbourg, afin d'attaquer en même temps de front.

Dumuy, qui eut avis de ce mouvement, détacha le marquis de Castries avec les grenadiers et chasseurs

pour l'observer ; mais un brouillard épais le déroba entièrement. Les têtes de colonnes du Prince héréditaire arrivèrent vers les deux heures après midi, et commencèrent l'attaque. Sa réussite dépendant de la prise des hauteurs d'Ossendorf, Dumuy y détacha aussitôt la brigade de Bourbonnais, mais elle y fut prévenue par l'infanterie anglaise que soutinrent bientôt des grenadiers hessois et de l'artillerie.

Le combat était chaud : les Français successivement renforcés par les brigades de la Couronne et de Rouergue, les régiments suisses de Jenner et de Lochmann opposèrent la plus vive résistance, et ne cédèrent qu'au moment où la colonne de Zastrow déboucha sur le flanc droit de Bourbonnais, et s'établit sur les hauteurs disputées ; une charge de cavalerie exécutée à propos accéléra la retraite des Suisses et des Français. Dans ce moment arriva la cavalerie de l'armée du duc Ferdinand, soutenue d'une nombreuse artillerie ; à son approche les escadrons français lâchèrent pied et abandonnèrent l'infanterie à elle-même. Zastrow se voyant si bien secondé, redoubla d'efforts et rejeta ce qu'il trouva devant lui sur les ponts de la Dimel. La retraite s'exécuta sous la protection des brigades de Touraine et de Latour-Dupin, formées sur les hauteurs en avant de ces ponts. Les Français firent mine de tenir sur la rive opposée ; mais se retirèrent sur Wolfshagen, lorsqu'ils virent que le duc Ferdinand faisait passer la ri-

vière à 12 bataillons et 10 escadrons. Cette affaire leur coûta 4 mille tués, blessés ou prisonniers, et 12 pièces de canon; la perte des alliés fut de 1200 hommes.

On se rappelle que la division de Kielmanseg gardait le camp retranché de Cassel; Ferdinand jugeant ne pouvoir couvrir en même temps la Hesse et la Westphalie, ordonna à ce général de se retirer sur Munden, dès que l'ennemi menacerait de le serrer de près. Le prince Xavier étant arrivé devant la ville le 31, Kielmanseg se retira à Munden, puis à Imsen. Le Prince occupa Cassel, et s'avança jusqu'à Dramsfeld. Le 4, il campa à Gœttingen, replia le corps ennemi sur Uslar et Beverungen. Les Français poussèrent alors des postes sur Nordheim et Eimbeck. Leur armée campa sur la rive droite de la Dimel, le corps de Dumuy à Stadtbergen, une division sous Castries à Wolfshagen couvrant les convois; celle du Duc sur la rive gauche de cette rivière, entre Scheferde et Warbourg.

Le mois d'août s'écoula sans événements bien marquants.

Le duc de Broglie voulut d'abord manœuvrer par sa gauche et pousser le corps de Dumuy sur la droite de l'ennemi pour menacer ses communications avec Lipstadt; mais le Duc lui opposa à temps des forces suffisantes. D'un autre côté, le général Kielmanseg,

ayant été renforcé et inquiétant le corps du prince Xavier, Broglie renonça à son premier projet, et résolut de se prolonger par sa droite, afin d'être plus à portée de soutenir ce corps qui devait envahir le Hanovre : il porta Dumuy à Volkmissen le 20 août, et vint camper avec l'armée à Immenhausen. Dumuy prit alors position à Heckerhausen sur le flanc gauche; le duc de Stainville se porta de Corbach à Frankenberg couvrant les communications de Francfort.

Ferdinand, dans la vue de parer aux suites de ce mouvement, rappela les corps qui se trouvaient sur la droite, campa à Bune près de Bogentrick, et porta plusieurs divisions vers Bodenhagen, Beverungen et Deissel; ce qui le mit d'autant mieux en mesure de contrarier les projets de ses ennemis, qu'il fut renforcé par un corps de 10 mille Anglais récemment débarqué. Le Prince héréditaire surprit, le 5 septembre, le poste de Zierenberg où il fit quelques centaines de prisonniers.

Chaque armée se trouvait bien établie et croyait ne pouvoir abandonner sa position, sans donner de très grands avantages à l'autre. Le duc de Broglie renouvela ses tentatives sur le Hanovre par la rive droite du Weser; le prince Xavier réoccupa Gœttingen et Nordheim le 5 septembre, et campa à Eimbeck; mais le général Wangenheim ayant été renforcé par les alliés, le Prince pour ne pas s'exposer à être coupé, se retira le

12 à Witzenhausen. Ferdinand, voulant donner à l'ennemi des inquiétudes sur ses communications avec le Mein, porta un corps sur Marbourg. Le maréchal de Broglie les couvrit avec la division de Stainville qui déjoua ses projets, atteignit ce détachement vers Raden, et lui fit 400 prisonniers.

On eût dit que cette campagne n'était qu'un simulacre de guerre : on s'amusait à manœuvrer, à se menacer, à faire des détachements et à les surprendre, sans se douter qu'on s'éloignait ainsi des premiers principes de l'art. Le duc de Broglie résolut enfin de forcer le corps de Wangenheim à se retirer, en s'étendant davantage par la droite. Ce fut dans ce dessein qu'il se porta le 13 à Cassel, laissant le général Dumuy vers Wallerhausen, et poussant de nouveau le prince Xavier sur Gœttingen. Ferdinand alors repassa la Dimel, vint le 14 vers Geismar, et ordonna à Wangenheim de quitter Uslar pour se reporter sur la Werra : ce général s'établit le 15 à Dransfeld, et attaqua sans succès le poste de Munden.

Cependant, Broglie avait trouvé le moyen de soutenir le prince Xavier. Il le fit renforcer le 17 par 8 bataillons d'élite sous le général Rougé, par les grenadiers de France sous Saint-Pern, et les carabiniers et la réserve aux ordres du marquis de Poyanne ; tandis que le comte Chabot donnait le change aux alliés en manœuvrant vers Wolfshagen, sur leur flanc droit. Le

maréchal se rendit le 19 auprès du prince Xavier, auquel ces renforts formaient un corps de 25 à 30 mille hommes, et arrêta les dispositions d'attaque ; mais Wangenheim eut le temps de gagner sans grande perte les bois entre Hameln et Ellerhausen. Quoique cette entreprise n'ait pas eu un plein succès, elle valut néanmoins beaucoup de terrain à l'armée française ; et afin de s'en assurer la possession pendant l'hiver, on mit Gœttingen à l'abri d'un coup de main.

Ces opérations manquèrent leur objet. Ferdinand sentait trop bien l'importance de sa position pour la quitter sur de simples menaces : il résolut au contraire d'y concentrer toutes ses forces. Le maréchal de Broglie déçu, prit alors le parti de réunir les troupes éparses en Flandre, d'y joindre quelques régiments sous les ordres de Castries, et de les porter par Wesel sur les derrières de l'ennemi. Ferdinand, ayant eu vent de ce projet, résolut de prévenir les Français vers Wesel, et de faire une diversion qui les forçât à quitter leur position ; le Prince héréditaire partit le 22 septembre de Warbourg avec un corps de 15 mille hommes, tandis que le duc porta l'armée vers Libenau.

Le premier arriva le 29 à Doesten, et bloqua Wesel le 3 octobre ; ses troupes légères passèrent le Rhin, le 1er, et battirent le pays jusqu'à Clèves, où elles prirent 400 hommes. La place de Wesel avait une faible garnison et manquait de canonniers ; on l'aurait peut-être

prise, sans les obstacles qu'éprouva la marche du parc de siége par suite des pluies qui avaient rendu les routes impraticables ; les partisans poussèrent en attendant, jusqu'à Gueldre et Ruremonde. Cette diversion qui eût été funeste à son auteur, s'il avait eu un adversaire habile, plongea les généraux français dans le plus grand embarras. Cet accessoire devint l'objet principal de la guerre, et les grandes armées continuèrent à s'observer, comme si les opérations d'un détachement devaient décider du sort de l'Europe.

Castries accéléra sa marche pour sauver Wesel. Son corps rassemblé le 13 octobre à Nuys, consistait en 32 bataillons et 38 escadrons, formant environ 20 mille hommes; il se porta le 14 à Meurs, l'avant-garde à Rheinbergen. Dès que le Prince héréditaire en fut instruit, prenant le sage parti de laisser quelques bataillons à la tranchée, il vola à la rencontre de l'ennemi, malgré l'infériorité de ses forces, et se porta le 15 à Ossenberg. Le maréchal de Castries s'établit en arrière de la fosse Eugénienne, la droite à Rheinbergen, la gauche vers Clostercamp dans une forte position ; mais le Prince, après l'avoir reconnue, pensa que l'ennemi en diminuerait d'autant plus sa surveillance, et résolut de surprendre sa gauche. Après avoir laissé 3 bataillons et 4 escadrons contre la droite, vers Rheinbergen, il se porta à onze heures du soir avec 18 bataillons et 20 escadrons, sur Clostercamp. L'avant-

garde donna à trois heures du matin sur un poste français, à une demi-lieue en avant de ce village : on fit feu contre l'ordre du Prince pour enlever le poste ; cependant le silence et l'obscurité faisant croire que ce n'était qu'une patrouille, l'armée gagna le canal sans accident. Le corps de Fischer alors coupé et dispersé, engagea néanmoins une fusillade qui donna l'éveil à la brigade d'Auvergne et lui fit occuper le bois de Clostercamp et toutes les issues de ce bourg.

Le Prince, marchant toujours dans le plus grand silence, passa le canal à Kampen, et s'empara du village de Kumpenbrock. Le corps de Castries eût été perdu sans le dévouement du chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. Cet officier, qui commandait le poste dans le taillis, en avant de Kumpenbrock, s'était avancé pour découvrir ce qui avait donné lieu à la fusillade qui avait eu lieu vers le couvent ; entouré tout à coup par des grenadiers anglais, qui le manacent de la mort s'il fait le moindre bruit, il juge que ce ne peut être qu'une surprise, et rassemblant toutes ses forces, il crie : *A moi, Auvergne, c'est l'ennemi !* Il dit, et tombe percé de coups ; le lieutenant général de Ségur accouru dans le village avec un bataillon d'Auvergne, est blessé et pris.

Cependant, l'alarme était donnée ; les Français ne se font point illusion sur le danger qui les manace. Castries conduit le régiment d'Alsace au secours d'Au-

vergne. Une brigade suisse se porte sur le flanc, gag par les alliés, et le combat s'engage avec vivacité. régiment d'Auvergne tient en échec l'ennemi jusqu' jour; alors le reste des troupes françaises se porte point d'attaque. Après un combat meurtrier, qui du jusqu'à midi, les alliés se replièrent sur Alpen en b ordre, sous la protection d'une réserve établie en éch lon. La perte des Français fut d'environ 2 mille hor mes, et celle des alliés de 1800.

Si le duc de Castries avait su profiter de son ava tage, le Prince était perdu; car les eaux ayant enle son pont sur le Rhin, on ne put le rétablir que le 1 mais le général français se laissa intimider par la bon contenance des alliés, et leur fit un pont d'or. I Prince, après la levée du siége, se retira à Brune, se rendit le 27 octobre à Klein-Reckum; le duc c Castries, à Drevenich. Les deux partis s'étant obse vés pendant un mois, prirent ensuite leurs quartie d'hiver.

Tandis que ces choses se passaient sur le Rhin, l armées principales restaient en repos sur la Dimel enfin le Duc voulant prendre Gœttingen, passa le We ser le 21 novembre, et le fit investir; mais les pluie continuelles, le défaut de vivres et les mouvements d duc de Broglie, le décidèrent à lever le blocus le 1 décembre, pour entrer en cantonnements.

Ainsi finit la stérile campagne de 1760. On ma

nœuvra sans se battre, on se battit sans manœuvrer : *les combats eurent lieu sur les points accessoires, tandis que les grandes armées se contentaient de menacer, par des détachements, les points sur lesquels elles auraient dû diriger leurs efforts en masse et livrer bataille.*

Tempelhof a prétendu prouver que le duc de Broglie adopta un mauvais plan en cherchant à pousser des corps par sa droite sur Gœttingen et le Hanovre, et qu'il eût mieux valu y marcher de front par la Westphalie, afin de faire tomber auparavant les places de Lipstadt et de Munster, sans lesquelles ces manœuvres n'étaient à son avis que d'inutiles incursions. Il est facile de juger que ces raisonnements s'appuient sur un vieux système. Cette seconde partie du plan de Broglie se rapprocha en effet de celui de Contades dans la campagne précédente; il consistait à manœuvrer par la droite, pour gagner l'extrême gauche et les derrières de l'ennemi, en le coupant du Weser. Il offrait comme l'autre les plus heureuses chances, et manqua de même dans son exécution : car, au lieu de livrer une grande bataille, l'armée resta devant le front de l'ennemi, se bornant à pousser des divisions sur sa droite.

Lorsque le duc de Broglie fut maître de Cassel, et que les alliés campèrent sur la Dimel, il fallait les tourner par leur gauche, vers Robeck, changer de direction sur Warbourg, s'établir perpendiculairement à la Dimel, la gauche à ce fleuve, et pousser l'armée alliée

sur Lipstadt. Broglie pouvait exécuter tout cela, laissant un corps à Kalenberg et Hochenbourg; mais fallait le faire sans donner le temps à l'ennemi de manœuvrer. *Ce n'est pas en prenant des positions sur les communications et y séjournant, que l'on détruit les armées : Napoléon était resté sur le Leck en* 1805, *et sur la Saal en* 1806, *il n'aurait pas empêché Mack de faire sa retrai par Donawerth; ni le duc de Brunswick, de se retirer s l'Elbe.*

Les siéges de Lipstadt et de Munster, dont par Tempelhof, n'étaient que des accessoires et n'eu sent rien produit; un seul mouvement du duc Ferdinand pouvait les faire lever. Il est toujours temps d songer aux places, lorsqu'on a décidé les grandes que tions avec les armées qui doivent les secourir.

Je ne m'étendrai pas en réflexions inutiles sur la sin gulière expédition des alliés contre Wesel; elle ne pou vait que distraire des forces considérables du poin décisif, pour les appliquer à des entreprises hasardeu ses, et compromettre non-seulement les corps qui s' trouvaient employés, mais encore l'armée principale Si le duc de Broglie avait opéré d'après les règles d l'art, il eût vraisemblablement fait payer cher à Ferdinand cette étrange expédition.

CHAPITRE XXII.

PREMIÈRES OPÉRATIONS EN SILÉSIE ET EN SAXE; AFFAIRE DE LANDSHUT; SIÉGE DE DRESDE.

Sans entrer dans les détails des petites affaires qui eurent lieu pendant l'hiver, je me bornerai à indiquer celles qui méritent d'être citées.

Les Suédois, inquiétés dans leurs cantonnements, voulurent enlever le pont d'Anclam, sur la Peene, afin d'être à l'abri de surprise. Leur coup de main réussit; ils s'emparèrent le 28 janvier des faubourgs, surprirent les postes et pénétrèrent pêle-même avec eux dans la ville ; le général Manteufel égaré dans l'obscurité, fut blessé et pris avec 150 hommes. Cet exploit fut le dernier de cette malheureuse armée; elle ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'au milieu d'août, pour y jouer un rôle aussi insignifiant qu'auparavant.

Les armées en Saxe furent tranquilles, à quelques affaires de postes près. Le corps de Beck surprit le général prussien de Zetteritz aux environs de Kosdorf, et le fit prisonnier.

Laudon, après avoir dénoncé la rupture de l'armistice qu'il avait conclu pour son corps, chercha à enle-

ver celui de Goltz, qui cantonnait en haute Silésie Neustadt et environs ; mais ce général leva à temps ur partie de ses quartiers, et les rassembla le 14 février Ober-Glogau ; néanmoins, Laudon le gagna avec tout sa cavalerie, et attaqua le régiment de Manteufel qu couvrait les parcs. Ce brave régiment se forma en carr long, continua sa marcha, repoussa cinq ou six charge avec une bravoure héroïque, et arriva heureusement Steinau après avoir perdu 140 hommes.

Toutes ces choses ne décidaient rien ; les grande armées restaient dans leurs positions. Celles de Daun, par suite d'un système inconcevable, après avoir remporté des avantages signalés, continuait à s'enterrer sous des retranchements près du val de Plauen, et semblait ainsi trembler devant un adversaire qu'elle aurait dû écraser. Un corps nombreux aux ordres de Lascy cantonnait sur la rive droite de l'Elbe, et poussa celui de Beck sur Zittau. L'armée prussienne cantonnait en face, la droite vers Freyberg, le centre à Wilsdruf, la gauche aux environs de Meissen. Schmettau occupait Gorlitz avec 7 bataillons et 15 escadrons. Fouquet, en haute Silésie, se trouvait opposé au corps de Laudon. Enfin l'armée de l'Oder devait, sous les ordres du prince Henri, *tenir tête aux Russes lorsqu'ils paraîtraient sur la scène.*

Le plan d'opérations des deux partis fut, à peu de chose près, le même que celui de la campagne précédente : les coalisés ne voulaient frapper de grands coups en Silésie, qu'après l'arrivée des Russes ; Laudon y commandait une armée de 50 mille hommes ; Daun devait retenir le Roi en Saxe. Les affaires de Frédéric paraissaient plus désespérées que jamais : ayant perdu la clef de la Saxe, et ne pouvant abandonner ce pays sans laisser le sien à la merci de l'ennemi, il semblait que rien ne dût s'opposer à la jonction des armées coalisées.

Le 18 mai, l'armée du prince Henri prit des cantonnements le long du Bober et de l'Oder ; le gros entre Lovenberg et Sagan liait sa droite avec le corps de Fouquet, cantonné jusqu'à Landshut. L'armée du Roi avait fait un petit mouvement rétrograde sur Corbitz et Meissen. Daun restait en position, se bornant à pousser le général Berlichingen sur Wilsdruf ; Laudon s'était retiré en Bohême, laissant Draskowitz en haute Silésie, et Wolfersdorf à Trautenau, vis-à-vis Landshut.

Opérations en Silésie.

En attendant l'arrivée des Russes, le général Laudon résolut d'ouvrir la campagne par le siége de Glatz, et de s'emparer du poste de Landshut, qui lui était nécessaire pour assurer ses communications avec la Bohême. Il rassembla son armée à Kosteletz, en partit

le prévenant qu'il n'osait rien tenter contre l'enne
sans s'exposer à perdre le poste important qu'il a
ordre de garder. Il promit au Roi de se défendre
qu'à la dernière extrémité, et sollicita une diversio
sa faveur. Laudon ayant été joint le 21 à Schwa
wald par les troupes qui venaient de Glatz, compta
bataillons, 40 compagnies de grenadiers, et 75 es
drons, avec lesquels il se crut en état d'écraser
adversaire, qui n'avait pas plus de 12 mille combattan

Le 23 juin, à deux heures du matin, la canonn
commença et les Autrichiens se mirent en mouvem
sur quatre colonnes. La première, sous Laudon mên
marcha sur Vogelsdorf pour déborder et prendre
revers l'aile gauche des Prussiens. La seconde, so
Muffling, devait emporter le Mummelberg. Le gén
ral Campitelli, avec 14 bataillons, devait soutenir c
deux colonnes. La troisième, sous le général Geisruc
attaqua le Buchberg. Enfin la quatrième, conduite p
les généraux Janus et Wolfersdorf, devait attaquer
droite vers Blasdorf.

Les deux premières colonnes n'avaient devant elle
que 3 bataillons qui tenaient un espace beaucoup tro
considérable. Le régiment de Laudon se glissa entr
deux hauteurs, culbuta le bataillon qui défendait l
gauche du retranchement de Mummelberg, et se jet
sur les derrières du deuxième bataillon de Fouquet,
l'instant où des grenadiers autrichiens l'attaquaient de

front. La deuxième colonne ne rencontrant que le bataillon de Mosel, le déborda et l'accabla; alors tout commença à fuir : les deux détachements qui défendaient le Buchberg, se voyant à leur tour attaqués par le général Geisruck et menacés sur leur gauche, abandonnèrent leur poste. L'aile gauche battait en retraite, lorsque Fouquet envoya un bataillon de grenadiers à son secours; malgré la bravoure de ses chefs, qui furent blessés ou tués, il devenait impossible qu'il rétablît les affaires; il se retira avec perte; le reste de la gauche se replia sur le Kirchberg, la cavalerie se fit jour, et gagna la rive gauche du Bober.

Pendant que ces choses se passaient, les quatre bataillons de la droite, sous le général Schenkendorf, étaient aussi attaqués par la quatrième colonne, forte de 16 bataillons et 30 escadrons. Après une belle défense, les Autrichiens s'emparèrent des hauteurs de Blasdorf et de Reich-Hennersdorf. Les bataillons repoussés se reformèrent sous la protection du Galgenberg, d'où Fouquet leur ordonna de reprendre leurs positions : cette attaque fut exécutée avec courage; on prit trois drapeaux à l'ennemi, qui fut rejeté dans Hennersdorf. Les choses en restèrent là sur ce point, et les Autrichiens portèrent une brigade d'infanterie avec toute la cavalerie de leur gauche au delà du Bober, pour s'emparer de la route de Schmiedberg et couper la dernière retraite de Fouquet. Ce général, ne voulant pas quit-

ter son poste, se borna à faire observer ce mouveme
par 3 escadrons.

Jusqu'alors l'ennemi n'avait enlevé que les post
avancées; le corps principal tenait encore les hau
teurs du Galgenberg et du Kirchberg, où tous les b
taillons repoussés s'étaient retirés. Laudon fit ses di
positions pour emporter ces hauteurs : sa cavalerie c
la droite, devenant inutile pour l'attaque de positior
escarpées et retranchées, il la détacha sur la rive gau
che du Bober, afin de recevoir les débris de l'ennemi
lorsqu'il l'aurait déposté. Il établit une batterie de 1
sur le Ziegelberg, en face du Kirchberg, divisa son in-
fanterie en deux colonnes : la première se porta su
Landshut, pour gagner la gauche de la position de
Prussiens; la seconde traversa le village de Zieder et
attaqua le Kirchberg de front. Cette dernière précéda
l'autre de quelques instants, mais fut rejetée en dé-
sordre sur Zieder : cependant Laudon ayant enlevé
Landshut, traversé la ville, et emporté la redoute du
Kirchberg, la première colonne revint bientôt à la
charge. Les Prussiens qui défendaient cette hauteur,
presque à peu près entourés, firent leur retraite avec
fermeté sur le Galgenberg.

Il ne restait à Fouquet que deux partis à prendre,
de vendre chèrement sa vie sur le Galgenberg, ou de se
faire jour; il choisit le dernier. Il envoya au général
Schenkendorf l'ordre de repasser le Bober; l'officier

qui le portait fut tué ; Fouquet envoya alors un second ordre par son fils, et se mit en marche lui-même avec deux bataillons. Arrivé à Leppersdorf, on trouva la cavalerie ennemie en possession de tous les passages. Ne voulant pas donner aux Autrichiens le temps de le serrer de trop près, il forma sa troupe en carré et la harangua. La cavalerie autrichienne l'attaqua alors vivement; les dragons de Lowenstein se précipitèrent plusieurs fois sur les baïonnettes prussiennes : un feu bien ménagé leur fit payer cher ces essais. Cependant, ces attaques donnèrent à un bataillon de grenadiers le temps d'arriver au secours des escadrons impériaux. Le combat fut alors trop inégal ; Fouquet eut son cheval tué sous lui ; l'infanterie fut enfoncée et culbutée sur son général ; les plus braves lui firent un rempart de leur corps. La mêlée était horrible ; Fouquet mutilé de trois coups de sabre, fut sauvé par le colonel de Lowenstein, à qui il rendit son épée.

De son côté, Schenkendorf se défendait avec bravoure, lorsqu'il reçut l'ordre de repasser le Bober. En effectuant sa retraite, il eut son cheval tué, et tomba aussi au pouvoir de l'ennemi. Le major Arnim, l'adjudant Treskow et d'autres officiers, se mirent à la tête des troupes, passèrent heureusement le Bober, formèrent un carré qui repoussa deux charges de cavalerie, et gagnèrent les hauteurs de Reisdorf; mais, lorsqu'ils aperçurent dans le ravin plusieurs bataillons déployés,

prêts à les attaquer de concert avec la cavalerie, voulurent hâter leur marche pour gagner les bois Reisdorf : ce mouvement causa un désordre dont escadrons autrichiens profitèrent; ils se jetèrent pétueusement sur cette infanterie désunie et en brèrent une grande partie. La cavalerie prussien qui avait aussi passé le Bober, se battit longtemps co tre des forces supérieures; les plus braves se fir jour, le reste fut pris.

Ainsi finit la malheureuse affaire de Landshut, Fouquet se battit avec tout le courage que l'on pe attendre d'un homme de cœur; près de 1500 homm parvinrent à s'échapper; 7,500, dont la moitié étaie blessés, furent pris. Les Autrichiens eurent plus de mille hommes hors de combat.

Le général Ziethen, informé de cet événemen quitta le Ziskenberg, se retira sur Breslau, et recueill les débris du corps de son collègue.

Fouquet nous semble à l'abri de tout blâme, car prévit son désastre, en prévint le Roi, et ne l'essuy que par une obéissance trop aveugle. Cependant, il pa raît que sa position était trop étendue : le camp d Landshut est une de ces positions militaires reconnues Frédéric y attachait autant d'importance que Léonidas à celle des Thermopiles; mais Fouquet devait sentir que l'occupation des hauteurs de Blasdorf et du Mummelberg, le morcelait trop. La position, pro-

prement dite, est celle du Galgenberg et du Kirchberg, encaissée entre les ravins qui coulent à droite par Hennersdorf, et à gauche par Ziéder. Puisqu'il se résignait à recevoir le combat, il valait mieux se concentrer, la gauche au Kirchberg, la droite à Hennersdorf, afin de raccourcir sa ligne. Sans doute, il courait risque d'être tourné; mais cela était inévitable de toute manière, et il le fut en effet, malgré l'occupation du Mummelberg. Du reste, il conserva assez de présence d'esprit pour prendre l'initiative, et se jeter sur un des corps ennemis avant d'être serré de trop près. Mais il est une vérité constante, c'est que ne voulant pas se retirer sans combattre, il eût beaucoup mieux fait de se jeter en masse par Vogelsdorf sur la colonne de Laudon; car, il ne pouvait se faire illusion sur le sort réservé à ses détachements disséminés. En manœuvrant de cette manière, il eût été certain de s'emparer de la route de Schweidnitz. Une faute plus positive et plus grave du Roi, fut de laisser ce corps sans soutien, tandis que le prince Henri était dans l'inaction, avec 40 mille hommes, à trois marches de Landshut. Dans une position semblable, il fallait au moins laisser à Fouquet l'alternative de se jeter sous le canon des places fortes, qu'il avait à sa proximité, ou d'aller se réunir au Prince. Nous développerons plus tard ces observations, en ajoutant les considérations qui résultent de la situation générale des affaires.

Laudon ne sut point tirer parti de cette impor victoire. La Silésie était ouverte, et si, pour l'en on préférait attendre l'arrivée des Russes, on pc au moins s'emparer de quelques places ; mais le trichiens ne commencèrent pas même le siége de (parce que leurs dispositions étaient si mal prises (n'avaient aucun des approvisionnements nécessair

Opérations en Saxe.

Tandis que l'armée du prince Henri demeurai sive sur le Bober, et qu'à trois marches d'elle le c de Fouquet était accablé, le Roi semblait indécis s parti qu'il voulait prendre.

Nous avons déjà dit qu'ayant fait un mouvement trograde le 25 avril, il était venu camper près de M sen, avec une partie de l'armée, laissant le reste c tonné en arrière.

Tempelhof a présenté un tableau pompeux des cc binaisons que Frédéric avait imaginées pour voler même temps au secours de la Silésie, et couvrir l partie de la Saxe. Il prétend que son plan était d'e traîner Daun en Silésie, de peur qu'il ne formât sur Saxe des entreprises dangereuses Il est difficile de cc cevoir quel intérêt eût porté le Roi à *concentrer la ma des forces ennemies sur le point où il se proposait d'opér en provoquant ainsi la jonction des armées autrichiennes*

russes, qu'il devait craindre par-dessus tout. Quel que soit le motif d'un tel jugement, nous verrons au chapitre général des observations, que c'était par un système opposé qu'il pouvait conjurer l'orage amoncelé sur sa tête.

Frédéric se prépara donc, le 4 juin, à marcher en Silésie. Il fit établir le 6 une batterie sur les hauteurs de Sedlitz, et détacha le 11 le général Krokow, avec 30 escadrons par Torgau à Kosdorf, afin de couvrir le passage, en observant le corps de Lascy campé sur les hauteurs de Boxdorf. Ce passage de l'Elbe fut exécuté le 14 au soir, par la première ligne d'infanterie sur des barques, et par la cavalerie sur des ponts de bateaux : ces troupes campèrent à Broschof. La deuxième ligne, aux ordres du général Bulow, resta à Schlettau, et Hulsen à Katzenhauser pour couvrir cette opération. Le pont fut transféré à Meissen, et l'on en établit un second à Kohlhof.

Daun reçut promptement la nouvelle que l'ennemi avait passé l'Elbe avec une partie de ses forces seulement : il dépendait de lui d'en profiter pour accabler l'une de ces parties isolées, en portant son armée le 15 au soir, par lignes et par la droite, de Grossenhain à Radebourg, pour arriver au point du jour à Gros-Dobritz, sur l'extrême gauche du Roi ; tandis que le corps de Lascy eût longé l'Elbe, pour attaquer la droite, vers Meissen. Le général autrichien avait tout l'intérêt

possible à livrer bataille dans une position aussi avan tageuse : il pouvait frapper un coup décisif, et ne cou rait pas le moindre risque, ayant une retraite assuré sur Dresde. Au lieu d'opérer ainsi, Daun craignit qu Lascy ne fût attaqué, et porta la première ligne d l'aile droite à Wilschdorf pour le soutenir au besoin Le 17 seulement, il vint avec le reste de l'aile droite à Boxdorf, remplacer le corps de Lascy, qui se rendi à Bernsdorf. Ce mouvement fut suivi peu après pa l'aile gauche, et par les détachements répandus au environs; le camp de Boxdorf fut retranché.

D'un autre côté, le général Bulow quitta aussi l 17 le camp de Schletteau, où il était resté avec l deuxième ligne, et vint rejoindre le Roi.

A l'ouverture de la campagne, Frédéric prévint se généraux qu'il serait plus nécessaire que jamais d faire des marches rapides et longues, et d'en suppor ter les fatigues avec constance et courage. Aussitôt qu'il fut informé du mouvement de Lascy sur Rade bourg, il s'y porta le 18 sur trois colonnes, et campa, la gauche appuyée à la ville, la droite à Barbisdorf. Lascy paraissant tenir dans sa position, Frédéric or donna au général Hulsen de le rejoindre à l'exception de 7 bataillons et 5 escadrons. Il assembla ses géné raux, et leur donna les dispositions de l'attaque qui devait s'effectuer sur deux lignes d'infanterie, la cava lerie sur les ailes, et une troisième ligne comme réserve.

Le 19 juin au matin, l'armée se mit en mouvement; mais les patrouilles annoncèrent que Lascy s'était retiré.

En effet, Daun ayant eu connaissance de la marche du Roi sur Radebourg, avait attiré toutes les troupes restées sur la rive gauche de l'Elbe, et ordonné à Lascy de prendre position à Laues, pour couvrir le flanc droit de l'armée autrichienne, qui prit les armes à une heure du matin dans son camp de Reichenberg.

L'on ne pouvait rien tenter contre un ennemi si bien en mesure et dans une position presque inabordable; le Roi rentra au camp, se borna à faire occuper Bernsdorf, posta Hulsen vers Gros-Dobritz, pour soutenir le corps de Linden resté à Schlettau, et porta 9 bataillons sur les hauteurs de Beerwald.

Le 22 juin, l'armée des Cercles arrivant aux environs de Dresde, pour se lier à celle de Daun, campa au val de Plauen; ce renfort porta l'armée impériale à plus de 80 mille combattants. Daun ne profita pas de cette supériorité pour frapper des coups décisifs, et se borna à inquiéter les postes par le général Lascy.

Il paraît que le projet attribué au Roi par Tempelhof, n'a existé que dans l'imagination de cet auteur; car il est vraisemblable que Frédéric ne serait pas resté huit jours à Radebourg, lorsque les moments étaient si précieux : dans le cas contraire, ce séjour serait une faute inexplicable.

Le 25, on reçut la nouvelle de la destruction du

corps de Fouquet; les Autrichiens firent des feux joie. Le Roi, d'abord anéanti par un coup aussi ru recouvra bientôt sa sérénité : il fallait faire bonne m à mauvais jeu, ou quitter la partie. Dans les circ stances difficiles, Frédéric fut toujours un gra homme. Si l'exiguïté de ses ressources l'empêcha d dopter constamment les combinaisons à grands rés tats, il faut convenir que dans le péril son caract et son génie reprenaient toute leur élévation. Sa p sition devenait chaque jour plus critique : depuis di huit mois, il essuyait revers sur revers, et sans l'imp ritie de ses adversaires, sa ruine eût été inévitabl Des plans justes, hardis et rapidement exécutés, poi vaient seuls le tirer d'embarras; mais dans cette ci constance décisive, son courage et son énergie brill rent plus encore que ses talents.

Frédéric renonçant à se porter en Silésie, résolut d tenter un coup de main sur Dresde. Si cette entrepris présentait une apparence de succès, il aurait dû l former dès le commencement de la campagne, comm nous le démontrerons incessamment, car le momen choisi était intempestif: d'ailleurs,elle offrait des chan ces désavantageuses, puisqu'on avait tout à craindre en cas d'échec.

Sans consulter les obstacles qu'une armée supérieure à la sienne opposerait à son projet, le Roi envoya à Magdebourg l'ordre d'y préparer un équipage de siége.

Il chercha aussi à arracher Daun de sa position, pour avoir l'occasion de lui livrer bataille. A cet effet, il quitta le 26 au matin le camp de Radebourg, et se retira sur trois colonnes à Gros-Dobritz : mais ces manœuvres furent inutiles, le maréchal imperturbable, augmenta les retranchements de son camp de Boxdorf; véritable Fabius, lorsqu'il fallait être Alexandre, il fit à contre-temps la guerre de positions; se bornant à pousser quelques détachements sur Schœnfels, Blockwitz et Grossenhain, pour observer et éclairer la route d'Ortrand.

Le 29 juin au matin, le Roi apprit que Lascy avait quitté Lause, renforcé par une partie de l'armée de Daun, et se portait par Radebourg sur Krakau. Croyant d'abord qu'il aurait un engagement avec l'ennemi, Frédéric détacha le général Ziethen pour le suivre par Lampersdorf, et observer ses mouvements; mais s'étant trompé de nouveau, il désespéra de lui faire accepter une bataille rangée. Tempelhof est ici en contradiction avec lui-même; tantôt il fait préparer au Roi le siége de Dresde, tantôt il affirme que son intention *était de gagner encore une marche pour se porter en Silésie.* Dans le fait, Frédéric se porta le 2 juillet au camp de Quolsdorf, tandis que Hulsen retourna sur la rive gauche de l'Elbe, à celui de Schlettau.

Lorsque Daun fut instruit de la marche des Prussiens sur Krakau, il ordonna à Lascy de ne les point perdre

de vue. En conséquence, ce général vint prendre position à Lichtenberg : l'armée autrichienne se dirigea le 3 à Hartha. Frédéric séjourna à Quolsdorf, et porta seulement une avant-garde sur Pulsnitz, où il apprit le mouvement de Lascy. Il résolut de l'attaquer, et afin de donner le change sur son projet, il répandit le bruit que l'armée marcherait à Hoyerswerda. Daun craignant que le Roi n'eût le dessein de gagner la route de Silésie, se hâta de s'assurer de celle de Bautzen et de Gorlitz, en envoyant dans la même nuit sa seconde ligne sous les ordres du comte de Wied, occuper la première de ces villes.

L'armée prussienne, au contraire, partit à minuit pour se former sur les hauteurs de Neuendorf ; mais les postes de Lascy l'instruisirent à temps de ce mouvement, et ce général se retira sur l'armée de Daun : les Prussiens ne purent même atteindre son arrière-garde, à cause des obstacles multipliés du terrain. Le Roi bivouaqua en deça de la Pulsnitz, vers Ohorn, et se mit en marche le 5 juillet au matin, pour aller camper près du couvent de Marienstern. Après le départ des Prussiens, Lascy se porta de nouveau en avant, et prit position à Bischofswerda.

Daun, toujours inquiet sur la route de la Silésie, était parti le 4 à midi, avec le reste de ses troupes, pour suivre le comte de Wied à Bautzen. Il continua son mouvement le 6, vint camper à Reichenbach, et

laissa à Bautzen un parti destiné à communiquer avec le corps de Lascy. L'armée autrichienne fit cette marche de huit lieues très rapidement, malgré une chaleur si excessive, que plus de 200 hommes tombèrent morts sur les routes.

De son côté, Frédéric se proposait de passer la Sprée sur trois colonnes, et de camper vis-à-vis de Leichnam ; mais lorsqu'il arriva vers Pannevitz avec la tête de la première, il apprit que Daun était en marche sur Reichenbach, et que, loin de l'y prévenir, il aurait de la peine à l'atteindre ; ce qui l'engagea à profiter de l'isolement du corps de Lascy pour tenter de nouveau de l'attaquer. Au lieu de marcher sur Leichnam, le Roi changea de direction à droite, passa la Sprée à Jurke, et vint camper vers Doberschutz, sur les hauteurs qu'il avait occupées après la bataille de Hohenkirch. Le 7 au matin, à la tête d'un parti de cavalerie, il poussa les postes ennemis ; emporté par sa vivacité, il fut bientôt engagé avec toute la cavalerie de Lascy, et ne se tira de ce mauvais pas que par l'arrivée d'un bataillon de grenadiers, qui protégea le ralliement de ses escadrons.

Le lendemain était fixé pour l'attaque du corps de Lascy. Malgré toutes les petites ruses dont le Roi se servit pour répandre le bruit qu'il se rendrait à Reichenbach, il ne put empêcher Lascy d'apprendre qu'il avait passé la Sprée le 6 au soir. Le général autrichien se

mit en marche vers une heure du matin, et se r
heureusement de Bischofswerda sur Weissenhi
Le Roi lança vainement la cavalerie à la poursuit
prit position à Barthe, où il fit au commandan
l'artillerie la première ouverture de son projet
Dresde.

Le 10, Lascy passa l'Elbe et campa à Gros-Sedl
Frédéric marcha à Durrenbuhlau. Le 12, la prem
ligne vint détruire les retranchements de Boxdorf,
Daun avait élevés avec tant de peine ; la deuxième
gne resta à Weissig, sous le duc de Holstein ; le gé
ral Hulsen campa à Mohschatz, sur la rive gauche
l'Elbe, et couvrit le passage qui eut lieu le 13 au r
tin. Le Roi voulait marcher par Dippodiswalde, p
forcer l'armée des Cercles à combattre ou à quitte
camp de Plauen ; mais elle lui épargna les fatigues
ce mouvement étendu, et se retira dans la nuit du
au 13 sur Dohna, où elle joignit Lascy après avoir j
dans Dresde un renfort de 10 mille hommes, qui
porta la garnison à 15 mille combattants. Le Roi a
prenant cette nouvelle en route, se dirigea sur Dres
par Plauen et Leubnitz : le duc de Holstein quit
Weissig, et investit la place sur la rive droite.

Le 14 au matin, le commandant fut sommé : sa r
ponse, suivant l'usage, fut négative. Les Prussiens
logèrent dans le faubourg de Pirna, et construisire
des batteries de mortiers et à ricochets, derrière l

masures des maisons brûléees dans les siéges précédents. Pendant la nuit on éleva une batterie de 8 pièces de canon et 2 obusiers dans le jardin de Mozinsky; durant celle du 15 au 16, on creusa une petite parallèle contre la ville neuve, et dressa une batterie de 10 pièces de canon pour battre le pont de l'Elbe.

Daun qui attendait le Roi aux passages de la Silésie, fut fort surpris lorsqu'il reçut, le 10 juillet, la nouvelle qu'il s'était rabattu sur Dresde : il détacha le général Ried pour le suivre, porta son avant-garde sur Bautzen, et avant de rien entreprendre, attendit des renseignements plus certains sur les projets des Prussiens. Enfin, informé le 13 que Frédéric avait passé l'Elbe et marchait contre la place, il fit partir le lendemain, à deux heures du matin, le corps des carabiniers, et porta sur Dresde celui de Buccow qui était resté si longtemps à Gorlitz ; lui-même suivit le 15 avec l'armée.

De son côté, le Roi pressait les travaux de siége avec toute l'activité possible. Le 18, les batteries de mortiers et de brèche furent achevées, et le bombardement commença le 19 au matin. On apprit, le même jour, que Daun s'avançait au secours, et se trouvait déjà près de Weissig : le Roi envoya un régiment de renfort au duc de Holstein, que les Autrichiens auraient pu attaquer avec avantage. Les Croates ayant emporté le poste de Weissenhirsch, le Duc pensa que l'avant-garde de

Daun les soutenait ; et craignant un engagement sérieux, il repassa l'Elbe sans délai, laissant le général Tettenborn avec une brigade pour protéger son mouvement ; ce général, engagé de front avec les Croates, fut sur le point d'être pris à revers par un régiment sorti de la place, et se retira avec perte de 700 hommes : le duc de Holstein effectua son passage sans être inquiété par la nombreuse garnison. Néanmoins, le général Maquire fit faire quelques sorties les jours suivants. Dans la nuit du 20 juillet, la cavalerie autrichienne surprit les postes, et pénétra jusqu'au quartier du Roi, qui faillit être enlevé.

Frédéric ayant réuni ses forces sur la rive gauche de l'Elbe, et présumant que Daun voulait l'attaquer, résolut de le prévenir. Mais cette campagne semblait devoir se passer en projets : l'ennemi resta tranquille, et les Prussiens se bornèrent à occuper les hauteurs de Rupchen Gopeln, avec 8 bataillons et 18 escadrons. Daun prit poste le 21, entre Boxdorf et Dresde.

Le bombardement continua ; les Autrichiens firent une grande sortie à minuit, surprirent le régiment de Bernbourg dans les tranchées et emportèrent une batterie : des renforts arrivèrent, et les repoussèrent. Le Roi, mécontent du régiment surpris, lui enleva ses sabres.

Convaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, il se décida à lever le siége ; l'évacuation du matériel commença le 27, le Roi partit avec l'armée le 29 à dix heures du soir : la garde des tranchées formant l'arrière-garde. Le 30, le général Hulsen fut détaché avec une division à Kesselsdorf, et Wedel à Kienast près Meissen, afin de protéger la construction d'un pont. Le Roi campa à Unkendorf. Le 31, il se porta à Meissen ; Hulsen à Schlettau. Après le départ des Prussiens, Lascy alla s'établir le 30 au val de Plauen. Daun vint le 31 à Bischofswerda. Lascy passa l'Elbe et prit poste vers Ubigau.

Le général autrichien ne pouvait douter que le Roi ne marchât alors en Silésie ; mais comme l'opération sur Dresde lui avait donné une leçon, il attendit que les projets des Prussiens fussent mieux développés, et se borna à prendre toutes les mesures convenables pour harceler leur marche. Brentano et Ried, avec une nuée de troupes légères, brûlèrent les ponts de la Rader et de la Sprée, et gâtèrent toutes les routes. Beck en fit autant sur la Sprée, la Neisse et la Queiss, et couvrit d'abatis les grandes forêts de Pribus, Muska, etc.

Prise de Glatz.

Nous avons déjà dit que Laudon, après la destruction du corps de Fouquet, ne conçut aucune opération hardie, et que devant Glatz même, investi depuis longtemps, on n'ouvrit la tranchée qu'un mois après. Cette

inaction est d'autant plus blâmable, que, dès le 26 juin, le général Stampa était parti de la grande armée avec un renfort, et que le corps de Beck devait aussi rejoindre l'armée de Laudon. Avec des forces aussi considérables, on aurait pu couvrir le siége contre l'armée du prince Henri, ou même opérer vigoureusement contre le Roi, de concert avec Daun.

Aux mouvements précurseurs de la marche du Roi en Silésie, Daun fut déconcerté; et les craintes pusillanimes qui l'assiégeaient, le portèrent à laisser Laudon en observation à Landshut, et à le diriger ensuite sur le Bober pour s'emparer des communications de Breslau. Le 5 juillet, ce général campa vers Lahn, où il apprit que Daun se trouvait à Bautzen, et que le Roi était en route pour la Silésie; alors, il se hâta de gagner par une marche forcée les hauteurs de Hochkirch (à deux lieues de Lignitz), où il craignait que Frédéric ne le prévînt. Le maréchal campa le même jour à Ottendorf; Laudon alla s'aboucher avec lui, et le siége de Glatz fut enfin résolu. Le corps resta à Hochkirch pour le couvrir, la division de blocus renforcée de 12 bataillons et 5 escadrons, passa sous le commandement du général Harsch.

L'artillerie arriva d'Olmutz le 16, et la tranchée fut ouverte le 21. Laudon se rendit lui-même, le 25, au corps de siége, et fit jouer les batteries le lendemain. La lenteur des Autrichiens fut réparée par la négligence des Prussiens. Les vedettes des assiégeants ayant occupé une flèche abandonnée, crurent s'apercevoir qu'il n'y avait pas de garde dans le chemin couvert, s'y glissèrent et trouvèrent les sentinelles endormies. Laudon y envoya aussitôt trois bataillons qui mirent en déroute ceux qui le gardaient, et pénétrèrent avec eux dans la vieille ville, sans que l'officier qui y commandait en eût connaissance. La nouvelle forteresse aurait bien pu se défendre encore, mais le colonel Oo la rendit, sans capitulation. Ainsi tomba cette importante clef de la Silésie. Frédéric, dans ses œuvres, assure que Laudon avait su s'y ménager des intelligences par le moyen du clergé catholique, et surtout des jésuites, ennemis jurés du nom prussien. Quoi qu'il en soit cet événement, l'un des plus singuliers des annales militaires, procura aux ennemis du Roi une base d'opérations en Silésie, comme Dresde leur en avait donné une pour leurs entreprises en Saxe.

CHAPITRE XXIII.

PREMIÈRES OPÉRATIONS DU PRINCE HENRI ET DES RUSSES. SIÉGE DE BRESLAU. LE THÉATRE DE LA GUERRE SE CONCENTRE EN SILÉSIE. BATAILLE DE LIGNITZ.

Tandis que, plongé dans une cruelle perplexité, Frédéric essuyait tous les revers de la fortune sans se décider à une de ces grandes résolutions qui la fixent, l'armée russe faisait ses préparatifs d'entrée en campagne, et le prince Henri, qui l'observait à une distance de cent lieues, restait, comme nous l'avons dit, cantonné vers Sagan.

Ce prince voyant enfin que les opérations ne tarderaient pas à commencer, réunit ses troupes près de Francfort, et les porta le 19 juin à Landsberg sur la Wartha. Il avait 37 bataillons et 66 escadrons, dont 7 bataillons et 20 escadrons sous Forcade, couvraient la Poméranie, et s'étaient avancés jusqu'à Drambourg pour couper le général Totteleben, qui ravageait les environs de Belgard et Koslin avec des Cosaques.

Le 12 juillet, le prince Henri passa la Wartha et campa à Gleissen le 14, formant un long cordon, afin de mettre le pays à couvert des incursions de l'ennemi.

L'armée russe complétement réunie à Posen, le 1 juillet, comptait 60 mille hommes de troupes réglées et 7 mille Cosaques. Après beaucoup de difficultés, aplanies par le marquis de Montalembert, Soltikof se décida à partir le 24 directement pour Breslau ; et afin de mettre les dépôts à couvert, on les établit sur la ligne de Siradin et de Kalisch.

La mésintelligence qui avait eu une si grande influence sur les affaires de la campagne précédente, vint de nouveau diviser les généraux dans celle-ci. Laudon ayant fait demander au maréchal russe le jour auquel il comptait arriver sur l'Oder, afin de régler ses mouvements en conséquence, Soltikof se crut offensé par cette question bien naturelle, et répondit avec emportement ; il n'eût peut-être plus fait un pas, si l'infatigable et adroit Montalembert n'avait su le décider à partir enfin le 26.

L'armée russe marcha sur six colonnes à Moszinna ; l'avant-garde, sous Czernischef, resta à Winkowitz où elle se trouvait depuis le 20. Le 28, l'armée campa à Dollevo, l'avant-garde à Korkow ; elle se porta en trois marches, le 1er août à Kobelin, d'où l'avant-garde poussa jusqu'à Rawitz, frontière de Silésie. Ici Soltikof fit séjourner ses troupes, quoiqu'elles n'eussent fait que des marches de 4 à 7 lieues au plus.

Le prince Henri ayant appris que les Russes devaient partir le 24 pour la Silésie, se porta le 26 à Starpel,

ordonna aux corps détachés de le suivre, et poussa celui de Werner à Meseritz ; Goltz se porta le 28 du couvent de Paradis à Riedschutz. Toute l'armée fut réunie le 29 au camp de Padligar, où elle séjourna le lendemain. Le Prince y reçut l'avis que les Russes se porteraient par Polnisch-Lissa sur Glogau, ce qui le décida à détacher le général Werner à Slawe, avec 9 bataillons et 22 escadrons, et à marcher lui-même sur trois colonnes à Linden. Il sut avec certitude alors, que le corps de troupes légères de Tottleben s'était seul dirigé par les plaines de Lissa, et que l'armée poursuivait sa route par Gosthyn sur Breslau. Cette nouvelle et celle de la prise de Glatz, faisant juger au Prince qu'il devait tout craindre d'une entreprise de Laudon sur Breslau, et de la réunion des Russes avec ce corps, il se décida à passer l'Oder à Glogau le 1er août, et à prendre position à Gramschutz où il apprit le même jour que Laudon avait déjà investi la place.

En effet, ce général eut à peine emporté Glatz, qu'il dirigea le 26 le général Draskowitz sur Breslau, et ordonna à Nauendorf, qui était à Neumarck, de passer la Schweidnitz à Lissa, et de compléter l'investissement de la place ; ce qui fut exécuté le 31. Le même jour, Laudon fit sommer inutilement le général-major de Tauenzien, et lui adressa le lendemain un long mémoire pour lui prouver qu'il aurait tort de se défendre dans une mauvaise place, contre une armée de 55 ba-

taillons qui allait être jointe par 70 mille Russes, et qui lui ôtait tout espoir d'être secouru. Il le menaçait de la responsabilité de cette défense, qui compromettrait les habitants d'une ville florissante, qu'on ne devait point considérer comme place de guerre, et qu'on pouvait rendre sans manquer à l'honneur. Cette sommation fut appuyée, dès le soir même, par le feu de trois batteries qui causèrent plusieurs incendies.

En effet, Tauenzien n'avait que 3 mille hommes pour garder une enceinte immense, des ouvrages délabrés, et contenir une population nombreuse, faiblement disposée en faveur des Prussiens. Toutefois, il répondit avec fermeté, que n'étant pas chargé de la défense des maisons, mais de celle des remparts, si le général Laudon jugeait devoir commencer une attaque par brûler les malheureux habitants, il serait lui-même responsable d'un procédé aussi barbare, qui d'ailleurs n'aurait aucune influence sur sa résolution. Il prit toutes ses mesures de défense et excita le courage de sa garnison.

Le 2 août, les Autrichiens s'efforcèrent de nouveau et vainement encore d'émouvoir le commandant. Laudon ayant été informé que le prince Henri, reparti le 2 août, avait bivouaqué aux environs de Parchwitz, se décida à lever le siége ; il repassa l'Oder le 4, et alla prendre position à Kanth, derrière la Schweidnitz-Wasser

Le Prince, de son côté, marcha dans la nuit du 4 au 5 août à Neumarck, et envoya le général Werner, avec un bataillon et 15 escadrons, dans la direction de Kant ; ce détachement donna inopinément à Romolkawitz sur le corps de Caramelli, qui devait se réunir à celui de Nauendorf, pour observer vers Neumarck ; les Autrichiens perdirent, presque en entier, le beau régiment de dragons de l'archiduc Joseph, et furent forcés de s'arrêter. Werner se porta à Lissa où il se réunit au Prince ; l'armée prussienne vint camper le 6 sous le canon de Breslau (1).

Sur ces entrefaites, Soltikof ayant appris l'investissement de cette place, et la marche du Prince pour la secourir, partit le 4 de Koblin et campa à Militsch, où il reçut l'avis de la levée du siége et du mouvement de Laudon sur Kant. Il se dirigea le 5 à Kolcharka, et le 6 à Grosweigeldorf, à deux lieues de Breslau : Czernischef, avec l'avant-garde, se porta à Leubus. A son arrivée, il fut fort étonné de ne trouver ni pont pour communiquer avec les Autrichiens, ni renseignements sur leur armée ; il revint prendre poste à Auras. Laudon s'était retiré le 6 à Sacwitz, et le 7 à Strigau.

Aussitôt que le Prince eut avis de l'approche des Russes, il fit traverser Breslau à 5 bataillons et 15 es-

(1) Tempelhof dit le 8 ; mais ce doit être une erreur.

cadrons qui campèrent, sous les ordres du génér Platten, entre la place et le vieux Oder, afin de met tre la ville à l'abri d'un bombardement. Ainsi le princ Henri, par un mouvement combiné sur de bons prin cipes, et exécuté à propos, se tira d'un pas difficile sauva la Silésie et peut-être le Roi ; car il est impossi ble de calculer les résultats que pouvait avoir cett réunion des armées ennemies à une époque aussi dé cisive.

Surpris de voir des Prussiens là où il comptait trou ver une armée alliée, Soltikof en témoigna son mé contentement; en effet, le premier plan d'opération manqué, il fallait perdre beaucoup de temps pour en former un nouveau qui eût l'ensemble nécessaire, et passer la saison favorable à faire des projets : d'ail leurs, les Russes comptaient sur la prise de Breslau pour avoir une nouvelle base et des magasins. Cepen dant, grâces à l'ascendant qu'avait pris Montalembert sur leur général, il se décida à conserver la position de Weigeldorff, ce qui obligea le Prince à rester à Bres lau, et l'empêcha de manœuvrer pour faciliter la jonc tion du Roi qui était arrivé le 7 août à Buntzlau, et avait contre lui toutes les forces autrichiennes, comme nous allons le voir.

Frédéric marche de Saxe en Silésie.

La fermeté du Roi fut violemment ébranlée par la nouvelle de la prise de Glatz; cet événement, en consolidant l'établissement de l'ennemi sur les deux grands points de ses frontières, semblait devoir mettre le comble aux malheurs qui l'accablaient depuis 20 mois. Néanmoins, la force de caractère qui paraît avoir été la plus grande de ses qualités, lui rendit bientôt ce front serein qui inspirait la confiance. *Nous recouvrerons Glatz au traité de paix,* dit-il alors : *Marchons en Silésie, afin de ne pas tout perdre.* Qu'on se rappelle pourtant les défaites de Kay, de Kunersdorf; la prise importante de Dresde, la ruine des corps de Finck, de Dierke et de Fouquet; enfin la perte de Glatz, et l'on jugera de l'état actuel de ses affaires. Ses partisans tremblaient pour lui, mais loin que la force morale et l'audace de ses ennemis s'en accrussent, on eût dit qu'ils n'agissaient plus que pour ramener la fortune sous ses drapeaux.

Nous avons laissé Daun à Bischofswerda couvrant tous les passages de la Silésie, et le Roi campé le 31 juillet, à Meissen : Wedel passa l'Elbe le même jour, afin de couvrir le passage de l'armée, qui le suivit le lendemain 1er août, et vint camper à Wantewitz. Le Roi séjourna le 2, pour attendre ses parcs; il arrêta une instruction relative à l'ordre qui devait être suivi

dans la marche pendant toute l'expédition. En voi
l'extrait :

« L'armée marchera toujours sur trois colonnes p
« lignes. La première sera composée de la premiè
« ligne ; la deuxième, de la seconde ligne ; la troisièm
« de la réserve.

« Les caisses et ambulances de régiments suivron
« leurs corps. Les batteries de gros canon suivront l
« brigades d'infanterie auxquelles elles sont affectées

« Lorsqu'on traversera des bois, les régiments d
« cavalerie marcheront entre deux corps d'infanterie

« Chaque colonne aura un bataillon franc et 10 es
« cadrons de hussards ou de dragons pour avant-
« garde.

« Elle sera aussi précédée de trois chariots, portant
« des ponts de madriers.

Les arrière-gardes sont chargées du soin de retirer
« ces ponts, lorsque l'armée aura défilé.

« Les parcs seront divisés dans les colonnes, pour
« éviter les embarras qu'occasionne une grande réu-
« nion de chariots.

« S'il arrive quelque événement aux deuxième et
« troisième colonnes, on en rendra sur-le-champ
« compte au Roi, qui sera à la tête de la première.
« S'il survient quelque chose aux arrière-gardes, on
« en préviendra le lieutenant général Ziethen, qui se
« trouvera à l'arrière-garde de la première colonne.

« Les officiers auront soin que les soldats mar-
« chent d'un pas égal, et ne courent pas à droite et
« à gauche pour se fatiguer inutilement et perdre les
« distances.

« Lorsque l'armée sera appelée à se former, les voi-
« tures sortiront des colonnes à gauche, et fileront
« pour aller parquer, etc., etc. »

Le 3 août, l'armée marcha dans l'ordre susmentionné, et campa à Kœnigsbruck.

Aussitôt que Daun fut informé que l'ennemi avait passé l'Elbe, il fit partir ses équipages le 2, et se porta le 3 de Bischofswerda sur Bautzen. Lascy se porta à Lichtenau, et fit harceler la marche du Roi par les troupes légères de Ried.

Je vais présenter le tableau des marches des deux armées, pour gagner la Silésie.

Prussiens.	Autrichiens.
Le 3 août. *Le Roi*, à Kœnigsbruck. Le général *Hulsen* resta en Saxe contre l'armée impériale.	Le 3 août. *Daun* à Bautzen. *Lascy*, à Lichtenau.
Le 4..... *L'armée*, à Ratibor et Lugau.	Le 4..... *Daun*, à Reichembach. *Ried*, de Bautzen à Weissemberg. *Lascy* près de Bischofswerda.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 5 août. *Le Roi*, à Dobschutz.	Le 5 août. *Daun*, à Neukretscham.
	La réserve, sous le prince de Lowenstein, reste à Reichembach.
	Ried, à Lobau.
	Lascy suit les Prussiens et campe à Geblitz.
Le 6..... A Ober-Rothwasser.	Le 6..... *Daun* passe la Queiss, et occupe le fameux camp de Schmotseifen.
	La réserve à Haugsdorf, derrière la Neisse.
	Lascy à Gorlitz.
	Ried à Bernstadel.
Le 7..... *Le Roi*, à Buntzlau.	Le 7..... *Daun* séjourne.
	La réserve se rapproche de lui.
	Ried à Haugsdorf.
	Lascy à Marklissa, et laisse *Brentano* à Steinkirch sur la Queiss.
	Beck, qui avait jusqu'alors observé le prince Henri entre Buntzlau et Glogau, se réunit à l'armée, et forme avant-garde.
Le 8 août. Séjour.	

Enfin, après avoir fait quarante lieues en cinq jours, passé l'Elbe, la Sprée, la Neisse et la Queiss, par une chaleur excessive et avec un train considérable, l'armée prussienne séjourna le 8 à Buntzlau. Cette marche présenta un spectable nouveau; le Roi paraissait être escorté par le maréchal Daun, qui se trouvait devant lui, par Lascy, qui le suivait, et par les troupes légères, qui longeaient ses flancs. C'était une promenade militaire plutôt qu'une marche de guerre; on allait néanmoins décider du sort de la Prusse.

Le Roi apprit à Buntzlau que Daun campait vers Lowenberg : les deux armées étaient alors à une égale distance de Lignitz et de Breslau. Le maréchal craignant par-dessus tout la réunion de Frédéric avec le prince Henri, résolut de prendre sur la Katzbach, une position pour couper le Roi, en même temps de Schweidnitz et de Breslau, et ordonna à Laudon de venir le joindre. Ce général partit de Strigau le 8 août, et vint camper à Seichau; le général Beck occupa les hauteurs de Goldberg : les Prussiens perdant ainsi leur communication directe avec Schweidnitz, il ne leur resta que celle de Lignitz; encore Laudon ayant prié le maréchal Soltikof de jeter un pont sur l'Oder, à Leubus, afin de joindre au besoin Czernischef, elle ne tarda pas à être inquiétée.

Le Roi résolu de continuer sa marche par Adelsdorf sur Lignitz ou Jauer, fit partir le 8 au soir ses équi-

pages pour Haynau. Le 9 au matin il se mit en mouvement sur trois colonnes, pour Adelsdorf : l'avant garde arrivait près de cet endroit, lorsqu'il découvrit le corps de Beck et la grande armée autrichienne, débouchant sur trois colonnes de Pilgramsdorf. Frédéric trop faible pour l'arrêter, ne put repasser la Katzbach pour gagner Jauer, ni songer à rester à Adelsdorf puisque Daun, en prolongeant sa droite, lui aurait aussi coupé la route de Lignitz. L'armée prussienne changea donc de direction, et alla camper vers Kroitsch sur la gauche de la Katzbach, face à Goldberg. Daun, de son côté, longea la rive droite de cette rivière, et prit position, la gauche sur les hauteurs de Goldberg, la droite, prolongée par le corps de Brentano, vers Conradsberg. Laudon s'établit à Arnoldshof, le général Lascy à Lowenberg.

Le 10, l'armée autrichienne se mit en mouvement. Laudon ouvrit la marche, alla camper près de Greibnig, et poussa Nauendorf sur Parchwitz. Daun passa la Wuthende-Neisse en trois endroits et campa entre Wahlstadt et Hochkirch. Beck et Ried firent l'arrière-garde, et prirent poste à Cossendau et Dohnau. Le général Uhyazi flanqua la marche du côté de la Katzbach. Lascy remplaça l'armée au camp de Goldberg. Daun espérait ainsi empêcher le Roi de franchir la Katzbach ; mais dans la crainte que le prince Henri n'arrivât de Breslau sur lui, et ne l'attaquât à revers, il fit part de

sa position à Soltikof et du dessein qu'il avait de combattre le Roi, le priant de s'opposer aux mouvements du prince.

Soltikof était parti le 9 août du camp de Grosweigeldorf, pour prendre celui de Kunzendorf, près d'Auras. Ce général fut fort mécontent du départ de Laudon, car il lui semblait que Daun devait avoir assez de forces pour tenir tête à Frédéric. *Puisqu'il a laissé venir le Roi jusqu'à Buntzlau*, disait-il, *il ne l'empêchera pas de passer l'Oder, pour m'attaquer de concert avec le prince Henri, et il sera dans l'impossibilité de me soutenir, étant séparé de moi par ce fleuve.* Toutefois le général russe se décida à rétablir le pont de Leubus, à en jeter deux autres près d'Auras, et à détacher le corps du général Plemenikow sur la rive gauche de l'Oder, afin d'empêcher la réunion du Roi avec le prince Henri.

Aussitôt que Frédéric sut que Daun s'était mis en marche, il partit sur quatre colonnes, afin de le prévenir au passage de la Katzbach et à Lignitz, et campa près de cette ville sur quatre lignes, la gauche au faubourg de Goldberg, la droite à Schimelwitz ; il n'avait que 30 mille combattants, tandis que les corps autrichiens réunis, en comptaient près de 90 mille. Forcé d'exécuter tous ses mouvements sous leurs yeux, il changea journellement de positions, afin d'empêcher Daun d'arrêter une attaque combinée, sans perdre

néanmoins son premier point de vue, c'est-à-dire
réunion avec le prince Henri. Ignorant encore
Lascy fût entre Seichau et Goldberg, le Roi réso
de tourner la gauche des Autrichiens, pour recouv
ses communications avec Schweidnitz; en conséquen
l'armée partit le 10 août au soir. Lorsque son avan
garde arriva au point du jour aux environs de Hohe
dorf, il fut informé de la position de Lascy à Prau
nitz, et on vit effectivement ce corps s'étendre sur l
hauteurs au delà de la Katzbach, depuis Goldbe
jusqu'à Niedergrain. Le Roi ordonna aux têtes
colonnes de changer de direction à droite, afin de dé
border la gauche de l'ennemi par Goldberg. Le lon
trajet que ce mouvement nécessita, donna à Lascy
temps de se retirer à Kolbnitz, près de Jauer : le
Prussiens passèrent la Katzbach sous le feu de l'artil-
lerie, et enlevèrent la majeure partie de ses équi-
pages, mais il fut impossible d'atteindre ses colonnes.
L'armée prussienne campa à Seichau le 11. et Bulow
avec 9 bataillons et 13 escadrons, sur les hauteurs de
Prausnitz, pour en couvrir les défilés en cas de re-
traite.

Daun ayant reconnu la position du Roi à Lignitz,
et la trouvant abandonnée, partit pour Arnoldshof, où
il comptait se réunir au corps de Lascy; mais informé
que ce général battait en retraite, il fit halte, forma
son armée derrière la Wuthende-Neisse, et fit passer

cette rivière au corps de carabiniers et à la réserve; le premier occupa le Breitenberg, l'autre prit poste sur les hauteurs de Hermsdorf et de Hennersdorf; ce qui ferma aux Prussiens la route de Schweidnitz et fit échouer le projet du Roi. Daun campa ensuite à Peterwitz, sa gauche couverte par Lascy. Laudon vint le remplacer derrière la Neisse, Beck s'établit vers Buschmüle; Ried à Weinberg.

Frédéric, convaincu de l'impossibilité d'exécuter son premier dessein, résolut de gagner le lendemain 12 août, Landshut, en passant par Pombsen et les montagnes; mais la position du général Beck, qui gardait le défilé, lui en ôta les moyens : outre cela Daun, qui craignait une entreprise sur Landshut, y avait détaché Lascy; Frédéric inférant de ces mouvements que les Autrichiens voulaient l'attaquer, se fit joindre par le général Bulow, ordonna de lever le camp et de prendre les armes; peu après reconnaissant son erreur, le camp fut retendu. Le Roi se reprocha lui-même comme une grande faute, d'avoir exécuté ces trois dernières marches sur Goldberg et Seichau, au lieu de s'être dirigé par Lowenberg et Hirschberg, attendu que Daun avait tous ses dépôts dans cette dernière ville, et que leur perte l'aurait forcé à se retirer en Bohême. Tempelhof pense différemment, parce que Lascy, qui était alors à Lowenberg pouvait empêcher ce mouvement. Dans le fait, Frédéric était toujours assez mal

instruit de la position de ses ennemis, parce qu'il ne faisait pas de grands frais d'espionnage.

Cependant il n'avait plus de temps à perdre; ses approvisionnements tirant à leur fin, il songea à se rapprocher de Glogau ou de Breslau, et repassa la Katzbach durant la nuit pour éviter l'ennemi. Le général Bulow partit dans la soirée pour reprendre sa position au défilé de Prausnitz, et partit à huit heures et demie avec tous les équipages. Le général Ziethen ferma la marche.

Le 12, à huit heures et demie du soir, la cavalerie des ailes s'ébranla sur deux colonnes; l'infanterie, à neuf heures et demie dans le même ordre; 20 escadrons de hussards entretinrent les feux et garnirent les postes jusqu'à une heure. Toutes les troupes furent établies le matin derrière la Katzbach. Cette marche épineuse fut heureusement exécutée, à l'égarement d'une colonne de cavalerie près. Si Daun en avait su profiter, l'armée était perdue; mais il resta tranquille, quoique instruit dès le même soir, que le Roi avait déjà fait partir ses équipages.

Le 13, l'armée prussience continua sa route et campa à Lignitz (*pl. XXIII*, n° 4). A peine les tentes furent-elles dressées que l'on vit arriver l'armée autrichienne à Hochkirch. Lascy s'établit entre Goldberg et Niedergrain; Laudon vers Jeschkendorf; Nauendorf à Parchwitz.

Tandis que les armées prussienne et autrichienne exécutaient tous ces mouvements, le prince Henri demeura constamment sous Breslau; enfin lorsqu'il apprit que Soltikof avait marché le 9 à Kunzendorf, il fit suivre son arrière-garde par les généraux Goltz, Platten et Thadden, qui prirent position derrière la Weida. Les Russes lui opposèrent le général Tottleben, renforcé de 10 bataillons et 10 escadrons, lequel n'osa cependant rien entreprendre contre eux. De son côté, le Prince ne voulant pas laisser ses détachements exposés, passa l'Oder le 12 août, pour s'établir entre Mahlen et Hunern, où il se retrancha.

Le 13, Laudon se rendit près du maréchal Soltikof, et le décida à renforcer le corps de Czernischef, et à le porter à Grosbresa, de l'autre côté de l'Oder, sur la route d'Auras à Lissa.

Bataille de Lignitz.

Le Roi informé, dès le 13 au soir, que le corps de Czernischef devait passer l'Oder, jugea que Daun voulait l'attaquer. Comme la position de Lignitz n'était pas favorable à la défensive, il résolut de repasser la Katzbach, d'envoyer prendre des approvisionnements à Glogau, de marcher à Parchwitz, et de s'ouvrir ensuite une communication avec le prince Henri.

En conséquence, il ordonna que l'armée partît le

lendemain de bonne heure, mais cette disposition ne put avoir lieu, à cause de la grande proximité de l'ennemi qui, découvrant la direction des colonnes, eût facilement accablé l'arrière-garde ; il fallut donc attendre la nuit. Daun fit une reconnaissance qui donna une alerte aux Prussiens ; il paraît que son projet était de faire déborder le camp du Roi par Lascy, tandis que l'armée principale l'attaquerait de front, et que Laudon s'emparerait des hauteurs de Pfaffendorf, pour couper sa retraite sur Glogau ; mais ces belles combinaisons échouèrent par le départ subit des Prussiens.

Frédéric sentant la nécessité de quitter une position où les Autrichiens pouvaient l'accabler, jugea avec raison qu'il fallait prendre l'initiative du mouvement, afin de mettre les avantages de son côté, et de s'assurer les moyens de porter sa masse contre une partie de l'armée ennemie : il alla reconnaître les hauteurs de Pfaffendorf, ordonna que l'armée partît à l'entrée de la nuit, marqua les ponts sur lesquels les colonnes traverseraient la Schwarz-Wasser, et assigna les points où elles se formeraient en attendant le jour.

L'armée se mit en marche par lignes et par la gauche ; quelques escadrons de hussards entretinrent les feux, et firent les patrouilles pendant la nuit. Les colonnes passèrent la rivière et atteignirent les hauteurs de Pfaffendorf, sans que les Autrichiens s'aperçussent

de leur départ. La réserve se forma sur les hauteurs en arrière de ce village, face à Lignitz · 5 escadrons de hussards furent poussés en reconnaissance vers Polschildern.

Lorsque l'aile gauche arriva sur le Wolfsberg, près de Binowitz, le Roi découvrant mieux la position de l'ennemi par les feux des gardes avancées, changea ses premières dispositions : la première ligne reçut ordre de se diriger plus à droite et en arrière du bois de Humel, de manière que sa gauche fût en arrière de Panten. (Voy. *Pl. XXIII.*)

Sur ces entrefaites, le Roi se coucha près du bivouac des grenadiers de Rathenow. A peine était-il assoupi que le major Hund accourut au galop, demandant où était le Roi ? Frédéric éveillé en sursaut, s'étant informé de quoi il s'agissait, le major lui dit d'un air animé : *Sire, l'ennemi est là, il a repoussé mes vedettes et ne se trouve qu'à quatre cents pas d'ici.* Le Roi ordonna avec sang-froid à cet officier d'arrêter autant que possible la marche des Autrichiens, indiqua au général Schenkendorf, qui commandait la brigade de l'extrême gauche, une colline près de Binowitz où il devait se former, prescrivit à la seconde ligne de se prolonger à gauche pour empêcher l'ennemi de déborder l'armée ; enfin porta sur-le-champ quelques régiments de cavalerie en avant, afin de l'amuser assez de temps pour l'exécution de toutes ces mesures. Le général Schen-

kendorf gagna la colline par une marche de flanc, établit une batterie de dix pièces de douze, au m ment où les Autrichiens en étaient déjà si près, q l'on tira sur eux à mitraille, ce qui causa un gra ravage dans leurs colonnes et les empêcha de former.

Laudon s'était mis en marche à l'entrée de la nuit et avait passé la Katzbach sur trois colonnes, près Polschildern. Comme il ignorait le mouvement d Roi et qu'il se flattait de surprendre les équipages pa qués près du Topferberg, il marcha sans avant-gard à la tête du corps de réserve, qui donna sur le déta chement du major Hund. Le général autrichien con firmé dans son opinion, et craignant de laisser échappe sa proie, ordonna à ses colonnes de doubler le pas Qu'on juge de son étonnement, en trouvant les hau teurs sur lesquelles il voulait se former, garnies d'infanterie et de canon; cependant il jugea d'un coup d'œil exercé qu'il n'était plus temps de retirer la troupe engagée sans risques; il déploya le corps de réserve, aussi promptement que la faible lueur du jour et le rétrécissement du terrain le permirent, plaça plusieurs batteries et attaqua la hauteur avec beaucoup de courage. Les grenadiers de Rathenow et Nimchefsky, avec le régiment de vieux Brunswick, repoussèrent cette attaque, et culbutèrent la réserve sur les colonnes qui n'avaient pu suivre sa marche rapide (1). Ces colonnes furent également surprises du feu violent de mousqueterie et d'artillerie qui se faisait entendre, principalement celle qui devait traverser Panten, qui fit halte et se borna à occuper le village; cette hésitation donna le temps à l'infanterie prussienne de se former. Les régiments de Bernbourg et du prince Ferdinand, se rangèrent à gauche des bataillons dont nous venons de parler : la réserve accourut; trois de ses bataillons se lièrent à gauche de la ligne; celui des grenadiers de Falkenhein remplit à droite l'intervalle laissé entre la brigade Bernbourg et les premiers régiments engagés. La cavalerie se forma derrière la première ligne, à l'exception d'un régiment de dragons qui couvrait le flanc gauche. Une réserve de trois bataillons fut placée en arrière du centre. Le reste de l'armée était en bataille sur les hauteurs qui longent la Schwartz-Wasser, depuis Humeln, en suivant le cours de la rivière jusqu'à Binowitz, en arrière de Lignitz, faisant potence vers cette ville du côté du maréchal Daun, et vers Panren et Polschildern du côté de Laudon.

Sur ces entrefaites, le général autrichien ayant reformé quelques bataillons de ses colonnes du centre,

(1) Il faut se rappeler que le corps de réserve marchait en tête de Laudon, et qu'il avait devancé les colonnes.

s'était de nouveau porté contre les hauteurs, mais pouvant déployer plus de 5 bataillons, il avait toujc été repoussé. Sa cavalerie de la droite culbuta d'ab les dragons de Krokow vers Schonborn; mais les c rassiers de Margrave-Frédéric la chargèrent en flanc la jetèrent dans les marais de ce village. Laudon r sembla ses bataillons, en fit avancer de nouveaux, chercha à déborder la gauche des Prussiens; ceux- par une manœuvre semblable, mirent derechef s infanterie en désordre. La cavalerie prussienne en pr fita, chargea les trois régiments de l'aile droite, et l détruisit presque en entier. Pendant ce temps, Laudc avait ordonné une charge de cavalerie sur le flar gauche de l'infanterie prussienne, dont les premie bataillons souffrirent d'abord un peu; mais le régimer de Bernbourg avança à rangs serrés contre les escadron ennemis, fit sur eux un feu meurtrier, les attaqua en suite à la baïonnette, et les rejeta sur la droite de leu infanterie, qu'ils mirent en déroute vers Binowitz, où elle repassa la Katzbach.

Tandis que ces choses se passaient, l'aile droite des Prussiens sous les ordres de Ziethen et Wedel, resta tranquille dans sa position face à Lignitz, où de fortes batteries enfilaient les deux routes, et se tint prête à recevoir l'ennemi. Un assez grand intervalle séparait les deux ailes vis-à-vis de Panten. Si la colonne autrichienne qui se trouvait sur ce point en avait su profiter,

la gauche eût couru de grands risques, mais les chefs perdirent leur temps en délibérations.

Les généraux prussiens n'eurent pas plus tôt aperçu cet état de choses, que les 7 bataillons de la gauche de l'aile droite, se prolongèrent vers Panten pour se mieux lier à l'aile gauche. Le colonel Mollendorf voyant que l'ennemi faisait mine de déboucher du village, y marcha avec un bataillon de la garde, y mit le feu, força ainsi les Autrichiens à prendre la fuite, et s'empara d'une grande quantité d'artillerie.

Après cinq attaques successives contre autant de lignes différentes, Laudon se détermina vers cinq heures du matin à céder le champ de bataille : cette affaire coûta aux Autrichiens près de 10 mille hommes, dont 6 mille prisonniers et 86 pièces de canon; la perte des Prussiens n'excéda pas 2 mille hommes, parce qu'ils avaient tous les avantages du terrain.

Le Roi prévoyant avoir besoin des troupes victorieuses pour soutenir son aile droite contre Daun et même contre Lascy, ne poursuivit pas Laudon. Cependant le maréchal s'était mis en marche dans la soirée du 14, sur six colonnes pour s'approcher des bords de la Katzbach. Les partisans de Ried passèrent la rivière à onze heures du soir pour déloger les Prussiens du village de Schimelwitz, qu'on fut fort étonné de trouver abandonné. Daun n'apprit cet incident qu'à deux heures du matin, et ordonna que l'armée passât sur-le-

champ la rivière ; mais cette opération, retardée pa la construction des ponts et la fausse direction pris dans l'obscurité par quelques colonnes, ne fut effec tuée qu'à cinq heures. Déjà il était trop tard : Laudon était hors de combat ; tout contribua dans cette journée à assurer sa défaite ; car le vent empêcha le maréchal Daun d'entendre la canonnade et d'accélérer sa marche.

Il était cinq heures, lorsque l'avant-garde autrichienne parut en arrière de Lignitz ; l'aile droite des Prussiens se trouvait alors sur les hauteurs en arrière de Pfaffendorf ; mais il fallait pour l'atteindre passer la Schwartz-Wasser et traverser Lignitz. Le maréchal fit occuper la ville et le faubourg par les troupes légères de Ried, et passer le ruisseau à une trentaine d'escadrons, qu'il se proposait de suivre avec l'armée. Lascy reçut ordre de remonter la Schwartz-Wasser, et de la passer où il le pourrait, afin de tomber sur les derrières du Roi. Le résultat d'une telle conception ne pouvait être douteux ; la cavalerie n'osa déboucher devant l'infanterie prussienne, qui protégeait toutes les batteries de la droite, et Lascy chercha vainement un pont ou un gué pour traverser ce ruisseau : ses rives marécageuses en rendaient l'abord tellement difficile, qu'on n'aurait pu se servir d'un pont de chevalets, sans ouvrir des communications pour y parvenir. Son corps resta donc dans sa position. Le maréchal s'était

déployé entre Weishof et Dornigt, mais lorsqu'il apprit la défaite de Laudon et vit la contenance des Prussiens, il se retira dans sa première position, entre Neudorf et Cosendau.

Cette victoire tira le Roi du pas le plus difficile où il se fût trouvé ; et il importait d'en profiter promptement, car on n'avait battu qu'un détachement de l'ennemi ; son armée intacte tenait toujours la route directe de Lignitz à Breslau, et un corps nombreux de Russes avait pris position à Gros-Bresa. Frédéric, après avoir fait tirer plusieurs salves en réjouissance, prit donc ses mesures pour emmener avec lui les blessés et les prisonniers. De peur que Daun ne le prévînt à Neumarck, ne s'y réunît aux Russes, et ne lui coupât de nouveau la route de Breslau, il partit à dix heures du matin, avec 6 bataillons et 30 escadrons, passa la Katzbach et prit position sur les hauteurs de Parchwitz : le margrave Charles suivit de près avec le reste de l'aile qui avait combattu ; la droite, sous Ziethen, y marcha dans la soirée. Le général autrichien Nauendorf se retira de Parchwitz sur Mottigt.

Frédéric informé à Parchwitz que le général Czernischef campait vers Lissa, en conçut de nouvelles inquiétudes : l'armée n'avait que pour un jour de vivres, et n'en pouvait tirer que des magasins de Breslau. Il s'agissait donc de détourner les Russes de Neumarck ; le Roi eut recours à la ruse, et feignit d'envoyer un

espion, porteur d'une dépêche au prince Henri, dar laquelle il l'informait de sa victoire, et lui annonçai qu'il allait se réunir à lui pour attaquer Soltikof Sans savoir quel serait le résultat de ce stratagème l'armée se mit en route le lendemain 16 août sur troi colonnes; le Roi conduisit celle de droite, composé de l'aile gauche, et couvrant la marche du côté des Autrichiens; la seconde colonne fut précédée d'une forte avant-garde, après laquelle marchaient les prisonniers et les blessés; la troisième composée de cavalerie légère, aux ordres du duc de Holstein et soutenue de quelques bataillons, la flanquait à gauche contre les Russes et les Cosaques, qui pouvaient passer l'Oder au gué de Leubus. Ziethen, avec l'aile droite, forma l'arrière-garde.

Cependant Daun sortant de son état de stupeur, avait envoyé le 16 au matin deux officiers au maréchal Soltikof, pour l'informer de ce qui s'était passé, et des mouvements qu'il allait faire pour gagner Neumark; les corps de Lowenstein et de Beck s'y dirigèrent aussitôt, afin de s'y réunir avec Czernischef, que l'on espérait trouver encore sur la rive gauche de l'Oder; Laudon devait suivre de près cette avant-garde, et Daun avec l'armée se proposait de cotoyer sans cesse celle du Roi, pour arriver en même temps que lui.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde de Frédéric donna,

près de Mottigt, sur le corps de Nauendorf, qui se retira aussitôt; les hussards prussiens rencontrèrent ensuite les éclaireurs du corps de Beck, et les repoussèrent. Ce corps parut bientôt après sur les hauteurs de Kumernig, et à une forte lieue en arrière, toute la grande armée autrichienne en pleine marche sur plusieurs colonnes, sans qu'on pût distinguer la direction qu'elle tenait. La position du Roi était très embarrassante : il se voyait au moment de perdre les fruits de sa victoire, et d'être coupé de ses dépôts; car il ignorait que Czernischef se fût retiré. En effet, soit qu'il eût reçu la lettre supposée, soit qu'il se fût déterminé par le rapport d'un officier de Cosaques, qui lui apprit le 15 au soir la défaite de Laudon, ou qu'au lieu d'Autrichiens il eût rencontré à Parchwitz le corps commandé par le Roi même, ce général n'ayant aucune nouvelle de Daun, s'était retiré le même soir, et avait repassé l'Oder à Auras. Soltikof approuva cette conduite irréfléchie, et fit même détruire le pont.

Frédéric dévoré d'inquiétudes, dans l'ignorance de ce mouvement, prit les devants avec quelques hussards, et se glissa par la forêt assez près de Neumarck pour découvrir tous les environs; là, ses craintes se dissipèrent, et l'armée s'établit tranquillement à Neumarck, communiqua avec Breslau et le prince Henri, auquel on dépêcha un courrier pour l'informer de la victoire de Lignitz. Le général Krokow, avec l'avant-

garde et les prisonniers, partit pour Breslau, e
porta ce jour-là jusqu'à Borna. Le général autrich
voyant son but manqué, se retira vers Strigau.

D'un autre côté, Soltikof avait quitté le même j
le camp d'Obernig pour celui de Peterwitz, afin de
rapprocher du flanc droit du prince Henri, et de mie
communiquer avec Militsch. Il répondit à l'offic
envoyé par Daun, qu'il consentait à pousser Czern
chef sur Neumarck, pour se réunir à Laudon, et
disposait en effet à jeter un pont vers Auras, lorsqu
apprit dans la nuit du 16 au 17, que le Roi occupa
Neumarck. Cette nouvelle mit le comble au mécor
tentement du maréchal russe, qui n'ayant aucun ren
seignement positif sur la position des armées autr
chiennes, ignorait encore ce qui s'était passé. D'abor
il voulut se retirer sur les frontières de la Pologne
attendu que le plan de campagne se trouvant renversé
rien n'empêchait le Roi de se réunir au prince Henri
et qu'il n'écrasât l'armée russe avec toutes ses forces,
avant qu'il fût possible de concerter de nouvelles en-
treprises avec Daun. Néanmoins il ne refusa pas de
concourir encore aux opérations des Autrichiens, mais
il jugea prudent de ne pas attendre que le Roi passât
l'Oder, et se retira le 18 août sur Militsch. Ces petites
contestations entre les généraux alliés, leurs mauvais
plans, le défaut de confiance et d'accord, la lenteur,
la pusillanimité, le disséminement des forces, furent

les seules causes qui sauvèrent Frédéric. S'il avait eu affaire à un général vigoureux, quoique médiocre, et à des ennemis qui s'entendissent, il aurait succombé dès la troisième campagne.

Le prince Henri suivit Soltikof le 19 et campa vers Trebenitz; le Roi partit le même jour de Neumarck, passa la Schweidnitz, et prit position à Hermansdorf; un pont fut jeté à Auras pour communiquer avec le Prince.

L'armée autrichienne se porta le 17 sur trois colonnes à Conradswalde, et prit poste à Hohenposeritz. Laudon s'établit à Strigau, et Lascy à Kratzau; le corps de Brentano sur le Zoptenberg, celui de Beck à Buckau, et Ried à Arnsdorf.

Tandis que Frédéric courait de Saxe en Silésie, triomphait à Lignitz et rétablissait la direction intérieure de ses lignes d'opérations, en se liant avec le prince Henri, le général Hulsen avec 17 bataillons et 25 escadrons, devait couvrir la Saxe et le Brandebourg contre l'armée des Cercles réunie au corps de Haddick. Cette armée, forte de 35 mille combattants, resta enterrée sous les retranchements du célèbre camp de Plauen, aussi longtemps que le Roi fut en Saxe; mais, dès qu'il eut mis le pied en Silésie, et prononcé par là son plan d'opérations, elle se mit en mouvement pour chasser Hulsen de la Saxe. Le combat de Strehla, livré

le 20 août, fut le seul événement remarquable
cette période; il força Hulsen à se replier sur Torg
Mais avant de rendre compte de ces opérations, il c
vient de suivre celles du Roi en Silésie, afin de ne
mettre de confusion dans les mouvements.

CHAPITRE XXIV.

LES ARMÉES PRUSSIENNES FORMENT UNE LIGNE D'OPÉRATIONS INTÉRIEURES, ET MANOEUVRENT AVEC SUCCÈS. DAUN EST ISOLÉ ET REJETÉ DANS LES MONTAGNES DE LA HAUTE SILÉSIE. OPÉRATIONS EN SAXE, DEPUIS LE DÉPART DU ROI.

Frédéric en se liant avec l'armée du prince Henri, acquit une supériorité décidée, qu'on ne pouvait désormais lui arracher que par une longue série de mouvements bien combinés, et une attaque vigoureuse et simultanée. En effet, la position de l'Oder lui donnait l'immense avantage de rassembler sa masse sur une seule rive, et de paralyser une des deux armées ennemies, en mettant le fleuve entre elle et lui, tandis qu'il marcherait vivement contre l'autre.

Les alliés firent tout l'opposé de ce que leurs intérêts leur dictaient; et il paraît que, cette fois, Montalembert leur rendit un mauvais service en contribuant, avec le général Blonquet, à faire adopter le plan d'une invasion dans la marche de Brandebourg, qui isolait totalement leurs armées. Tempelhof justifie ce projet par des considérations politiques; il prétend que le ministre français engagea Soltikof à marcher vers

Glogau et à descendre l'Oder, afin de donner des i
quiétudes au Roi sur sa capitale, et de l'empêch
d'exécuter cette jonction redoutable. Mais le nom d
diversion, que Tempelhof donne à ce projet, port
avec lui sa réfutation. Une diversion est toujours u
accessoire, et tandis que Frédéric opérait avec toute
ses forces *sur le point principal*, on ne pouvait rien fair
qui lui convînt mieux, que de donner aux armées enne
mies une direction divergente, qui lui procurât le
temps de frapper des coups décisifs contre une d'elles ;
il aurait bientôt retrouvé les points secondaires, après
la défaite successive des grandes armées.

Malgré le défaut d'artillerie, on résolut de faire en
même temps le siége de Glogau, et de porter un déta-
chement jusqu'à Berlin, pour forcer le Roi à se séparer
du prince Henri ; mais comme l'approvisionnement de
l'armée était fort difficile, on crut obvier à cet incon-
vénient en marchant à petites journées vers le flanc
droit, jusqu'à une certaine hauteur, afin de préparer
dans cet intervalle les magasins nécessaires, et de tom-
ber ensuite rapidement sur la Marche de Brandebourg.
L'armée russe se porta le 24 à Trachenberg, et le 28
à Hernstadt.

Plusieurs circonstances se réunirent pour contrarier
les vues du marquis de Montalembert. Soltikof tomba
malade, et ne voulut pas confier le commandement à
un autre ; outre cela, Daun renvoya le général Blon-

quet pour annoncer que le conseil aulique demandait
deux plans d'opérations, et qu'il fallait en conséquence
attendre sa réponse. Le maréchal avait l'intention
d'assiéger Schweidnitz, et faisait préparer l'artillerie
nécessaire à Glatz.

Frédéric apprenant la marche des Russes vers la
Pologne, conjectura que leurs opérations tiraient à leur
fin, et fut affermi dans cette opinion par la maladie
de leur général en chef. Il résolut donc de les faire
observer par une division de 12 mille hommes de
l'armée du prince Henri, d'attirer à lui le reste de cette
armée, et de pousser Daun en Bohême : en consé-
quence, le prince Henri qui était malade, se retira à
Breslau ; 24 bataillons et 38 escadrons, sous les ordres
du général Forcade, passèrent l'Oder le 29 août à
Pannewitz, et rejoignirent l'armée.

Le général Goltz se porta le 27 à Sophiental avec
17 bataillons et 33 escadrons qui devaient observer les
Russes, couvrir Glogau, et se jeter à la dernière extré-
mité dans cette place. Ce général eut l'imprudence de
laisser une arrière-garde de cavalerie trop en l'air, et
séparée des troupes par les équipages : les Cosaques
l'attaquèrent près de Gimmel, la dispersèrent et firent
quelques centaines de prisonniers, ce qui n'aurait pas
eu lieu, s'il y avait eu là un seul bataillon avec ses pièces.
Le corps passa l'Oder à Kohen le 28, et campa près
de Glogau.

Le Roi arrêta un nouvel ordre de bataille, et or
nisa son armée comme il suit :

Avant-garde.	10 bat. de grenadiers.	
1re ligne.	25 —	48 esc. sur les deux ai
2e ligne.	16 —	50 —
Réserve.	9 —	18 —
TOTAL. .	60 bat.	116 esc.

Une batterie de dix pièces fut affectée à chaq
brigade ; l'avant-garde eut une batterie d'artillerie
cheval, d'un pareil nombre de pièces.

C'était avec ces forces qu'il fallait chasser Daun d
la Silésie ; celui-ci campait sur le Pitschenberg, entr
les ruisseaux de Schweidnitz et de Strigauer-Wasser
son flanc droit couvert par Lascy, la gauche pa
Laudon, le front par les hauteurs retranchées d
Zoptenberg qu'occupait le corps de Brentano. Cett
position un peu étendue barrait la route de Schweid-
nitz, et chaque corps pouvait néanmoins être promp-
tement soutenu.

Le Roi voulant s'ouvrir les communications avec
cette place, se mit en marche le 30 par la grande route
de Breslau, mais, lorsqu'il arriva près d'Albertsdorf, il
s'aperçut que Daun l'avait déjà prévenu, en prolon-
geant sa ligne à droite sur Domanze, et en portant
Lascy au Zoptenberg. Il résolut alors de tourner cette
montagne pour gagner les plaines de Reichenbach.

Les têtes de colonnes changèrent donc de direction à
gauche pour venir camper à Grunau et Knigwitz. Le
Roi ordonna de dresser les tentes et de faire les dé-
monstrations d'une attaque de front, afin de fixer l'at-
tention de l'ennemi, et de l'empêcher d'occuper les
montagnes entre Nimptsch et Langenseifersdorf. Tandis
que, pour le prévenir dans cette position importante, il
repartit avec l'armée à sept heures du soir; l'avant-
garde occupait déjà à dix heures les hauteurs de Lan-
genseifersdorf, où l'armée arriva au point du jour.
Frédéric croyant que Daun avait pris position derrière
les hauteurs de Koltschen, avança avec la tête de
l'avant-garde pour s'en assurer et couvrir la marche ;
mais le maréchal s'était porté le 31 sur les hauteurs
de Bogendorf, derrière Schweidnitz, en s'étendant sur
les hauteurs jusqu'à Hohenfriedberg. Le Roi put alors
communiquer librement avec cette place, s'établit à
Koltschen, et porta son avant-garde à Endersdorf.

Par cette marche savante, il renversa les espérances
de ses adversaires et leur inspira des craintes sur leurs
communications avec la Bohême et leurs dépôts ; non-
seulement ils renoncèrent au siége de Schweidnitz et à
leurs projets d'invasion, mais ne songèrent même plus
qu'à couvrir leurs propres frontières.

Le Roi marcha, le 1er septembre, à Pulzen, et le 3,
à Buntzelwitz, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, le
centre vers le Nonenbusch, et la gauche sur la direc-

tion de Jauernick à Buntzelwitz : l'avant-garde sous le ordres du général Ziethen se prolongea sur la droit vers Strigau. Quelques petits combats eurent lieu su le centre ; vu la proximité des postes autrichiens, o fit des abatis dans le Nonenbusch pour le couvrir.

Les armées restèrent jusqu'au 11 septembre dan ces positions que l'art rendait encore plus redouta- bles. Cependant, l'incohérence et l'incertitude régnaien toujours dans les projets des armées coalisées. La Cou de Vienne en formait tous les jours de plus bizarres que l'on n'exécutait point. Daun avait proposé aux Russes d'assiéger Glogau, conjointement avec un corps de 40 mille hommes que leur mènerait Lascy. Soltikof, l'ac- cepta avec empressement, et envoya un officier à Daun pour l'en prévenir ; mais à peine était-il parti qu'il ar- riva un second message du maréchal autrichien, qui changeait tout à cause des mouvements du Roi contre lui. On cacha ce changement à Soltikof, et le marquis de Montalembert parvint à obtenir que son armée pas- serait l'Oder et qu'on détacherait 30 mille hommes sur Berlin, tandis que le reste camperait entre Francfort et Croscen pour couvrir l'expédition ; l'armée se porta, le 11, à Guhrau. Mais il fallait attendre la réponse de Daun, et les courriers étaient forcés de passer par la Pologne ; dans cet intervalle, le premier officier en- voyé par Soltikof revint avec un nouveau plan, abso- lument différent, proposé par Laudon, le 5 septembre ;

il s'agissait de passer l'Oder avec une partie de l'armée russe et de prendre position sur la Katzbach, où Lau- don la joindrait par Peterwitz. Cette incertitude éter- nelle ne pouvait que déplaire. Fermor, qui avait pris le commandement par *interim*, déclara qu'il s'en tenait à la première résolution, au siége de Glogau, et qu'il se dirigeait sur Carolath, puisque les magasins étaient déjà établis pour opérer de ce côté-là. En effet il se remit en marche le 13 et y arriva le 19.

De tels hommes ne pouvaient manquer d'échouer dans toutes leurs entreprises, contre un Roi qui com- mandait ses armées en personne, et dont les projets étaient exécutés sans entraves ni retards.

Pendant que les alliées échangeaient leur correspon- dance verbeuse, le Roi songeait aux moyens de chas- ser Daun ; il pouvait y parvenir en gagnant une bataille ou en menaçant ses communications avec la Bohême d'où les Autrichiens tiraient leurs subsistances ; il pré- féra ce dernier parti comme moins chanceux. A cet ef- fet il marcha, le 11, avec l'armée par lignes et par la droite, afin de tourner la gauche de Daun par la route de Strigau sur Bolckenhain et Landshut. Mais cette guerre ne pouvait le mener à rien. Daun était son égal dans ce genre de tactique ; personne mieux que lui ne disputait un pays rempli de fortes positions.

Le maréchal et Laudon, instruits à temps, déjouèrent ce projet en prévenant les Prussiens à Reichenau ; le

Roi, convaincu de l'impossibilité d'employer la force pour les déloger, prit le parti de rester en position jusqu'au 16 et de revenir par sa gauche, en défilant devant le front de l'ennemi, pour tenter la même manœuvre sur son extrême droite. Daun lui opposa le même obstacle, en portant vivement ses réserves de grenadiers sur les hauteurs de Kunzendorf, et en les suivant de près avec toute son armée. Déjoué derechef, le Roi prit la résolution de s'ouvrir une route vers les défilés, par Buckendorf et Hohengiersdorf ; et afin que l'ennemi ne pût l'y prévenir, il s'y porta sans s'arrêter avec l'avant-garde. Ce mouvement précipité occasionna un intervalle dans les bataillons, dont les grenadiers à cheval ennemis profitèrent avec audace : ils chargèrent le régiment de Bernbourg et prirent une grosse batterie ; mais les bataillons voisins s'étant formés firent payer cher cette tentative, en fournissant un feu nourri sur cette cavalerie qui rebroussa bientôt chemin. Sur ces entrefaites, l'avant-garde atteignit le pied des montagnes de Hohengiersdorf, et commençait à les gagner par plusieurs sentiers, lorsque le général Ferrari y parut avec 8 bataillons. La position était embarrassante, toutefois le général Neuwied réussit par ses bonnes dispositions à déloger les Autrichiens avec perte. Pendant ce temps, le Roi avait rangé son armée en bataille ; lorsqu'il apprit le succès du combat, il alla camper sur les hauteurs de Hohengiersdorf avec une partie de ses forces ; le reste demeura dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes.

Par ces deux marches hardies, exécutées à la vue d'une armée supérieure, Frédéric tourna l'ennemi, intercepta ses communications avec Glatz, mais s'exposa lui-même à une ruine qui eût été probable, s'il avait eu affaire à des généraux qui l'eussent attaqué dans son camp de Reichenau. Il fallait la connaissance parfaite du caractère et des principes de Daun pour tenter une entreprise semblable. Par sa nouvelle position de Hohengiersdorf, l'armée prussienne fut du moins en état de communiquer avec Schweidnitz et avec la base de ses opérations ; elle eût été en état de prendre cette position dès le 3 septembre, en faisant par la gauche, le mouvement qu'elle exécuta par sa droite d'une manière plus longue et plus dangereuse.

Le 18, le Roi voulut prolonger un peu son mouvement par la gauche afin de gagner Waldenbourg, où était la boulangerie autrichienne, et où aboutit la route de Friedland et de Glatz ; mais Laudon avait déjà occupé en forces les hauteurs et les débouchés de Neu-Reusendorf. Frédéric établit alors sa gauche sur la colline de Schenkendorf, la droite sur les hauteurs de Nieder-Bogendorf ; la cavalerie resta dans la plaine entre Schweidnitz et le pied des montagnes : les Prussiens

couvrirent cette position redoutable de retranchements.

Daun avait établi son armée, la droite vers la Schweidnitz-Wasser, à Tanhausen, le centre vers Seitendorf, d'où la ligne se prolongeait jusqu'aux environs de Freibourg ; Lascy était à Lagen-Waltersdorf, en seconde ligne de la droite.

Les armées restèrent quelques semaines à s'observer dans ces postes avantageux, où elles ne pouvaient s'attaquer sans risques : elles étaient si rapprochées qu'elles pouvaient échanger des boulets. Le Roi cherchait à gagner du temps jusqu'à l'approche de l'hiver, et son adversaire espérait s'en débarrasser par la diversion de l'armée russe. Cependant les généraux coalisés ne parvenaient pas à s'entendre ; Daun voulait que les Russes marchassent sur la Katzbach ; ceux-ci s'y refusèrent de peur que le Roi ne les écrasât avec toutes ses forces et insistèrent tant pour une diversion sur Berlin qu'elle fut résolue. Le général Tottleben avec ses Cosaques, renforcés de 2 mille grenadiers, 2 régiments de dragons et de toutes les troupes légères, devait se porter avec rapidité sur cette capitale, en passant par Guben et Beeskow ; l'avant-garde sous Czernischef, eut ordre de prendre position sur la Sprée pour le soutenir ; une partie de l'armée, en troisième échelon, à Guben ; tandis que le reste sous Romanzow demeurerait en observation sur la droite de l'Oder, aux environs de Crossen.

Daun, informé de ces dispositions, détacha le général Lascy avec 15 mille hommes pour se réunir aux Russes par la Lusace.

Avant de donner la relation de cette entreprise, je vais rapporter succinctement les opérations du général Hulsen en Saxe, après le départ du Roi.

Opérations en Saxe pendant l'absence du Roi ; le général Hulsen en est chassé.

Pendant que Frédéric triomphait à Lignitz, et séparait les armées qui menaçaient de se réunir sur l'Oder, le général Hulsen devait tenir tête à celle des Cercles, renforcée par un corps nombreux d'Autrichiens, ainsi qu'on l'a vu à la fin du chapitre précédent.

Le duc de Wurtemberg vint joindre quelque temps après l'armée impériale à la tête de ses troupes, qui formèrent un corps séparé.

Dès que le Roi eut mis le pied en Silésie, cette armée crut pouvoir sortir de sa souricière et vint camper, le 13, à Wilsdruf.

Je ne m'étendrai pas sur les opérations insignifiantes de cette masse inerte, qui, pouvant envahir en huit jours la Saxe et le Brandebourg, se borna à de misérables entreprises.

Après de lentes démonstrations contre le petit corps

de Hulsen, elle le força à se retirer dans le même camp de Strehla que le prince Henri avait occupé l'année précédente. Ce camp était beaucoup trop étendu pour un corps aussi faible, et on résolut de l'attaquer le 20 août. Les corps de Stollberg et de Kleefeld devaient aborder et tourner la droite des Prussiens, tandis qu'ils seraient soutenus en échelons par les grenadiers aux ordres du général Guasco, et que l'armée des Cercles attaquerait le front de l'ennemi. Les mouvements ne se firent pas avec ensemble : Kleefeld attaqua seul le flanc des Prussiens, disposés à le recevoir ; le prince de Stollberg ne prit aucune part au combat, et l'armée des Cercles n'en fit que le simulacre.

Kleefeld fut donc repoussé avec perte de 1200 prisonniers et beaucoup de blessés. Cette affaire, conduite contre tous les principes, ne pouvait avoir d'autres résultats ; les suites n'en furent pas au reste très importantes. Le duc de Wurtemberg étant arrivé le 21 septembre à l'armée des Cercles, lui assura une supériorité décisive. Hulsen fut alors forcé à se retirer jusque sous Wittenberg, et ensuite jusqu'à Belitz ; la Saxe entière tomba ainsi au pouvoir des Impériaux à l'exception de la place de Wittenberg, qu'ils serraient de près.

Nous allons nous reporter maintenant à la course des alliés sur Berlin et aux opérations des Prussiens pour sauver leurs provinces envahies.

CHAPITRE XXV.

LES RUSSES ASSIÈGENT COLBERG ET PRENNENT BERLIN. LE ROI ET DAUN MARCHENT EN SAXE. BATAILLE DE TORGAU.

Tandis que Frédéric manœuvrait contre Daun, en haute Silésie, que Hulsen luttait en Saxe contre l'armée des Cercles et que la grande armée russe restait dans l'inaction, une flotte de cette nation avait débarqué 8 mille hommes vers Colberg pour assiéger cette ville et se procurer ainsi une bonne base d'approvisionnement. La place fut investie le 29 août, par terre et par mer, et le bombardement commença de suite ; mais on avait affaire au major Heyden qui l'avait si vaillamment défendue dans la campagne de 1758. Les bourgeois rivalisèrent de courage avec la garnison et avec son gouverneur, qui était inébranlable. Enfin le Roi détacha le général Werner avec un petit corps de 4 bataillons et 10 escadrons au secours de Colberg. Ce général arriva, le 18 septembre, si inopinément qu'il surprit le détachement de garde au pont de la Persante, le sabra ou fit prisonnier, traversa la ville avec sa cavalerie, reconnut le camp des Russes sur la plage, et résolut de les attaquer le lendemain ; mais ils avaient été si fort

surpris de l'arrivée de ce secours, qu'ils avaient abandonné leur camp et renoncé à leur projet. Une partie de l'armée de siége s'était embarquée, et le reste s'était retiré sur Koslin ; la flotte même mit à la voile le 23.

Ainsi finit cette entreprise pour n'avoir pas été combinée avec les mouvements de l'armée principale qui opérait loin de là, ou plutôt qui n'opérait pas ; il est vrai que le général Olitz fut détaché avec 12 bataillons sur Drossen, afin de soutenir au besoin le corps de siége ; *mais il partit de l'armée le jour même où la place fut délivrée.*

Après une expédition aussi glorieusement terminée, le général Werner marcha par Stettin sur Passewalk contre les communications des Suédois ; ceux-ci s'étaient mis en campagne au milieu d'août seulement, et satisfaits de l'occupation de Prenzlow et de Passewalk, ils étaient restés dans la plus profonde inaction devant les petits corps qui les observaient.

Werner, après avoir culbuté leurs postes, enleva le 3 octobre toutes les redoutes en avant de Passewalk ; mais le général Ehrensward, qui y commandait, fit mettre le feu aux granges dans le faubourg, et menaça d'en faire autant à la ville ; Werner se retira sur Stettin avec 600 prisonniers suédois et 8 pièces de canon. Le reste des opérations de cette armée, qui n'entra en campagne que le 16 août, ne mérite pas d'être rapporté.

Invasion des Russes dans la Marche.

Conformément au plan que nous avons annoncé, Tottleben s'était mis en marche sur Berlin, et parut le 3 octobre devant cette capitale qui fut aussitôt sommée. Le général Rochow qui y commandait, assisté du général Seidlitz qui n'était pas encore entièrement remis des blessures reçues à Kunersdorf, fit tous les préparatifs d'une vigoureuse défense et repoussa deux attaques de vive force aux portes de Halle et de Cottbus. Le corps de Czernischef campa le même jour à Furstenwalde ; la principale armée russe ne se porta que le 5 vers Francfort sur l'Oder.

L'arrivée successive du corps prussien aux ordres du prince de Wurtemberg, qui avait été occupé contre les Suédois, et du général Hulsen venant de Saxe, déconcerta un instant les ennemis du Roi ; mais le général Lascy, détaché comme on sait avec 15 mille hommes de l'armée de Daun, ayant aussi paru devant la capitale au moment où Czernischef se canonnait avec le Prince sur les hauteurs de Lichtenberg, les généraux prussiens trouvèrent la chance trop inégale. Persuadés que s'ils étaient battus, Berlin serait mis au pillage, et qu'il convenait de conserver intact un corps de 16 mille hommes, plutôt que de l'exposer à une ruine certaine ; ils se retirèrent sur Spandau et abandonnèrent

la capitale à son sort; le commandant capitula. La mésintelligence entre les Autrichiens et les Russes parut en cette occasion dans tout son jour; les premiers la poussèrent jusqu'au point de forcer les gardes russes et d'en venir aux mains avec elles; les troupes de Lascy pillèrent la ville et commirent des dégâts immenses à Charlottenbourg. Tottleben fit entrer tous les grenadiers dans Berlin, et leur ordonna de faire feu sur les Autrichiens s'ils maltraitaient encore les gardes. Ainsi cette capitale dut son salut à la fermeté qu'un chef de Cosaques déploya contre des soldats pour ainsi dire compatriotes. Elle en fut quitte pour la ruine de ses établissements militaires.

Le séjour des alliés dans la capitale de la Prusse ne fut d'ailleurs pas de longue durée; on apprit le 11 que le Roi approchait; tous les généraux eurent peur d'être coupés. Lascy partit dans la nuit du 11 au 12, et se dirirea sur Torgau; Czernischef prit la route de Francfort le 12 au matin, et Tottleben le suivit après midi.

Frédéric marche en Saxe et Daun le suit.

Nous avons laissé le Roi au camp de Hohengiersdorf, en face de l'armée de Daun. Aussitôt qu'il fut informé de l'invasion de ses états, Frédéric ordonna au comte de Wied de jeter 6 bataillons dans Breslau pour en renforcer la garnison, et d'arriver avec toute sa cavalerie à Schweidnitz (1). Il débarrassa ensuite l'armée de ses équipages et se mit en marche le 7 octobre, à trois heures du matin, dans le plus grand silence, pour Buntzelwitz, d'où il poussa sur Strigau son avant-garde, composée de 10 bataillons de grenadiers et de 25 escadrons aux ordres de Ziethen. Le projet du Roi paraît avoir été d'abord de se porter contre l'armée russe, pour l'attaquer et couper le corps qui était à Berlin, mais il apprit dans sa marche que la capitale était évacuée; il se dirigea alors sur l'Elbe, Daun le suivit.

Voici le tableau des mouvements des deux armées :

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 8 octob. *L'armée du Roi* à Brochelshof. *Hulsen* et *le prince de Wurtemberg* quittent Berlin dans la nuit du 8 au 9, et se retirent à Spandau. Les Cosaques enlevèrent leur arrière-garde.	Le 8 octob. *Daun* marche à Lauterberg. *Laudon* reste en Silésie, vers Kunzendorf. *L'armée des Cercles* devant Wittenberg. *Lascy* et *Czernischef* devant Berlin. *L'armée russe* marche vers Francfort.
Le 9..... *Le Roi* à Couradsdorf, près de Haynau.	Le 9..... *Daun* à Schonewald et Wiesenthal, en avant de Lahn.

(1) Le comte de Wied commandait alors le corps de Goltz dont nous avons fait mention.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 10..... A Prinkenau.	Le 10 octob. A Neulande, au delà de Lowenberg.
Le 11..... A Sagan.	Le 11 ..... Séjour. *Les troupes combinées* évacuent Berlin.
	Le 12... ... *Daun* à Longau, sur la Queiss.
Le 13..... A Sommerfeld.	Le 13..... A Pansig, derrière la Neisse.
Le 14..... A Guben. *Frédéric* voulait attaquer l'armée russe, afin de couper la retraite aux corps qui étaient à Berlin; mais il apprit l'évacuation de cette ville, et, marcha.	Le 14 ..... A Ullersdorf. *Czernischef* joint l'armée russe qui se retire sur Drossen, n'ayant personne devant elle. *L'armée des Cercles* prit Wittenberg. *Lascy* se retire sur Torgau.
Le 15..... A Gros-Mockerau. *Le prince de Wurtemberg* s'avance trop tard au secours de Wittenberg; se retire de Belzig à Ziesar.	
Le 16..... *Le Roi* à Sikadel, entre Liberose et Lubben.	Le 16..... *Daun* à Mikel, sur la Sprée. *L'armée des Cercles* repasse l'Elbe à Bernsdorf, à moitié route de Kœnisbruck à Hoyerswerda.
Le 17..... *Frédéric*, à Lubben. *Le prince de Wurtemberg* à Treuenbritzen, se portant sur Magdebourg.	
Le 19 octob. *Le Roi* détache *Golz* en Silésie avec 16 bat. et 38 escad. pour secourir Kosel menacé par Laudon.	Le 19 octob. *Daun* à Hermsdorf, près de Ruhland.
Le 20..... *Le Roi* à Dahme.	Le 20..... *Daun* à Frauenheim. *Les Russes* cantonnent entre l'Oder et la Wartha, depuis Soldin jusqu'à Landsberg.
	Le 21..... *Daun* à Martinskirch.
Le 22..... A Jessen.	Le 22..... A Tritewitz, vis-à-vis de Torgau. *Lascy* se réunit à l'armée.
Le 23..... *Le Roi* avec l'aile droite, à Wittenberg. *Ziethen*, avec la gauche, reste vers Jessen et Schweidnitz.	Le 23..... *Daun* fait jeter un pont sur l'Elbe, près de Torgau, et fait passer la réserve et les grenadiers qui campent à Dommitsch.
Le 24..... *Le Roi* fait jeter un pont à Roslau. *Le prince de Wurtemberg* était à Calbe, et marcha ensuite sur Dessau.	Le 24..... *Le maréchal* passe avec l'armée, et campe à Groswig. *Lascy* reste à Tschekau. *Ried*, avec les troupes légères, à Pretsch.
Le 25..... *Le Roi*, joint par 10 bat. du corps de Ziethen, marche le	

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
long de l'Elbe vers Coswig.	
Le 26 octob. Il passe le fleuve à Roslau, et campe à Janitz.	
Le prince de Wurtemberg et *Hulsen* se réunissent à lui.	
Le 27..... *L'armée* marche à Kemberg.	Le 27 octob. *Daun* se porte à Eulenbourg, afin de soutenir l'armée des Cercles.
	Celle-ci se retire près de Duben sur Leipzig.
	Ried est attaqué près de Granischen et repoussé sur Duben.
	Le 28 .... *Lascy* passe l'Elbe, et campe à Siptitz.
Le 29..... *Le Roi* campe, la droite à Duben, la gauche à Gorschelitz, pour empêcher la réunion de Daun avec l'armée des Cercles.	Le 29..... *Daun* reprend son camp de Torgau, la droite à Zinna, la gauche vers Groswig.
	Lascy en arrière de Schilda.
	Brentano à Betaune.
	Les grenadiers en arrière de Groswig.
	L'armée des Cercles vers Leipzig.
	Les Russes toujours vers Landsberg sur la Wartha.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 30 octob. *Frédéric* marche à Eulenbourg, campe vers Talwitz, entre Kultschau et Morbitz.	Le 30 octob. *Lascy* se retire à Mokrena.
	Ried à Strehlen.
	Les grenadiers à Weidenhain.
Hulsen passe la Mulde, et campe à Gostevitz, afin d'éloigner un peu l'armée des Cercles; il détache Linden avec 9 bat. 15 et escad. sur Leipzig.	
Le 2 nov. *Linden* laisse 2 bat. dans cette ville, et revient à l'armée.	Le 2 nov. *L'armée des Cercles* à Vexelbourg.
	Ried à Mockrena.
Le Roi se met en mouvement pour tâter les intentions de l'ennemi, et campe vers Schilda.	
Le 3..... *Bataille de Torgau.*	Le 3..... *Bataille de Torgau.*

On voit par ce tableau que les Russes restaient dans l'inaction derrière l'Oder, sans avoir d'ennemis devant eux, et que Frédéric prenant une direction centrale dans l'intention d'attaquer une des deux armées, les isola de manière à ce qu'elles ne pussent se réunir sans combattre. L'apathie de ses adversaires ne lui donna pas la peine d'en venir à cette extrémité. Il n'exista jamais d'ensemble entre le général en chef de l'armée des Cercles et Daun, malgré que rien ne les empêchât

de se lier le 27 octobre ; et c'est à ce défaut d'union qu'il faut attribuer la première cause de la bataille de Torgau. L'armée des Cercles ne reparaît plus sur la scène durant cette campagne.

Bataille de Torgau.

On a établi une grande controverse pour décider si le Roi avait eu tort ou raison d'attaquer Daun dans la redoutable position de Torgau. Warnery, dans son *Histoire des campagnes de Frédéric*, l'a blâmé de l'avoir fait, prétendant qu'il pouvait forcer l'ennemi à la retraite en menaçant Dresde, ou en interceptant ses communications avec cette place, et que d'ailleurs cette bataille n'assurait pas de grands résultats à cause de la proximité de cette capitale. Tempelhof relève le gant et cherche à détruire cette opinion ; en effet, il eût été dangereux pour le Roi de venir avec une armée inférieure se camper entre Daun et la place de Dresde, mettant ainsi, à la merci du premier, ses communications avec ses états. Mais si Warnery s'est trompé, il me paraît aussi que Frédéric négligea de plus belles occasions d'attaquer Daun, et que son apologiste est tombé dans l'erreur opposée en avançant qu'une bataille était indispensable, et soutenant que les Prussiens se trouvaient hors d'état de tenter une entreprise sur Dresde,

parce qu'ils ne traînaient que pour quinze jours de vivres avec eux.

Quel que soit le fondement de ces différentes assertions, il paraît que Frédéric a légitimé sa résolution en nous disant dans ses œuvres, *qu'il avait appris de très bonne source, que les Russes cantonnés entre la Wartha et l'Oder se proposaient de passer l'hiver au cœur de ses états, si les Autrichiens se maintenaient à Torgau :* alors il ne lui serait resté aucun moyen de recruter son armée. Dans tous les cas, puisque les Prussiens avaient perdu de si belles occasions, et que les Autrichiens occupaient une position si forte, la prudence conseillait d'attendre jusqu'au milieu de novembre ; car il eût été possible que Daun se retirât en Bohême ou les Russes en Pologne, suivant leur usage des campagnes précédentes.

Pour décider sans doute le premier, le Roi laissa la brigade Roebel vers Eulenbourg et se porta, le 2 novembre, en quatre colonnes, sur Schilda ; se tenant pendant la marche à l'avant-garde, afin de connaître la direction que prendraient les postes ennemis : tous se repliant sur Torgau, il jugea que Daun se préparait à l'y recevoir, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de l'en déloger que de l'y attaquer. On donna près de Schona sur les Croates de Brentano, dont on prit 400 hommes. L'armée prussienne campa, la droite sur les hauteurs en avant de Schilda, la gauche au delà de Lang-Reichenbach, dans l'ordre de bataille ci-contre.

Généraux majors. . . . . . .

1 bat. J
1 — S
1 — K

MA

Lieut. généraux. .
Généraux majors.

PRINCE DE HOLSTE EMBERG.

ACHERSLEBEN. MEIN CHWERIN.

5 5 5 5 3 esc. Gardes-du-corps.
Schmettau. Cuiras. du corps. Quast. Schlaberndorf. 5 Gendarmes.

Lieutenants généraux. . . . . . .
Généraux majors.

F TTEN.

MOHRING. KOW.

10 esc. Ziethen, huss. 10 ritz, drag.
10 — Mohring. aan.
10 — Dingelstedt. ow.

Généra. maj. KLEIST.

SCHLABERN BERNDORF.

10 esc. Klest, huss.
4 — Dragons francs.
2 — Hussards francs.
5 esc. Pletter dragons.
emmer.

DÉTACHÉS. . .
La brigade Rœbel de la rése
Le second bataillon de Kani
Les hussards de Mohring,
Schorlemmer avec les par

TOTA

L'armée autrichienne changea alors de front et fit face en arrière, portant sa gauche sur les hauteurs de Zinna ; la droite sur les vignes en arrière de Siptitz (Voy. *pl. XXIV*) ; le corps de réserve, près de Groswig; la division de grenadiers de l'aile gauche à Weidenhain; celle de grenadiers et carabiniers de la droite, en arrière de Neiden. Lascy se retira de Schilda sur Loswig et Torgau ; Ried avec les troupes légères, sur l'extrême droite, vers Mokrena.

Cette position était redoutable ; la gauche appuyait à l'Elbe ; le grand étang de Torgau et cette ville fermée la mettaient à l'abri de toute entreprise; le front, presque inabordable, était couvert par le ruisseau encaissé et marécageux de Rohrgraben, et par des hauteurs escarpées, en partie garnies de vignobles ; la droite appuyée à la forêt de Dommitsch avait son flanc couvert par cette forêt et des abatis considérables ; le front de cette aile était à l'abri d'insulte sur les hauteurs de Groswig.

S'il fallait en juger par le résultat des attaques, et ce que Tempelhof nous dit, le Roi aurait conçu un projet aussi hardi que savant. Le front des Autrichiens était inattaquable, les flancs ne pouvaient être débordés; mais comme leur camp était peu profond et que les lignes étaient l'une sur l'autre, Frédéric calcula qu'il pourrait mettre leur centre facilement en désordre en le prenant entre deux feux au moyen d'une double attaque de front et à revers. Ce plan n'était pas des plus

prudents, et nous observerons dans le chapitre suivant qu'il eut plus de succès qu'on n'avait droit de l'espérer.

Pour exécuter son dessein, le Roi partagea son armée en deux parties ; il devait tourner les ennemis avec la gauche et déboucher sur leurs derrières, à la faveur de la forêt de Dommitsch, qui lui permettait de cacher son mouvement. Ziethen, avec l'aile droite, devait vraisemblablement faire des démonstrations sur le front et attaquer ensuite le centre des Autrichiens, dans l'instant où Fréderic l'attaquerait à revers. Il fallait un concours d'événements bien rare pour assurer la réussite d'un mouvement sujet à manquer, soit par le retard d'une des colonnes, soit par la position même de l'ennemi, qui avait l'avantage d'être centrale. Mais au lieu d'anticiper sur les observations que nous aurons à faire, revenons à la relation de la bataille.

Frédéric, après avoir dicté à Ziethen des instructions particulières, rassembla ses généraux et leur donna l'ordre suivant :

« L'armée partira demain, 3 novembre, à six heures « et demie, sur quatre colonnes par la gauche ; les « dragons de Schorlemmer, les hussards de Mohring, « de Dingelsted et les dragons francs resteront en ob- « servation à Weidenhain. Comme il doit exister un « corps ennemi vers Pretsch, ils auront soin de prendre « position de manière à faire face partout. Notre aile « gauche attaquera les Autrichiens : en conséquence,

« les généraux veilleront à ce que les bataillons mar-
« chent serrés, et puissent s'engager à temps pour se
« soutenir. Les lignes seront éloignées de deux cent
« cinquante pas.

« Aussitôt que l'ennemi sera chassé des vignes, on y
« établira des batteries de gros canon et les bataillons
« se reformeront. Si l'on demande de la cavalerie, l'on
« ne fera avancer que le nombre d'escadrons qui pour-
« rait agir. Sa Majesté se repose sur la bravoure des
« officiers, et ne doute pas qu'ils ne fassent tous leurs
« efforts pour remporter une victoire complète. »

En conséquence de ces dispositions qui subirent néanmoins plusieurs changements, l'armée partit le lendemain. La première colonne, forte de 10 bataillons de grenadiers et de toute la première ligne d'infanterie, éclairée par les hussards de Ziethen, devait passer entre les moulins de Mokrena, prendre le chemin de Weidenhain et se prolonger ensuite sur la direction de Neiden.

La deuxième colonne consistant dans 7 bataillons de la réserve de Hulsen, suivis de toute la seconde ligne d'infanterie, cotoya la première à gauche, prit le chemin de Losnitz, se dirigeant ensuite sur Elsnig.

La troisième colonne, composée de toute la cavalerie des deux ailes et du reste de l'infanterie de Hulsen, marcha par Rohershain, Schona et Strollen. Son mouvement était beaucoup plus étendu que celui des deux

autres ; elle passa par la maison de Chasse, laissant à gauche le village de Roitsch, et changea de direction à droite, pour se porter vers Vogelgesang à l'extrémité d'Elsnig.

La quatrième colonne formée des équipages escortés de 30 escadrons, devait d'abord rester à Weidenhain, mais se porta par Roitsch à Trossin.

Lorsque la tête des colonnes arriva à la route de Leipzig, on fit halte et le corps de Ziethen se sépara de l'armée; il était composé des 4 brigades d'infanterie de l'aile droite, fortes de 20 bataillons ; de la cavalerie de l'aile droite et de la brigade Kleist de l'aile gauche, en tout 52 escadrons. Ce corps ayant moins de chemin à parcourir attendit dans le bois que les colonnes du Roi fussent arrivées à leurs points d'attaque ; il continua ensuite son mouvement.

Le Roi suivit les routes indiquées ; ses avant-postes poussèrent successivement le corps de Ried, de Mokrena sur Wildenhain et Groswig. On fit quelques prisonniers, qui apprirent que les dragons de Saint-Ignon s'étaient embusqués dans la forêt, de sorte qu'ils devaient se trouver entourés par les première et deuxième colonnes : les hussards de Ziethen reçurent l'ordre de fouiller le bois, et ne tardèrent pas à donner sur l'ennemi qui se formait ; il fut chargé, pris ou sabré.

Aussitôt que Daun apprit par Ried que le Roi traversait la forêt et qu'il avait déjà dépassé la hauteur de

Groswig, il jugea qu'il allait être attaqué à revers, fit faire une contre-marche par la droite et porta sa ligne la droite vers Zinna, la gauche en potence sur les hauteurs de Siptitz. L'armée autrichienne était organisée conformément au tableau ci-joint. Lascy s'était formé entre Zinna et le faubourg de Torgau ; la réserve resta sur les hauteurs de Groswig ; les grenadiers sous Ferrari se reployèrent sur Zinna; ceux du colonel Normann se postèrent devant l'aile gauche contre le bois ; toute la réserve d'artillerie fut répartie sur le front de l'armée. Un long abatis, dont nous avons déjà parlé, couvrait la nouvelle position de l'aile gauche en potence, cet abatis commençait près de Groswig, longeait le cours du ruisseau de Rohrgraben, et s'étendait jusqu'en avant de Neiden. Les Autrichiens en avaient enlevé du bois sec pour l'usage de leur camp, de manière qu'il était praticable en plusieurs endroits.

La tête des 10 bataillons de grenadiers de la première colonne prussienne, déboucha de la forêt vers une heure : le Roi ordonna une halte pour faire serrer les bataillons, qui, obligés de marcher par le flanc, se trouvaient tout à fait rompus : les deuxième et troisième colonnes étaient encore en arrière, surtout la dernière que commandait le duc de Holstein. Le Roi comptait néanmoins qu'elle arriverait en même temps que les autres, puisqu'elle était composée en majeure partie de cavalerie, et qu'il lui avait fait prendre un

Généraux. ...G. BUCCOW.

Lieutenants SCHALLEMBERG.

Généraux m... HARTENEGG. VOGHERA.

...t. 2 bat. de l'Empereur. 5 esc. Savoie.
2 — Neuperg. 5 — Léopold.
2 — Geisruck. 5 bat. Daun.

Généraux. BUCCOW.

Lieutenants BERLICHINGEN.

Généraux-m... WIESE.

...t. 5 esc. Bathyani.
4 — Buccow.

Lieutenants ZESCHWITZ.

Généraux-m... PR. LICHTENSTEIN. BRENTANO.

...t. 6 esc. Lichtenstein. 6 esc. Hussards de l'Empereur.
6 — Birkenfeld. 6 — Esterhazy.
4 — Dragons. Croates.

...rédo.

CORPS DE RÉSERVE.

Général. . . PRINCE DE LOWENSTEIN.

Brigadiers.. STAMPA.

...ACH. BIBOW. BETTONI. ST-IGNON.

...reith. 2 bat. C. Collorédo. 5 esc. Serbelloni. 5 esc. Saint-Ignon.
...ulay. 2 — Tillier. 5 — Lampach.

peu d'avance ; par une fatalité inconcevable elle ne se trouvait à une heure qu'à la maison de chasse, à la hauteur de Weidenhain, ayant encore beaucoup de chemin à faire (1).

Le corps de Ziethen arrivé à dix heures sur la route de Leipzig, se trouva à une heure au pont qui coupe la chaussée à droite de Graffendorf : un détachement autrichien canonna et fusilla vivement son avant-garde ; Ziethen présumant de cette défense que le corps devait être soutenu, le fit attaquer par plusieurs bataillons, et ordonna à une batterie de lui répondre. Ce détachement se retira alors sur la cavalerie que Lascy avait fait avancer au soutien.

Quand Frédéric entendit la canonnade et le feu de mousqueterie, il crut que Ziethen était pleinement engagé, et s'écria : *Mon Dieu, Ziethen attaque déjà, et mon infanterie n'est pas encore arrivée !* En effet, il n'avait encore sous la main que les 10 bataillons de grenadiers, la brigade Ramin et un seul régiment de hussards. Il envoya aussitôt ses aides de camp pour

(1) Le comte de Retzow dit que cette colonne appuyant trop à droite, rencontra la deuxième, et que le général Hulsen, pressé de soutenir le Roi qui s'engageait, pria le duc de Holstein de s'arrêter jusqu'à ce que les bataillons eussent filé. Si ce fait est vrai, il semble alors que le Duc aurait mieux fait de déboucher avec cette colonne, que de se détourner de deux lieues.

hâter la marche; et comptant sur la bravoure de
grenadiers, il résolut de commencer l'attaque, (
l'espoir que les autres troupes ne tarderaient pas d
river. Les deux batteries de 20 pièces de 12 qui
vaient l'avant-garde, passèrent le ruisseau de Strib
sur le pont de la route, et les troupes sur de pe
ponts qu'elles jetèrent ou que les Autrichiens avai
établis eux-mêmes pour leurs communications.

Après avoir franchi ce ruisseau, les grenadiers
formèrent sur deux lignes, comme on le voit sur
plan; la brigade Ramin se plaça en troisième, et
successivement jointe par les autres de la première
mesure qu'elles arrivaient la gauche en tête. Cet
formation entraîna quelque désordre; plusieurs rég
ments firent face par le troisième rang; d'autres
trouvaient *par inversion en bataille :* le plus grand m
de ce désordre fut que les batteries de gros calibr
attachées aux brigades, ne purent suivre dans
bois.

Les grenadiers s'étant formés sous le feu de mitraille
à huit cents pas de l'ennemi, ils franchirent les abatis
et attaquèrent le centre de l'aile gauche autrichienne
avec une bravoure extraordinaire; mais ils furent re-
çus par une salve à mitraille de l'artillerie qui garnissai
le front de toute la ligne. Ce feu fut si meurtrier, que
la brigade de Stutterheim se trouva en peu de temps
presque entièrement couchée sur le carreau. Son gé-

néral fut blessé; le colonel prince d'Anhalt et un grand nombre d'officiers furent tués, presque tous les autres blessés. Les batteries qui avaient voulu s'établir à gauche du bois, furent bientôt anéanties : hommes, pièces, chevaux, disparurent dans un clin-d'œil.

La brigade Sybourg qui avança ensuite, eut le même sort; le feu était si terrible que le Roi se retourna vers le général Sybourg, et lui dit : *Avez-vous entendu une semblable canonnade? pour moi je n'en ai jamais vu de pareille.* Il se trouvait à la droite, entre les deux lignes, et fut ainsi spectateur de la destruction de ses grenadiers, l'élite de son armée. Il montra dans cet instant critique autant de courage que de sang-froid : lorsqu'on lui annonça la mort du prince d'Anhalt, il se retourna vers son frère, qui était aide de camp de service, et lui dit : *Tout va mal aujourd'hui : mes amis me quittent; on vient de m'annoncer la mort de votre frère.* Expression sublime, où est peinte tout entière l'âme d'un héros, et qui, prononcée au milieu de l'horreur d'un tel combat, démontre la grandeur de son caractère mieux que tous les éloges et les mémoires apologétiques.

Les carabiniers autrichiens voyant le désordre où se trouvaient les grenadiers, les chargèrent vivement, en sabrèrent quelques-uns, et forcèrent le reste à chercher son salut dans le bois. Les régiments d'infanterie de Dourlach, Wied et Puebla, croyant la victoire certaine,

quittèrent les hauteurs de Siptitz pour poursuiv
Prussiens.

Sur ces entrefaites, la brigade Ramin, sou
d'une partie de la première ligne, s'était dépl
elle attaqua les Autrichiens victorieux avec une g
vivacité, les culbuta, et s'avança auprès de la ha
de Siptitz. S'il y avait eu là une forte division de c
lerie, la victoire eût été décidée ; mais le Roi n'
que 800 hussards. Daun eut le temps d'accouri
secours de ses bataillons rompus. Il se mit à la tê
deux régiments d'infanterie de la réserve avec 10 e
drons de cuirassiers, et attaqua les Prussiens
chargés et débordés à gauche, au même instant,
deux autres régiments de cavalerie, furent entam
sabrés en grande partie et rejetés dans le bois : ce
à cette attaque que le maréchal Daun reçut un c
de feu.

Toute la première ligne du Roi était donc battue
dispersée ; mais les Autrichiens n'étaient guère
meilleur état, surtout leur cavalerie. Cependant la s
conde ligne ne se laissant point ébranler par des reve
aussi sanglants, s'était formée dans cet intervalle et vi
leur disputer la victoire. Le régiment du prince Hen
fit des prodiges ; mais, entouré par de nombreux esca
drons, il fut presque entièrement détruit ; chargean
ensuite les autres bataillons de la division, la cavaleri
de Daun les chassa dans le bois.

Enfin vers trois heures et demie, la cavalerie du duc de Holstein déboucha de la forêt. Sa destination était d'abord de soutenir les premières attaques ; mais, dans l'état actuel des affaires, rien n'était plus pressé que de rétablir un peu le combat. Le Duc marchait lentement vers Elsnig, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui ; heureusement que le Roi envoya l'ordre de charger (1). Les cuirassiers de Spaen, qui venaient de déboucher, se prolongèrent à droite et tombèrent sur les régiments de Wied et Puebla, qu'ils entamèrent et firent prisonniers presqu'en totalité. Dix escadrons de cuirassiers autrichiens accoururent au secours de l'infanterie, et les continrent un peu ; mais le régiment du margrave Frédéric qui les suivait donna si à propos, qu'il les enfonça et se jeta à son tour sur les bataillons autrichiens. Les dragons de Bareith, qui formaient la queue de la colonne, ayant aussi vivement débouché, débordèrent le flanc droit de l'ennemi, culbutèrent successivement les régiments de l'Empereur, de Neuperg, Geisruck et Bareith, dont ils prirent la plus grande partie. (L'armée impériale avait aussi un régiment de Bareith-infanterie.)

(1) D'autres prétendent que ce fut le colonel Dallwig qui chargea de son propre mouvement avec les cuirassiers de Spaen qu'il commandait.

La première ligne des Autrichiens fut alors
gée, et la cavalerie du Roi maîtresse du cha
bataille.

Sur ces entrefaites, le duc de Holstein, av
15 escadrons de la tête, avait suivi sa route e
ravin de Zieschken et Wolsau, dans la vue de
der la droite de l'ennemi, mais le ravin sépa
deux partis et on se borna à tirailler : Daun fit
cer du canon, et le Duc se retira vers Neiden.

A quatre heures, les 5 bataillons de la réserv
se trouvaient à la colonne de cavalerie, avaient d
ché avec une batterie de douze : les escadrons a
chiens se retirèrent alors et ne reparurent plus ;
infanterie s'établit sur le terrain de la première
que, vers le petit mamelon en avant de Neide
cavalerie se forma sur les deux ailes : on resta
cette position jusqu'à la nuit. A cinq heures et de
le régiment de Vieux-Schenkendorf de cette rése
reçut l'ordre de déloger quelques bataillons autrichi
qui paraissaient sur le plateau de Siptitz : de con
avec les restes de quelques bataillons de la brig
Butzke, l'ennemi fut chassé de cette hauteur,
était la clef du champ de bataille. Il paraît que
succès de cette attaque décisive fut dû principalem
à l'arrivée des colonnes de Ziethen, dont nous allo
reprendre les opérations.

Ce général avait d'abord formé son corps sur de

lignes, la droite au grand étang ; mais lorsqu'il entendit le feu des attaques du Roi, il fit étendre la seconde à gauche de la première, sans doute pour attirer l'attention de l'ennemi en montrant plus de forces. Lascy voyant ce mouvement, appuya à droite vers Zinna ; Daun fit faire face en arrière à sa seconde ligne, qui se trouva ainsi opposée à Ziethen, et dirigea sur lui un feu très vif de toutes les batteries, auquel les Prussiens répondirent jusqu'à trois heures.

Lorsque Ziethen s'aperçut que le feu du Roi diminuait et s'éloignait, il résolut de marcher par sa gauche au delà de Siptitz pour communiquer avec lui. Les colonnes étant vis-à-vis de ce village, le général ordonna au régiment de Dierke d'attaquer un petit retranchement qui couvrait le moulin à vent; il fut emporté, mais les Autrichiens s'étant établis derrière le village, ce succès fut sans résultat. La brigade Saldern tenta plus à gauche de passer le taillis et de s'emparer des hauteurs couvertes de vignes ; mais la résistance des Autrichiens et les obstacles du terrain rendirent tous ses efforts inutiles.

Ziethen prolongeait le mouvement à gauche, quand le colonel Mollendorf s'aperçut que l'ennemi n'avait point occupé la digue qui sépare les deux étangs, et que les hauteurs en face se trouvaient dégarnies. Il était cinq heures ; Daun avait en effet tiré des renforts de ce point, pour soutenir la droite que le Roi menaçait

de nouveau avec les restes de la brigade Butz régiment de Vieux-Schenkendorf, comme nous déjà dit. Le général Saldern forma alors deux lons en colonne double, par le flanc droit et gauche, leur fit passer vivement la digue, gr hauteurs, et marcher sur Siptitz, où il les suiv le reste de ses troupes.

Ziethen fit ensuite passer tout son corps en par la digue, en partie par le taillis à gauche de S quelques corps autrichiens reparurent pour s'o à cette opération, et causèrent même une perte se aux deux bataillons que nous venons de citer; m furent enfin chassés. Ce combat se prolongea fort dans la nuit; il en résulta un peu de confusio quelques bataillons prussiens tirèrent sur les leu brigade Saldern résista à tous les efforts de Lascy reprendre le village et la hauteur de Siptitz; autre côté, le général Ziethen se liant au corps du et aux 5 bataillons de la réserve, termina ain journée. Ces troupes formant environ 28 batail étaient en bon état, rangées sur la position qui ét clef du champ de bataille; outre cela, on reforma dant la nuit, environ 10 bataillons avec les débri l'aile gauche; de manière qu'on aurait pu renouv l'affaire le lendemain avec succès.

En face de ces troupes se trouvaient les régime autrichiens de Lorraine, Mercy, Botta et Starembe

le corps de Lascy avait en quelque sorte changé de front, et avancé vers Siptitz; le reste de l'armée était en désordre, et avait considérablement souffert.

Daun, quoique blessé, ne quitta que fort tard le champ de bataille, pour se faire transporter à Torgau, et laissa le commandement au général Odonell. Lorsque le maréchal apprit à neuf heures l'occupation des hauteurs de Siptitz par Ziethen, il réunit ses lieutenants généraux, et leur demanda des détails; les renseignements qu'il en reçut lui donnant à craindre pour les suites d'une nouvelle bataille, il ordonna de repasser l'Elbe après minuit, ce qui s'effectua dans le plus grand silence et avec tant d'ordre, que l'armée prussienne ne s'en aperçut point. Le corps de Lascy longea la rive gauche de l'Elbe jusqu'à Loswig, d'où il se dirigea sur Dresde.

Cette journée fut remarquable par les scènes singulières qu'occasionna le désordre des deux armées dans la nuit. Le champ de bataille était semé de pelotons égarés; l'escorte qui accompagna le Roi à Elsnig, donna sur un bataillon de Croates appartenant au corps de Ried, et l'enleva presqu'en entier; un instant après, elle tomba encore au milieu des carabiniers autrichiens. Cette seconde troupe fut chargée, prise ou dispersée. Toute la nuit on entendit un tiraillement occasionné par des scènes semblables; on a même avancé que des bataillons ignorant l'issue du combat et s'étant re-

connus à leurs feux, convinrent que celui dont aurait été battue, se rendrait prisonnier, lors aurait la certitude au point du jour.

Enfin ce moment si désiré arriva ; le Roi é revenu à son armée ; on eut la satisfaction de v l'armée autrichienne avait cédé le champ de b mais le jour en découvrit toute l'horreur ; les malheureux baignés dans leur sang et mour froid, étouffèrent bientôt tous les sentiments d qu'inspirait la victoire. Le Roi campa à dix heu droite à Siptitz, la gauche à Neiden. Hulsen fi taché avec 10 bataillons et 25 escadrons sur T qu'il occupa sans coup férir.

On séjourna le 5 novembre.

Tel fut le résultat de la célèbre et sanglante jo de Torgau. Les Autrichiens y perdirent enviro mille tués ou blessés, 8 mille prisonniers et 45 p de canon. La perte des Prussiens fut égale en t blessés ; ils eurent 4 mille prisonniers.

L'armée impériale se retira d'abord par la rive d de l'Elbe, repassa le 8 sur la gauche où elle joi Lascy, se fit renforcer par le corps de Maquire était à l'armée des Cercles, et vint prendre son c favori du val de Plauen.

Le Roi la suivit de près, et vint le 12 à Grumb et à Reitsch. Le général Queiss passa l'Elbe sur pont à Meissen, et se porta avec 9 bataillons et 8 es

drons à Tschaila, en face du corps de Beck. Le prince de Wurtemberg partit avec 8 bataillons et 5 escadrons, pour arrêter les courses des Cosaques dans la Nouvelle-Marche.

Pendant que ceci se passait, l'armée des Cercles s'était successivement retirée le 7 novembre sur Chemnitz. Le Roi détacha contre elle le général Hulsen, ce qui la détermina à se retirer, vers la fin du mois, derrière la Saale, où elle entra en quartiers d'hiver.

Les deux grandes armées, après s'être observées jusqu'à cette époque, conclurent enfin, le 11 décembre, un armistice pour prendre de bons cantonnements. Ainsi, à l'exception d'une petite partie des environs de Dresde, le Roi recouvra toute la Saxe, et eut l'espoir de recommencer une campagne avec succès.

Nous avons dit que Laudon menaçait Kosel, et que le Roi avait détaché Goltz avec un corps assez nombreux pour sauver cette place et couvrir cette province. Ce général arriva le 25 octobre aux environs de Glogau : Laudon instruit de son approche, bombarda vivement, mais inutilement Kosel, en leva le siége le 30, évacua la Silésie vers le milieu du mois de novembre, et prit ensuite des quatiers d'hiver.

Tandis que toutes ces choses se passaient, les Russes cantonnaient toujours dans la Nouvelle-Marche et une partie de la Poméranie. Le général Tottleben, avec ses Cosaques, passa même l'Oder, et vint ravager la

Marche-Ukraine, Werner arriva à la fin d'oc
le força à repasser ce fleuve. Le maréchal
vint enfin le 6 novembre remplacer Soltikof
santé n'était pas encore rétablie ; il jugea,
nouvelle de la bataille de Torgau, qu'il étai
sible de se maintenir dans ce pays, d'ailleurs
et prit le parti de ramener l'armée en Pologne,
Tottleben en Poméranie avec ses troupes légèr
lorsque le duc de Wurtemberg y fut arrivé de
du Roi, avec le détachement dont nous avons
et qu'il se fut réuni à Werner, les partisans e
furent forcés de se retirer avec quelque perte.

Le Prince se dirigea alors par Prenzlow sur le
lenbourg, où il prit ses cantonnements.

Telle fut l'issue d'une campagne où Frédéric,
point de tout perdre, reconquit non-seulement t
états, mais encore une partie de la Saxe par ses l
manœuvres. Dès lors il eut pour lever des homm
payer et les approvisionner, les mêmes ress
qu'au commencement de la guerre. Le moral d
armée ébranlé par dix-huit mois de revers, fu
trempé par deux victoires, et devint garant de
veaux succès.

CHAPITRE XXVI.

OBSERVATIONS SUR LA CAMPAGNE DE 1760.

Le plan d'opérations de cette campagne ayant peu différé de celui de la campagne précédente, nous n'aurons que peu de chose à ajouter aux observations consignées à la fin du tome II.

On se rappellera ce que nous avons dit des avantages que possédait le Roi pour agir, avec une masse imposante sur une zone centrale, contre quatre armées isolées, qui n'opéraient que successivement à trois ou quatre mois d'intervalle, et dont les chefs irrésolus et pusillanimes n'étaient jamais d'accord. Quinze mois de revers auraient dû lui apprendre que c'était une faute réelle de passer dans l'inaction les six mois les plus favorables, au lieu d'écraser l'armée qu'il avait devant lui, quand les autres étaient à cent lieues, en quartiers d'hiver. Et depuis la fin de la seconde campagne jusqu'à la dernière, il ne débuta jamais par un mouvement hardi et vigoureux, pour frapper le coup qui lui offrait les plus belles chances de succès.

Ce reproche, que nous lui avons fait pour la campagne de 1759, semble non moins fondé au commen-

cement de celle de 1760. Le Roi avait été
Kunersdorf et à Maxen; il devait s'attendre
coalisés chercheraient à opérer de concert,
être même à se réunir en-deçà de l'Oder, c
avaient déjà tenté de le faire avant ces désas
renforts portés au corps de Laudon donnaien
sure de ce que l'ennemi entreprendrait sur cet
le seul moyen de le prévenir était de profiter
cellement des Autrichiens pour rassembler son
celle du prince Henri et le corps de Fouque
Daun et Laudon, d'accabler avec la rapidité de
celui des deux qui lui offrirait les chances l
favorables, de pousser ensuite l'autre assez loi
n'avoir rien à en craindre le reste de la cam
afin de venir tenir tête à Soltikof sur la War
système suivi par les généraux russes dans le
campagnes précédentes, indiquait assez qu'ils n'
jamais dépassé Posen, si les armées autrich
avaient essuyé un grand échec avant d'avoir lev
cantonnements.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à cet ég
chapitre XX; j'observerai seulement, que les c
stances l'exigeaint d'autant plus impérieusemen
cette dernière campagne, qu'on ne pouvait espé
succès que par une conduite vigoureuse, et qu'il
dangereux de laisser aux ennemis le temps de co
ter leur réunion et la mise en action de toutes

forces; sous un autre rapport, l'occasion semblait encore plus propice, car les troupes autrichiennes se trouvaient partagées sur une ligne double, et qu'elles ne l'étaient pas en 1759.

Dans l'état où les affaires du Roi se trouvaient au commencement de cette campagne, il n'avait que trois partis à choisir :

1° Marcher en Silésie de concert avec le prince Henri, tomber impétueusement sur Laudon et l'accabler, puis revenir sur Daun ;

2° Attirer au contraire le prince Henri en Saxe, et tomber sur Daun dès le mois de mai avec ces forces réunies, le battre et reprendre ensuite Dresde ;

3° Tâcher de tromper Daun, de l'engager à un faux mouvement qui l'éloignât de l'Elbe, et en profiter pour reprendre Dresde dont la possession était si nécessaire pour assurer celle de la Saxe, et couvrir le Brandebourg ;

4° Gagner du temps; essayer d'attirer Daun sur l'Oder, mais manœuvrer de manière à empêcher sa jonction avec les Russes, ce qui eût consumé toute la campagne en marches et contre-marches, sans s'exposer à une bataille décisive.

Dans la première période de la campagne, il paraît que Frédéric prit le troisième parti, et qu'il eut recours au quatrième, après le mauvais succès de l'expédition

contre Dresde : mais il ne songea jamais aux d
miers.

Par suite du système sur lequel reposent to
observations, je crois néanmoins que Frédéri
dû donner à ses trois corps une direction ra
concentrique, soit sur Lobau, soit sur Zittau
opérer ensuite, suivant les circonstances, cont
des corps autrichiens qu'il eût été bientôt en
d'accabler et de couper de ses frontières. J'ai e
Napoléon dire, à Varsovie, qu'il ne connaiss
trois choses à la guerre : *faire dix lieues par jou
battre, et cantonner ensuite pour reposer ses troupes*
grande vérité, appliquée à la position du Roi,
de calculer le fruit qu'aurait obtenu l'applicat
système moderne en pareille occurrence. En se
lant par exemple que les mêmes troupes, dont
tude menaçante en Bavière et en Souabe cor
l'Autriche à la fin de septembre 1806, entrèrer
torieuses à Berlin un mois après, on pourra ju
Frédéric eut vingt fois le temps et les occasions
débarrasser des Autrichiens, dans les six moi
s'écoulèrent chaque année avant que leurs allié
russent sur la scène. Je ne veux pas dire par là q
Roi aurait dû faire la guerre d'invasion au loin ;
trouvait depuis 1757 dans une position qui le lui i
disait, ainsi que je l'ai observé dans le chapitre X
mais c'était une raison de plus pour profiter de sa

sition centrale afin de se débarrasser du plus importun de ses ennemis, pendant qu'il avait les moyens de le faire avec toutes les chances de succès. Quels que soient les motifs allégués pour sa justification, on ne saurait l'applaudir de n'avoir pas livré bataille aux Autrichiens pendant que les Russes cantonnaient encore derrière la Vistule, et d'avoir provoqué le sanglant conflit de Torgau, alors qu'ils étaient sur le théâtre de la guerre, éloignés de quelques marches seulement : il en fit autant à Kunersdorf, quand Daun pouvait aisément se joindre à Soltikof.

Mais s'il n'est pas exempt de reproches dans ces combinaisons, que dira-t-on de l'affaire de Fouquet? On se rappelle que, durant les mois d'avril et de mai, ce général cantonnait vers Landshut et le prince Henri sur le Bober, entre Lowenberg et Sagan, au moment où Laudon renforcé se préparait à entrer en campagne. Comment le Roi laissa-t-il 30 mille hommes sur le Bober, afin d'observer une armée dispersée derrière la Vistule et à laquelle il fallut plusieurs mois avant d'arriver à Posen? Quatre jours suffisaient au Prince pour se joindre à Fouquet et mettre Laudon hors de cause pour toute la campagne. Je renvoie encore une fois mes lecteurs aux affaires de Lonato et de Castiglione, à celles de Roveredo et de Bassano ; elles démontreront ce que peuvent l'*initiative et la rapidité des mouvements, jointes à l'emploi successif d'une masse*

contre des corps isolés; ces exemples val
longs arguments ; ils prouveront si mon r
fondé (1).

Cependant les Prussiens firent l'inverse
devaient ; Laudon manœuvrait depuis t
contre Fouquet, lorsque le prince Henri
marche ; on croira peut-être que c'était
accabler le général autrichien et le punir
monstrations offensives ; pas du tout : c'é
s'éloigner davantage de l'infortuné Fouquet,
server de Landsberg, une armée russe qui r
sembla à Posen que cinq semaines après.

La première inaction de Frédéric aux en
Dresde est aussi inconcevable que son entre
cette ville. Comment espéra-t-il assiéger tr
ment une place qui avait 16 mille hommes
son, en présence d'une armée supérieure à la
Pour cela, il fallait gagner une grande batai
eût été fort dangereux d'en livrer une sous le c
Dresde, pendant qu'on était occupé au siége. I
en la gagnant, on n'avançait pas les affaires,
la réunion de Laudon avec les Russes en Silési
bientôt fait payer cher la victoire. Une défaite

(1) Abensberg, Eckmühl et Ratisbonne nous ont fourn
des preuves plus frappantes encore : il faut souhaiter qu'
soient pas perdues pour l'art comme celles qui les ont pré

Dresde au contraire entraînait la perte de la Silésie et de la Saxe, pour ne pas dire plus.

Il semble incontestable qu'il eût mieux valu tomber sur Daun avec tous ses moyens réunis dès le début de la campagne. Si, grâce au système pusillanime du maréchal, le Roi désespérait de l'amener à une bataille, alors c'était sur l'armée de Laudon qu'il convenait de diriger le gros de ses forces, et qu'il fallait frapper un coup décisif, car une fois qu'elle eût été accablée, les Russes seraient restés sur la Wartha et les Autrichiens sur l'Elbe. Mais, pour obtenir ce beau résultat, il fallait des marches rapides et combinées entre les trois corps d'armée du Roi, afin que Daun ne pût manœuvrer pour empêcher leur jonction. Sans même emmener avec lui toute l'armée de Saxe, il eût suffi que le Roi en prît une dizaine de mille hommes pour les concentrer à Hirschberg avec l'armée du prince Henri, afin d'accabler Laudon de concert avec les 15 mille hommes de Fouquet. Si le maréchal fût resté sur l'Elbe, l'opération se trouvait assurée ; s'il avait suivi Frédéric, celui-ci, qui se dirigeait concentriquement vers ses autres masses, les eût réunies pour lui livrer bataille avec une telle supériorité que la victoire ne pouvait être douteuse. Or, les suites d'une victoire remportée sur une armée en marche éloignée de la base d'opérations, sont incalculables ; elles auraient dans celle-ci forcé Laudon à quitter la Silésie, et les

Russes seraient certainement restés sur la War
système présentait un autre avantage : Daun
suivre la marche rapide et concentrique du Roi,
rait pu séjourner ni s'établir à loisir dans des
inattaquables ; ainsi il eût été facile de le contr
à accepter bataille ou à tout abandonner.

Le Roi voulut bien ensuite faire une opéra
peu près semblable lorsqu'il se porta en Silésie ;
quelle différence, il y avait alors 60 mille Russes
cette province ! quoique exécutée dans un mo
moins opportun, je dirais même dangereux, elle l
cependant d'embarras ; trois mois plus tôt, elle aur
des résultats bien plus brillants, sans exposer aux m
dangers, car alors les Russes étaient à cent lieue
cette province.

Après avoir adressé quelques reproches à Fréd
sur la manière dont il embrassa la zone générale
pérations au début de la campagne, il faut lui ren
la justice qu'il mérite pour l'exécution de plusie
opérations partielles. Sa résolution de rétablir une lig
intérieure avec le prince Henri et de se réunir au bes
à lui pour frapper un coup décisif, est surtout dig
d'éloges : c'était exécuter dans une circonstance c
tique ce qu'il eût pu faire plus tôt sans danger ; mais e
fin c'était le seul parti convenable, et Daun n'y m
aucun obstacle. Frédéric montra une grande habilet
dans les marches du 9 au 13 août sur la Katzbach.

La marche de nuit, qu'il exécuta à Lignitz, pour sortir d'embarras, est un des mouvements les mieux combinés de ses campagnes ; il devait nécessairement lui réussir : un critique sévère lui reprocherait peut-être d'avoir d'abord engagé trop peu de troupes contre Laudon, au lieu de profiter de l'absence de Daun pour décider les premières attaques en y employant une partie des forces inutiles de sa droite qui faisaient face à Pfaffendorf ; mais il est excusable, parce qu'il fut presque surpris ; néanmoins cette faute pouvait être irréparable, car Laudon aurait pu se maintenir jusqu'à l'arrivée de Daun, et alors la position du Roi eût été désespérée. C'était du premier moment que tout dépendait ; Frédéric avait trop de coup d'œil pour ne pas le sentir, et il faut qu'il ait eu des motifs qui nous sont inconnus pour ne pas se décider sur-le-champ à jeter sa plus forte masse sur le corps qui le menaçait. Au reste ce monarque, assoupi à son feu de bivouac, réveillé par le major Hund, qui lui apprend que l'ennemi est à 400 pas de lui, commande une juste admiration par son sang-froid et l'à-propos des ordres qu'il donna. Ce trait est un des plus beaux de sa vie.

La bataille de Lignitz offre un certain rapprochement avec les opérations de Bonaparte, lorsqu'il assiégeait Mantoue et que Wurmser, débouchant en même temps sur Vérone et sur Brescia, voulait envelopper l'armée française : la seule différence qui existe, c'est

que Bonaparte eut le temps de combiner son
ment rapide sur les deux parties isolées, et que
surpris eut à peine l'initiative de la combinai

Le Roi, lié avec le prince Henri, eût pu ré
un instant, par sa jonction avec lui, toutes l
de la campagne ; cette opération valait une
Les Russes ayant commencé à s'éloigner, I
chercha à pousser Daun ; cela était fort bien, i
nait qu'ils prissent une direction divergente si
cée que tout accord dans leurs opérations dev
possible ; mais pour cela, il fallait risquer une l
Les circonstances étaient plus impérieuses qu'à
et beaucoup plus avantageuses ; le Roi avait p
sur ce point toutes les places et la ligne de l'Od
Saxe au contraire, il n'avait rien entre Dresde et l
et la première ville était entre les mains des Autric
Les Prussiens pouvaient réunir 70 bataillons e
escadrons et tomber sur Daun à Domanze, le 30
au lieu de marcher sur Schweidnitz. Jamais le Roi
une plus belle armée ; la victoire de Lignitz lui
rendu toute sa force morale ; en cas d'échec,
perdait rien, puisqu'on pouvait se reformer sc

(1) L'affaire de Lignitz offre encore plus de ressemblance
les batailles qui ont eu lieu, depuis que ceci a été écrit, à A
berg et à Eckmühl ; on y a vu la défaite successive de partie
ées par une masse intérieure. (*Note de 1818.*)

protection de huit places fortes ; un demi-succès aurait donné de plus grands résultats qu'une victoire complète à Torgau. Enfin, sortait-on victorieux de la lutte ? Daun, rejeté dans les défilés de la Bohême sans autre retraite que Prague ou Kœnigsgratz, perdait la moitié de son armée. Les Russes avaient déjà prouvé qu'un revers essuyé par leurs alliés les eût ramenés sur la Vistule.

Je n'ai pas saisi le but des marches et contre-marches de Frédéric, lorsqu'il voulut rejeter Daun en haute Silésie ; il fallait, comme je viens de le dire, l'attaquer à Domanze en masquant le Zoptenberg. Puisque le Roi jugea préférable de menacer ses communications, la marche pour tourner le Zoptenberg par Lang-Seifersdorf était fort bien, mais les suivantes ne sont pas faciles à motiver. Frédéric cherchant à menacer les communications des Autrichiens avec la Bohême, devait manœuvrer par sa gauche, afin de s'établir sur leur extrême droite : de Pulsen, il pouvait en une marche se porter sur Hohengiersdorf, et s'appuyer à Schweidnitz ; alors la position de Daun étendue jusqu'à Hohenfriedberg, eût pu être attaquée avec succès à Bogendorf, et le voisinage de Schweidnitz offrait des avantages d'autant plus précieux pour combattre, que le champ de bataille se trouvait en liaison avec les places de Brieg, Neisse et Breslau.

Le mouvement que le Roi fit sur Buntzelwitz, son

séjour dans ce camp et la marche par Strigau
chenau, en dérobant la gauche des Autrichi
des opérations dont Tempelhof s'est plu à ex
mérite : si le but de Frédéric était de gagner
munications de son adversaire par Landshut
quoi consumer alors treize jours dans deux
D'ailleurs il n'eût rien gagné à cela, le maréch
une communication directe et naturelle avec la
par Friedland, Braunau, Glatz ou Politz; enf
postant à Landshut, entre Daun et la Bohême
aurait couru de grands risques, si le général au
l'avait attaqué; en effet sans dépôts, sans comm
tions, le moindre échec l'eût acculé aux dé
Riesengebirge, tandis qu'il ne pouvait faire auc
aux Autrichiens : le gain ne valait pas la mise
En opérant de Pulzen sur Hohengiersdorf et e
quant les Autrichiens à Bogendorf, le 1er ou le
tembre, Frédéric au contraire pouvait faire son
par la gauche, de manière à gagner Freybourg,
sure des progrès des attaques; il se serait ainsi éta
la route de Glatz à Hohengiersdorf et sur celle de
shut à Freybourg. Notez bien qu'après avoir
quinze jours, il fut contraint d'en revenir à cette m
sur Hohengiersdorf; mais alors les affaires a
changé de face; les Autrichiens s'étaient resserrés
une position redoutable qui assurait leurs comm
cations.

Enfin me voici arrivé aux observations sur la bataille de Torgau.

Je ne reviendrai plus sur la question déjà discutée de savoir si Frédéric eut tort de livrer cette bataille. Il est de fait que par la position redoutable où se trouvait l'ennemi, il avait peu à espérer et tout à craindre; il devait donc différer l'attaque jusqu'au milieu de novembre; alors, si Daun avait persisté dans sa résolution, il fallait bien l'empêcher de passer l'hiver en Saxe. J'examinerai donc seulement les dispositions du combat.

D'après les définitions que nous avons données au commencement de ce chapitre, les meilleures dispositions d'une bataille sont *celles qui ont mis en action, simultanément au point et au moment décisif, toutes les masses présentes, à l'exception néanmoins de celles qui doivent servir de réserve.* Selon ce principe, toutes les doubles attaques qui s'exécutent par des mouvements étendus et sur une multitude de points me paraissent dangereuses; et si elles réussissent c'est que l'ennemi leur oppose de mauvaises manœuvres ou que toutes les circonstances se réunissent pour opérer un miracle; comme ce cas est rare, on fera fort bien de les éviter, car leurs suites sont presque toujours funestes.

En lisant la relation de la bataille de Torgau, on trouvera à chaque ligne la vérité de ces assertions.

Au premier coup d'œil, on voit que la position de Daun n'était attaquable que par le bois et du côté de

Neiden, entre le village et la forêt, c'est-à-dire crochet formé par la ligne autrichienne : en s'é sant donc en masse sur ce point, on gagnait le de bataille ; mais ce n'était pas une chose facile cuter (1).

1° On ne pouvait y arriver que par des défilés le feu de batteries formidables.

2° En formant une seule attaque, la tête de lonne eût été écrasée avant que le reste des troup été à même de prendre part à l'action.

3° En opérant sur deux ou plusieurs points, quait de ne pas agir simultanément, et l'on s'ex à tous les inconvénients des attaques doubles.

Il est permis de douter que Frédéric ait fait t qu'il fallait pour établir sa ligne sur le point mer né ; le sort le favorisa beaucoup ; nous allons dé trer cette vérité.

Pour bien juger ses combinaisons, il faudrait

(1) Le point stratégique le plus avantageux était bien celui Zinna et le grand étang ; la réussite d'une attaque, sur ce aurait peut-être fait tomber Torgau et les ponts de l'Elbe au voir des Prussiens, qui se trouvaient déjà avant la bataille s communications de Daun : l'armée autrichienne aurait couru r d'une ruine complète ; mais cette attaque aurait placé l'arm Frédéric entre celle de Daun et le grand étang qui eût empêc colonnes prussiennes de se mouvoir, et ne leur aurait laiss cas d'échec, qu'un gouffre où elles seraient venues se préci

naître les instructions réelles qu'il donna à Ziethen ; mais si les premiers mouvements de celui-ci ont été faits en exécution des ordres du Roi, il n'est pas vraisemblable que le monarque ait voulu réunir ses troupes sur les hauteurs de Siptitz, comme cela a eu lieu dans le fait ; car Ziethen n'en prenait guère la route en allant se déployer vers le grand étang. Il est bien plus naturel de penser que Frédéric, ayant avec lui autant de forces qu'il le jugeait nécessaire pour décider la bataille avait posté Ziethen sur ce point, pour tenter un coup de main sur Torgau et ruiner entièrement l'armée ennemie, en la faisant charger dans sa retraite par 52 escadrons dans le terrain uni qui sépare la ville du Rohrgraben ; car dans une supposition contraire, la position de Ziethen n'avait aucun but raisonnable. Aussi longtemps que les Autrichiens tenaient les hauteurs en forces, le corps de ce général, contraint à rester derrière le ravin, doit être considéré comme une masse non agissante, et c'eût été dans tous les cas une grande faute que de lui faire jouer ce rôle.

Si Ziethen devait attaquer à gauche de Siptitz, il fit une parade maladroite en venant se déployer vers le grand étang, parce que le mouvement qu'il exécuta en suite par sa gauche, fut fait en vue de l'ennemi, qui lui en opposa un semblable, et qui porta ses plus grandes forces entre Zinna et Siptitz ; d'ailleurs il en résulta que son attaque fut retardée de trois heures.

Pour bien atteindre le but qu'on se propos
aurait fallu porter quelques escadrons avec du
dans la position, afin de faire prendre le char
corps de Lascy, et de le tenir un peu en échec
l'étang et Torgau ; le reste de l'aile de Ziethen
alors filer entre Groswig et Siptitz, pour opérer l
de la forêt, le même effort que Frédéric y fais
côté de Neiden : c'était le seul moyen d'établir
d'action ou d'effet entre les deux attaques, et j
persuadé que l'affaire n'eût pas été longtemps
teuse.

Il n'exista au contraire aucun concert dans le
taques, comme on le voit facilement par la relat
la précipitation de la première tentative des grena
en fut une des principales causes. Dans l'état
trouvaient les affaires, il n'y avait aucun inconvé
à ce que Ziethen canonnât et commençât l'action
demi-heure avant le Roi ; il lui fallait au moin
temps pour être pleinement engagé. Frédéric d
donc attendre l'arrivée de ses colonnes d'infanterie
tôt que de faire écraser ses grenadiers seuls; car s'il n
pas débouché aussi inconsidérément, il se fût bie
convaincu que cette première canonnade de Ziether
durerait pas longtemps, et ne pouvait être qu'une
faire de poste. Cette résolution d'attendre au moins
instant aurait pu changer la face des affaires ; car le
alors ne se serait pas engagé partiellement et succe

vement comme il le fit pour réparer sa première faute.

D'après ce qu'on vient de lire, et même d'après les termes de la relation de Tempelhof, il paraît que Ziethen n'avait pas ordre de se lier au Roi ; *car il prit sur lui d'en faire l'essai lorsqu'il entendit le feu s'éloigner ;* alors les combinaisons de Frédéric étaient dangereuses : Ziethen, par ce seul mouvement, sauva l'armée prussienne et lui donna la victoire.

Enfin, si le Roi ne fut pas dans son plan de bataille le tacticien admirable de Leuthen, de Rosbach et de Hohenfriedberg, il faut néanmoins lui rendre justice, il déploya un courage admirable, et sa grande âme ne parut jamais avec plus d'éclat ; le sang-froid et la persévérance avec lesquels il sut maintenir les débris de son armée jusqu'à l'arrivée de Ziethen sont d'un héros. Il courut de grands dangers personnellement, et l'on assure que dans cette occasion il eut la poitrine effleurée d'une balle.

Nous terminerons ces réflexions par un rapprochement entre la bataille de Torgau et celle de Preussich-Eylau, qui offre assez de ressemblance dans ses résultats, quoiqu'il y ait une grande différence dans les dispositions antérieures et l'ordonnance du combat.

A Eylau comme à Torgau, une division fut engagée seule et accablée. Dans l'une et l'autre de ces batailles, une grande charge de cavalerie rétablit un peu l'équilibre ; le concert des attaques se remit vers la fin, *et*

que le succès d'une attaque sur les extrémités ne peut pr curer un avantage aussi grand, que dans quelques circo stances seulement.

Observations sur les opérations des armées combinées.

Je ne m'étendrai pas autant sur les opérations d Daun et de Soltikof ; il suffit d'en lire la relation pou y découvrir la mésintelligence, le défaut d'ensembl l'irrésolution et tout ce qu'il faut enfin pour mal fai la guerre. Le Fabius autrichien qui au lieu d'attaqu le Roi lorsqu'il était devant Dresde se perchait sur d montagnes, et s'y enterrait sous des retranchemen devant une armée battue depuis vingt mois et infé rieure en nombre, n'est sans doute pas un modèle proposer à ceux qui veulent apprendre à bien concer ter le choix d'une ligne d'opérations, à l'embrasser d la manière la plus avantageuse et à porter des masse par des mouvements hardis et rapides sur les point les plus importants de cette ligne.

Quelques parties du plan primitif des alliés étaien bonnes ; l'exécution fut pitoyable, comme les projet qui résultèrent ensuite de ces premières dispositions

Laudon et les Russes avaient le projet de réunir 9(mille hommes sur l'Oder : c'était fort bien. Ils ne s réunirent pas à cause d'un simple mouvement du princ

Henri vers Breslau ; et rien ne les eût empêchés de se joindre en prenant une marche concentrique par la rive gauche ou, au pis aller, par la rive droite du fleuve. Laudon montra beaucoup de faiblesse en prenant une direction absolument divergente : on ne reconnaît pas là le vainqueur de Landshut, de Belgrade, l'homme que Frédéric craignait tant d'avoir en face.

Le général autrichien vint se réunir avec Daun ; cela serait dans le fond revenu au même, si les alliés avaient su tirer parti de leurs avantages et agir de concert. Nous avons dit que les premiers mouvements du Roi auraient dû être de réunir sa masse par une ligne intérieure et qu'il ne le fit pas. Daun devait profiter de cette faute et l'attaquer, soit devant Dresde, soit dans sa marche pour la Silésie. Frédéric, isolé et de plus éloigné alors de ses deux bases d'opérations, aurait pu perdre une bataille décisive : je laisse au lecteur à prononcer quelles en eussent été les suites nécessaires.

Dès que Laudon l'eût joint, le maréchal aurait dû sur-le-champ attaquer le Roi ; il avait deux fois plus de forces qu'il n'en fallait. Il tâtonna pendant sept ou huit jours, et finit par laisser engager Laudon tout seul à une demi-marche de lui.

Si les alliés avaient voulu concerter un plan hardi et vigoureux, ils auraient dû faire passer l'Oder par l'armée russe à Stadtleubus du 10 au 12 août ; la diriger vivement vers Lignitz pour s'y joindre à Daun, éta-

blir ainsi la masse de leurs forces au centre, isoler le Roi du prince Henri et livrer sur-le-champ bataille à l'un d'eux en l'accablant par une supériorité irrésistible. Le Roi surtout pouvait être attaqué avec succès : il n'avait aucun refuge et peu de munitions, Dresde était au pouvoir de l'ennemi, le chemin de la Silésie lui était fermé ; il ne lui serait resté d'asile que Berlin où on eût encore pu le prévenir en exécutant dans la bataille même un mouvement prolongé par la droite. Les alliés avaient un avantage immense pour faire de entreprises grandes et hardies, car leur base d'opérations étant double, l'une des deux armées pouvait sans danger mettre ses communications à découvert pour opérer des mouvements décisifs ; elle aurait toujours trouvé au besoin un point de retraite sur les frontières de son alliée.

Quant à la bataille de Lignitz, Daun avait conçu un assez bon plan, mais il s'y prit mal pour l'exécution ; il changea en accessoire la principale attaque, et de l'accessoire fit le principal. Laudon était chargé de prévenir Frédéric et de lui couper la route de Parchewitz. Comme le projet du Roi était de gagner cette route pour se lier avec son frère, il était clair qu'il ne resterait pas dans son camp de Lignitz, mais qu'il attaquerait Laudon ; on devait donc soutenir ce général en se liant avec lui ; il était inutile que toute la grande armée demeurât sur le front des Prussiens. Au reste, le

général autrichien commit une faute lorsqu'il arriva sur le terrain et qu'il s'aperçut que Laudon était repoussé, de ne pas marcher sur-le-champ vers Royn sur la Leisebach, pour y prévenir l'armée prussienne ; la victoire n'aurait eu aucun résultat et le Roi eût été hors d'état de communiquer avec le prince Henri, car Daun aurait tenu la position centrale, qui lui assurait en même temps les deux routes de Parchewitz à droite, et de Neumarck à gauche (1).

Frédéric étant parvenu, par la bataille de Lignitz, à rétablir une ligne intérieure avec l'armée de son frère, les généraux alliés devaient adopter un tout autre plan d'opérations, et porter un coup terrible à ce prince en transportant le théâtre de la guerre générale au cœur de ses états. La possession de Dresde assurait à Daun celle des deux rives de l'Elbe, et une retraite certaine sur la Bohême. Les alliés pouvaient donc opérer de concert, un de ces mouvements dont Napoléon nous a donné de si nombreux exemples : les armées combinées auraient dû marcher vivement et concentriquement, celle des Russes vers Peitz ou Guben, celle de Daun à Luben, tandis qu'une petite division

(1) Depuis que ce chapitre est écrit, j'ai vu la position de Royn, que j'avais indiquée pour son importance stratégique. Cette position est extrêmement forte ; Daun n'aurait pu trouver en Silésie de champ de bataille plus avantageux.

russe, en descendant la rive droite de l'Oder, se sera portée sur Francfort, simplement pour assurer un communication directe. Cent trente mille homme ainsi établis au cœur des états du Roi, maîtres dans l fait de Potsdam et de Berlin, eussent bien forcé Fré déric à venir combattre sur ce point désavantageux, e à y jouer son tout, presque sans espoir de succès. En effet, si ce prince avait combattu entre l'Oder et l'armée ennemie, il était perdu sans ressource et jeté sur le fleuve ou sur la Pologne, tandis qu'au besoin, l'ennemi pouvait se retirer sur l'Elbe vers Dresde. Si le Roi prenait le parti opposé, et qu'il s'engageât avec l'armée combinée, de manière à la placer entre lui et l'Oder; elle aurait eu alors sa retraite par Crossen, sur la rive droite de ce fleuve, et une défaite pouvait au contraire accomplir la ruine de Frédéric, car les armées russes et autrichiennes auraient été en possession de tous ses états; il ne lui serait resté aucune retraite que celle sur l'Elbe, et aucune ressource pour lever des hommes et de l'argent. Il n'aurait pas même fallu jusqu'à l'hiver pour parcourir ses états dans toutes les directions, et pour achever la défaite d'une armée sans alliés, sans soutien, sans autre refuge que Magdebourg ou Stettin.

Pour entreprendre des opérations semblables, je sais bien qu'il ne faut pas, comme Tempelhof, compter la quantité de boisseaux de farine et d'avoine né-

cessaires à une armée aussi nombreuse pendant deux mois, et conclure comme lui à l'impossibilité de l'affaire, parce que l'on n'aurait pas tous ces boisseaux à l'avance. Il y avait six ou sept marches à exécuter pour ce mouvement, et le pays pouvait amplement fournir à la subsistance des troupes; l'expédition devait réussir dans huit à dix jours; en cas contraire, on revenait sur Dresde sans aucun danger.

Nous avons vu, dans le cours de la relation, que Tempelhof avait reproché à Daun de s'être laissé tourner au Zoptenberg, au lieu d'étendre sa position un peu plus à droite; il me paraît, comme je l'ai déjà dit, que ce reproche est mal fondé. Si Frédéric voulait tirer parti de la direction divergente qu'il venait de donner aux opérations de l'ennemi, il fallait qu'il profitât de leur isolement et de la réunion de ses forces, pour assaillir les Autrichiens seuls. Nous avons observé plus haut qu'il aurait eu une belle occasion d'attaquer leur centre vers Domanze, si le maréchal avait étendu sa droite vers Langenpeile et Reichenbach, et sa gauche vers Strigau, comme le dit Tempelhof, plus il aurait porté de forces vers ces deux points, moins il en aurait eu au point décisif. Il importait fort peu à Daun que le Roi lui gagnât une de ses communications avec la Bohême par Glatz, il en eût conservé deux autres; d'ailleurs il lui serait resté, outre cela, deux lignes secondaires importantes, desquelles on ne pou-

vait pas le couper aisément; la première était celle de Dresde et de l'armée des Cercles, la deuxième était celle de l'armée russe par Parchewitz, avec laquelle il eût pu se lier si le Roi se fût jeté absolument dans les montagnes, sur l'extrême droite de ses ennemis. Ce que le maréchal avait de mieux à faire, n'était pas de s'étendre mais bien de se réunir et d'attaquer; il pouvait surtout le faire avec avantage de son camp d'Adelsdorf, lorsque le Roi entreprit son mouvement dangereux sur Reichenau. Au lieu de trembler pour une communication dont il n'avait pas besoin, et de manœuvrer comme avec des pions, Daun aurait pu marcher vivement aux Prussiens, tandis qu'ils venaient s'engager dans une position aussi hasardée. En manœuvrant un peu par sa droite dans l'action, il pouvait en cas de succès jeter Frédéric dans les défilés de la Bohême; l'armée russe poussant le petit corps de Goltz, et revenant alors sur Breslau pour se lier à Daun, aurait achevé le succès de cette entreprise, à laquelle on ne risquait rien, puisqu'on communiquait avec Friedland et Glatz, d'un côté, et avec Dresde, de l'autre.

En général, la conduite de Daun dans toutes les opérations de cette campagne, fut la même que celle de la campagne de 1759; on y trouve l'inconcevable lenteur, l'irrésolution, cette faiblesse de caractère que le courage personnel ne remplace jamais. Sa marche,

pour suivre Frédéric en Saxe et camper à Torgau, est le mouvement le plus sage qu'il entreprit; mais encore ne fut-il lié à aucunes vues générales, à aucune combinaison avec les armées de ses alliés; il laissa même Laudon en Silésie, avec un corps nombreux, s'occuper d'accessoires inutiles, tandis que son entreprise, si elle eût été soutenue simultanément par Laudon et par les Russes, pouvait décider sur l'Elbe du sort de la monarchie prussienne. Qu'on se rappelle à quoi tint la bataille de Torgau, et on verra ce qu'il en serait résulté, si Laudon, l'armée des Cercles et les Russes, avaient opéré sur ce point. A la vérité, cet heureux concert dans les opérations ne dépendait pas entièrement du maréchal autrichien, et de même que dans toutes les coalitions, c'était la diplomatie plus que la stratégie qui décidait des mouvements.

L'expédition sur Berlin, que M. de Montalembert présenta comme un chef-d'œuvre, était un pauvre accessoire, surtout dans le moment où les armées prenaient une direction divergente. Les accessoires ou les diversions sont surtout des sottises, lorsqu'on a affaire à un grand homme qui ne peut en être dupe, et qui sait en profiter pour décider les grandes questions. Cette expédition eût été fort bonne si, comme nous l'avons déjà dit, on l'avait exécutée par une concentration des armées sur la Sprée; on en eût fait alors l'opération principale, et une opération dirigée sur les points im-

portants. Au reste, la manière dont elle tourna prou qu'entreprise plus en grand elle pouvait parfaiteme réussir et procurer d'immenses résultats.

La relation que Tempelhof nous donne de la batail de Torgau, permet difficilement de juger la condui de Daun dans l'action ; il paraît seulement que l'arti lerie fit beaucoup plus d'effet que le bon emploi d troupes. On peut adresser à cette occasion au maréch le même reproche que l'on a fait au Roi, c'est-à-di qu'il avait de bien plus belles occasions de livrer ba taille. Pour en convaincre mes lecteurs, je ferai simpl ment le rapprochement de la position respective à di férentes époques.

Si Daun avait attaqué le Roi à Reichenau, comm nous l'avons dit, il aurait eu bien plus d'avantages.

1° Celui de l'initiative, au moyen duquel il pouvai mettre toutes ses troupes en action, au lieu d'attendr comme à Torgau que l'ennemi attaquât sa droite.

2° Il avait de plus à cette époque le corps de Lau don, qui resta en Silésie ; tandis que le Roi avait d moins les corps de Hulsen et du prince de Wurtemberg qui ne le joignirent que sur l'Elbe.

3° Frédéric était à Reichenau dans une position ha sardée où une bataille perdue l'eût anéanti ; c'étai alors qu'il fallait profiter des grandes chances. A Tor gau, en attendant surtout l'attaque, on ne pouvait que le repousser.

4° Cette opération, exécutée vers Adelsbach, pouvait être plus facilement combinée avec un mouvement des Russes, qui, dans quelques marches, eussent été à même de se lier avec l'armée victorieuse en poussant ou laissant même de côté le petit corps de 12 mille hommes qui se trouvait devant eux.

Au lieu de combiner ainsi l'emploi actif et vigoureux de la plus grande force possible, Daun, pouvant se lier vers Eulenbourg, avec l'armée des Cercles, négligea même de le faire et laissa cette armée se retirer sans motif ; 30 mille hommes furent ainsi inutiles en cantonnant à trois journées de Torgau, tandis qu'ils auraient pu contribuer à décider la victoire.

Quant à la bataille même, Daun s'y conduisit avec un grand courage ; il fit à propos deux charges heureuses ; mais, satisfait de garder ses hauteurs, il ne manœuvra point, ne prit aucune de ces dispositions qui font donner à un général le titre de grand capitaine ; et s'il avait gagné la bataille, on aurait pu dire que c'était par hasard.

Il me semble également que le maréchal connaissant l'état de l'armée prussienne, aurait pu se dispenser de repasser l'Elbe, venir camper vers Schilda ou Oschatz, attirer à lui l'armée des Cercles, et livrer un nouveau combat. Cette résolution eût été d'autant plus sage, que les Autrichiens avaient une retraite assurée sur Dresde, et que le Roi n'était pas disposé à les sui-

vre de près avec une armée abîmée. Dans le cas où i eussent remporté ici une victoire, il est vraisemblab que Laudon et les Russes auraient eu le temps de ma cher concentriquement sur Spremberg, pour ven compléter l'établissement d'une masse redoutable a cœur des états prussiens.

Si la bataille presque indécise de Torgau eut d suites si funestes pour les armées combinées, c'e qu'elles le voulurent bien. Loin de se sauver chacu de leur côté, elles eussent dû perdre deux batailles sem blables, et l'armée prussienne eût été détruite. Il sem blerait que leurs généraux aient pris plaisir à cet guerre singulière, car ils préférèrent bénévolemen donner au Roi le temps de bien se refaire pendant l'h ver, afin d'avoir au printemps une nouvelle armée combattre ; du moins, il serait difficile d'expliquer cett étonnante manie de prendre tous les ans pendant si mois une ligne divergente de cent cinquante lieues d de passer les six autres mois à tenter une réunion.

En voilà assez sur cette campagne. Je ne reviendra plus sur les opérations de l'armée française sur l Weser et le Rhin, dont j'ai observé les fautes princi pales dans la relation succincte que j'en ai présentée au chapitre XXI.

CAMPAGNE DE 1761.

CHAPITRE XXVII.

PLAN GÉNÉRAL DE CAMPAGNE ; OPÉRATIONS DES FRANÇAIS ET DE LEURS ALLIÉS EN WESTPHALIE ; OBSERVATIONS.

Les puissances belligérantes, fatiguées d'une guerre ruineuse, dont les résultats semblaient problématiques, avaient ouvert un congrès ; mais les négociations furent contrariées par la divergence des intérêts, et pendant qu'elles se traînaient, les préparatifs d'entrée en campagne se continuèrent avec vigueur.

La France redoubla ses efforts ; espérant mettre un terme à ses désastres maritimes par une alliance avec l'Espagne, elle employait les arguments que les principes d'une sage politique lui dictaient pour décider cette puissance à faire cause commune avec elle, se repentant sans doute d'en avoir reconnu trop tard l'utilité. En même temps qu'elle donnait une nouvelle activité à ses chantiers, ses forces de terre furent mises sur un pied formidable : une armée de 80 mille hommes se rassembla sur le bas Rhin, sous les ordres du prince de Soubise pour assiéger Munster, Lipstadt et autres places, tandis que le duc de Broglie avec 50 ou 60 mille

hommes, partant de la ligne du Mein, pénétrerait p
Gœttingen dans le pays de Hanovre, et menacerait
communications des alliés.

L'armée des Cercles quittant la Franconie devait v
nir opérer sur la Saale, afin de lier la droite des Franç
à la gauche des Autrichiens, qui, sous les ordres
Daun, voulaient conquérir la Saxe.

Laudon commandait en Silésie un corps de 60 mi
hommes, qui devait se réunir à la grande armée russ
commandée par Butturlin et assiéger de concert avec e
les places fortes de cette province, du salut de laque
dépendait le sort de Frédéric. Un autre corps russ
sous les ordres du comte de Romanzof, devait agir
Poméranie avec les Suédois et assiéger Colberg, po
avoir une base d'opérations plus avantageuse et pl
rapprochée.

Nous verrons, par le récit des événements, jusqu
quel point ces projets plus ou moins mal conçus r
çurent leur exécution.

Le duc de Broglie avait mis ses troupes en quartie
d'hiver, entre la Fulde et la Werra, se liant par Gotl
avec l'armée des Cercles, qui cantonnait entre Erfurt
les frontières de la Bohême. Le but de toutes ses cor
binaisons était de conserver Gœttingen, base des mo
vements offensifs en Westphalie pendant la campagn

Le mois de janvier se passa en affaires de poste
ces escarmouches n'ayant d'autre objet que l'approv

sionnement de Gœttingen, je ne crois pas devoir les rapporter.

Enfin, cette place ayant été ravitaillée, les troupes reprirent des cantonnements dans les premiers jours de février. Ils furent mal établis, car la masse des forces qui aurait dû être à la droite en cas d'offensive, se trouvait éparpillée sans but sur tout le front ; et la gauche et le centre, opposés à la majeure partie des forces ennemies, se trouvaient dégarnis sans que le point décisif en fût mieux renforcé. Le duc Ferdinand ne laissa pas échapper cette occasion ; il demanda au Roi de le faire soutenir vers sa gauche par la Thuringe, rassembla ses troupes en peu de jours, et les divisa en trois corps pour tomber sur le centre des Français et couper leur gauche en la forçant à repasser le Mein.

Le premier de ces corps, commandé par le prince héréditaire, rassemblé sur la droite entre Rhuden et Lipstadt, prit la direction de Fritzlar. Le général Sporken avec l'aile gauche se réunit à Duderstedt avec le corps détaché sur la Thuringe par le Roi, pour attaquer la droite des cantonnements français, commandés par le comte de Stainville. Le gros de l'armée, sous les ordres du Duc, se rassembla sur la Dimel, passa cette rivière et se dirigea sur Cassel. Le prince héréditaire se mit en marche, le 9 février, sur deux colonnes ; la première sous les ordres du général Breitenbach, dans la direction de Marbourg ; le prince avec l'autre sur Fritz-

lar. Cette double entreprise échoua ; Breitenbach fut tué le 15, dans l'attaque de Marbourg ; le prince héréditaire fut repoussé le 12 par le vicomte de Narbonne à Fritzlar. Le Duc, avec le gros de l'armée, passa la Dimel le 11, et cantonna aux environs de Westufeln.

Le maréchal de Broglie, persuadé que ces mouvements n'avaient d'autre but que de l'inquiéter, ne prit d'abord que des demi-mesures pour s'y opposer ; mais lorsqu'il reçut la nouvelle des succès remportés par ses troupes devant Marbourg et Fritzlar, il crut pouvoir conserver sa position, et se borna à la resserrer vers Meinungen. Le comte de Stainville eut ordre de passer la Werra et de venir le joindre, ainsi que les Saxons qui étaient dans le mauvais camp de Langensalza. Cet ordre arriva le 15, au moment où Sporken allait les attaquer; Stainville l'évita sans s'inquiéter de ce que deviendraient ses alliés; le comte de Solms, qui les commandait, n'en ayant aucune connaissance, s'engagea et fut ainsi forcé à la retraite ; elle s'opéra difficilement ; la cavalerie du général Sybourg et des alliés entama les Saxons qui perdirent 2 mille hommes et eurent de la peine à rejoindre Stainville à Hisenach. Le duc de Broglie apprit cet événement le 16, en même temps que la nouvelle d'une seconde attaque sur Fritzlar, où M. de Narbonne avait accepté, le 15, une capitulation honorable; il crut alors qu'il était temps de dégager ses flancs, et se porta de suite à Hirschfeld, dans l'espoir d'y prévenir le prince

héréditaire. L'armée française resta dans cette position jusqu'à ce que les corps isolés sur la Werra eussent achevé leur mouvement rétrograde.

Ferdinand de son côté quitta les environs de Zierenberg le 17, et cantonna ses troupes entre Fritzlar et Gudensberg ; le prince héréditaire marcha jusqu'auprès de Hombourg, où l'armée arriva le 18, l'avant-garde à Ziegenhain ; le prince héréditaire près de Hirschfeld. Le 19, l'armée cantonna aux environs de Schwartzenborn, l'avant-garde à Neukirch, le prince héréditaire à Obergeisa ; Sporken entre Eisenach et Berka ; son avant-garde à Vach, d'où le comte de Stainville se retira.

Ces mouvements donnant aux Français des craintes sur la communication de Fulde, le maréchal concentra ses corps de droite à Hunefeld et s'y rendit avec l'armée le 20, après avoir détruit ses beaux magasins de Hirschfeld. De nouvelles inquiétudes l'en tirèrent bientôt et l'amenèrent successivement, le 21 à Fulde, et le 26 à Bergen, abandonnant ou détruisant des approvisionnements immenses, amassés avec des peines inouïes, et indispensables aux opérations ultérieures. Stainville occupa Budengen et Salmunster ; les Saxons s'établirent à Gelnhausen. Le lieutenant général Rougé, craignant d'être coupé, laissa garnison à Marbourg et se retira par Giessen sur Butzbach.

L'armée alliée marcha, le 21, à Hausen ; le 23 à

Grabenau ; le 26 à Alsfed, et prit des cantonnements serrés sur l'Ohm, aux environs de Schweinsberg. Le prince héréditaire couvrant la gauche à Lauterbach, lord Granby avec l'avant-garde, entre l'Ohm et la Lahn; Luckner sur le Kintzingerbach, Kielmansegg à Laubach. Ferdinand fit assiéger Cassel, le 1er mars, et investir les autres places de la Hesse ; le comte de Broglie défendit la première avec vigueur, et dans une sortie détruisit presque toutes les batteries des assiégeants.

Les 8 et 9 mars, les Français reçurent un renfort de 15 mille hommes de l'armée du bas Rhin, qui mit le duc de Broglie en état d'agir offensivement pour sauver Cassel. Le 15, il s'ébranla avec toutes ses forces et après plusieurs marches, il arriva en présence des alliés le 18. Ceux-ci occupaient des cantonnements serrés sur l'Ohm, depuis Wetter jusqu'à Hombourg; ils avaient levé les siéges de Marbourg et de Ziegenhain; le corps de Granby chargé de les couvrir entre l'Ohm et la Lahn s'était réuni à l'armée. Le prince hérédilaire flanquant la gauche vers Budingen, s'était retiré à Laubach et Gruneberg; Stainville le canonna le 16, et le força à se retirer sur Hombourg.

L'armée française cantonna la droite vers Hungen, la gauche entre Giessen et Wetzlar ; Rochambeau couvrant le front à Faurbach et Ilshausen ; Fischer avec son avant-garde à Hachborn et Erbenhausen ; le marquis de Poyanne à Treys et Allertshausen ; la brigade

suisse de Boccard en échelon à Altenbuseck ; le duc de Stainville à Gruneberg ; son avant-garde sous Closen à Londorf et Udenhausen. Enfin, le lieutenant général Dumuy, après avoir passé la Lahn, cantonnait sur la Salzbott, et poussait des détachements sur Seelbach et Hohensolms.

Ferdinand crut pouvoir attaquer le flanc droit des Français qui lui paraissait être en l'air, et reporta le prince héréditaire, le 19, à Gruneberg. De son côté Broglie renforça, le 20 mars, le corps de Stainville de 3 brigades de cavalerie et des grenadiers de France, afin d'obliger le prince à repasser l'Ohm. Pour parvenir à ce but, l'armée française fit des démonstrations et inquiéta le centre et la droite du duc dans la vue de l'empêcher de soutenir le prince par Hombourg. A cet effet, la brigade Cursay eut ordre de s'avancer sur la Lahn jusqu'à Gosfeld, d'où elle devait porter les partisans d'Origny sur la Wetter, pour attaquer le corps de Scheiter. Rosières prit position avec un détachement sur les hauteurs de Panenberg ; Rochambeau se forma vers Ebsdorf et poussa de forts partis sur Schweinsberg. Le baron de Closen se dirigea à Stangerode, et il lui fut recommandé de prendre ses mesures de manière à soutenir l'attaque principale, dirigée par le duc de Stainville sur Gruneberg, de contenir les troupes que l'ennemi ferait déboucher par Hombourg, et de prendre à revers la position que le

prince héréditaire occuperait sans doute près de Gruneberg. Le corps de Closen avait pour soutien le marquis de Poyanne, qui s'avança à Londorf avec les carabiniers et la brigade d'Auvergne, lesquels étaient eux-mêmes appuyés par la brigade suisse de Broccard.

Stainville forma deux colonnes, et conduisit lui-même l'attaque de Gruneberg ; le brigadier Diesbach commanda celle de Laubach. Le maréchal de Broglie suivit la première et reconnut la position ennemie d'une hauteur en-deçà de la ville ; quelques coups de fusil et de canon qui s'approchaient à la droite, lui firent croire que Diesbach avait débusqué Luckner de Laubach. Stainville fit alors avancer le régiment de Schomberg sur les hauteurs, entre Gruneberg et Laubach, pour couper la retraite aux alliés, porta la brigade de Royal-Allemand à son soutien, fit marcher le comte de Scey-Montbeillard avec les dragons du Roi et de la Ferronnaye, sur les hauteurs de Stangerode, et dirigea enfin son infanterie droit sur Gruneberg.

Lorsque le comte de Scey arriva près de Stangerode, il aperçut déjà à gauche la division Closen. On découvrit en même temps le corps du prince héréditaire, dans le village d'Alzenheim, entouré d'un étang et de plusieurs ravins. La tranquillité qui régnait dans ses postes avancés, prouvait qu'il ne s'attendait pas à une attaque ; et si l'on avait profité de la surprise pour jeter vivement la cavalerie partie sur le village et partie en

arrière, il est probable que le prince héréditaire aurait sauvé fort peu des siens. Mais comme s'il eût été convenable d'annoncer leur arrivée, les Français commencèrent une canonnade inutile. Les alliés se jetèrent hors du village, et se formèrent rapidement sur les hauteurs en arrière. Le baron de Closen, pour déborder leur flanc droit, détacha les volontaires à pied par sa gauche sur les bois de Bernsfeld, et se jeta avec sa cavalerie à droite du village contre leur flanc gauche. Arrivé près de l'étang, et s'apercevant que l'infanterie alliée n'était ni formée, ni soutenue par beaucoup de troupes à cheval, il se mit à la tête des régiments d'Autichamp, d'Orléans, et des volontaires de Saint-Victor, tomba sur les escadrons ennemis et les culbuta dans un taillis peu épais, qui se trouvait près de là. Changeant alors de direction à gauche, il se jeta sur l'infanterie, qu'il sabra à plaisir. Enfin les dragons du Roi, du corps du comte de Scey, étant aussi arrivés, l'infanterie alliée fut poursuivie au travers du taillis, jusque sur sa cavalerie. Celle-ci voyant que les Français poursuivaient avec peu d'ordre, les chargea à son tour et ramena les plus avancés sur le second escadron de la Ferronnaye ; mais ce régiment tint ferme, et les volontaires de Saint-Victor l'ayant soutenu à propos, la cavalerie alliée fut repoussée. Cette charge donna néanmoins au Prince le temps de se retirer sur Burgmunden, et de repasser l'Ohm ; il perdit 2 mille hommes,

19 drapeaux et 10 pièces de canon. Cet échec eût été bien plus considérable si la brigade de Royal-Allemand, qui devait traverser le bois le long de l'Ohm, et se former dans la plaine, eût exécuté cet ordre; mais elle rencontra Luckner, qui se retirait de Laubach par Nieder-Ohm avec lequel elle échangea fort inutilement quelques boulets, et resta cachée derrière une hauteur.

Après cette affaire, Ferdinand se rendit, le 22 mars au soir, dans les environs de Ziegenhain, dont il leva le siége le lendemain. Il repassa l'Eder le 24, prit des cantonnements aux environs, et fit lever celui de Cassel, le 28, pour se retirer derrière la Dimel le 31. Toutes les affaires d'arrière-garde furent à l'avantage des Français, qui firent encore près de 1800 prisonniers.

Le duc de Broglie se trouva ainsi en possession de la Hesse; mais comme il avait perdu tous ses magasins dans sa retraite, et que le pays était entièrement fourragé depuis un an, il se crut hors d'état de poursuivre ses opérations avant d'avoir rassemblé de nouveaux approvisionnements; cette opération le retint longtemps dans l'inaction : l'armée alliée rentra, le 1er avril, en cantonnements derrière la Dimel; le duc de Broglie reprit les siens entre la Werra et la Fulde.

Les Français perdirent deux mois à se renforcer près de Wesel, et à fortifier les places de la Hesse.

Leurs généraux écrivirent des in-folio pour mettre de l'ensemble dans leurs opérations sans pouvoir jamais y parvenir. Les alliés, de leur côté, augmentèrent les ouvrages de Hameln, Munster et Lipstadt, et les mirent dans un état respectable de défense. Jamais campagne ne présenta, d'une manière plus frappante, les funestes résultats d'un double commandement, et de l'emploi fautif des forces; jamais l'on ne dressa autant de projets, que les deux maréchaux et le ministre de la guerre français n'en rédigèrent. Les deux généraux en chef mirent tout leur talent à discuter ce que l'ennemi pouvait faire pour s'opposer à leurs mouvements réciproques, et finirent par laisser écouler la saison propre aux opérations, pour avoir voulu calculer jusqu'à trente marches, ce que l'ennemi entreprendrait contre chacune d'elles. Si bien qu'une armée de 120 mille hommes, parfaitement organisée et de troupes aguerries, presque suffisante pour conquérir l'Allemagne, eut de la peine à se maintenir contre un ramassis de 60 mille combattants de toutes les nations, qui n'avait, pour ainsi dire, aucun moyen de recrutement assuré.

Enfin, l'armée du bas Rhin se réunit dans les premiers jours de juin, aux environs de Wesel et de Dusseldorf; celle de Broglie vers Cassel. Les alliés se rassemblèrent à Neuhauss, le prince héréditaire vers Munster, Sporken près de Warbourg.

Le prince de Soubise passa le Rhin, et campa, le 18 juin, à Matten, près de Dortmund. Ferdinand, instruit de ce mouvement, jugea qu'il était temps de se placer entre les deux armées françaises ; il fit porter, le 20, le prince héréditaire à Ham, et vint camper lui-même, le 23, dans l'excellente position de Soest. Soubise marcha le même jour à Unna, et voulut se porter, le 28, à Werle, mais il y fut prévenu par le Duc, qui vint ensuite se placer, le 29, à une demi-lieue de l'armée française. Son projet était de l'attaquer, toutefois il la trouva si bien postée, qu'il résolut de la tourner. Il partit à cet effet, le 1er juillet, à dix heures du soir, sur quatre colonnes, et après trente-six heures consécutives de marche, il arriva, le 3 au matin, dans la plaine de Dortmund, sur les communications du prince français, qui étonné de cette manœuvre, leva sur-le-champ son camp pour se retirer à Hemmerle. Les alliés, trop fatigués, ne purent le suivre et se portèrent néanmoins dans la nuit du 3 au 4 sur Unna. Les armées manœuvrèrent en présence jusqu'au 7, où Soubise campa à Soest, et le duc Ferdinand près de Werle ; l'armée alliée était organisée ainsi qu'il suit :

Aile droite

Aux ordres du prince héréditaire de Brunswick et du général Kilmansegg. . . . . 27 bat. 24 esc.

Centre				
Aux ordres du duc en personne :	div. Conway.	8— 7	24 bat.	23 esc.
	— Howard.	6—10		
	— p. Anhalt	10— 6		
Aile gauche				
Aux ordres de lord Gamby, et ensuite du Duc en personne entre l'Asse et la Lippe.	— Wutgenau	7— 5	26	27
	— Granby.	12—14		
	— Wolf.	7— 8		
	Total général. . . .		77	74

NON COMPRIS : Le reste du corps de Sporken, campé à Hertzfeld, et les autres détachements.

Tandis que ces choses se passaient, le maréchal de Broglie, à la tête de 50 mille hommes, avait commencé son opération le 26 juin, et replié successivement le corps de Sporken, sur Lipstadt, où il arriva le 8 juillet, conformément aux instructions du Duc. L'avant-garde de Broglie joignit l'armée de Soubise à Soest le 7, et le lendemain ils se trouvèrent réunis et en ligne. Ferdinand se borna à rapprocher son camp du village d'Illengen, où se trouvait son centre, couvert par le ruisseau de Salzbach ; la gauche était entre la Lippe et l'Asse, vers le village de Villinghausen (1).

(1) Je n'ai donné qu'un croquis de cette bataille, et des suivantes sur cette ligne d'opérations, parce que je n'avais déjà que trop de gravures. Les amateurs pourront suivre toutes les campagnes du duc Ferdinand et de l'armée française, sur l'atlas du colonel Bawr, chef d'état-major du Duc, ou sur les cartes de la Hesse et de la Westphalie, par Julien, suffisantes pour ceux qui n'auront pas les belles cartes de Lecocq.

Les généraux français perdirent huit jours en conseils de guerre ; ils se lisaient, il est vrai, de beaux mémoires dans lesquels on discutait l'inconvénient d'attaquer l'ennemi dans sa position avantageuse. Ces mémoires, qui sont bien moins des preuves de savoir que de manque de génie, discutaient toutes les hypothèses, et prouvaient clairement toutes les ressources qui restaient à l'ennemi pour s'opposer à l'entreprise des armées françaises ; aussi, loin de raffermir leurs généraux dans une résolution énergique, ils augmentaient leur incertitude.

Enfin, on convint d'un projet d'attaque pour le 16 juillet. Broglie se mit en mouvement le 15 pour venir, par Oslingshausen, prendre position vers Hultrup, où le corps du prince de Condé avait ordre de le rejoindre : son avant-garde devait faire attaquer, par deux brigades, les postes de Nordel et Villinghausen ; Soubise se porta d'Ervitte sur la Saltzbach. Cette marche de deux lieues, exécutée dans la matinée du 15, avait pour but de se rapprocher de l'ennemi, afin d'être mieux en mesure pour l'attaque du lendemain, et de retrancher les hauteurs en arrière de Saltzbach pour protéger la retraite de l'armée en cas d'échec ; mais elle dévoilait naturellement le projet que l'on avait formé, et devait le faire échouer.

Le 15, au point du jour, Broglie quitta le camp d'Ervitte, et fit camper son armée à Oslingshausen

(*pl. XXI, n° 3*), d'où il partit à cinq heures après midi, sur trois colonnes. Celle de droite composée de l'avant-garde, commandée par le lieutenant général Closen, devait attaquer Villinghausen; celle de gauche formée de la division Belzunce, avait ordre d'attaquer le château de Nordel ; le centre, qui resta en arrière, était composé du gros de l'armée, lequel devait seulement soutenir, au besoin, les deux premières colonnes.

A six heures du soir, le Duc fut averti de ces mouvements, qui menaçaient la route de Hamm ; il ordonna sur-le-champ à lord Granby de garder son poste jusqu'à la dernière extrémité, et au général Wutgenau de le soutenir ; la ligne se prolongea vers la gauche pour mieux appuyer l'aile qui allait être engagée ; et la brigade d'Anhalt passa l'Asse pour remplacer Wutgenau et se lier à sa droite. Enfin, le général Sporken, qui campait à Herzfeld sur la rive droite de la Lippe, eut ordre d'envoyer à Granby un corps de 8 bataillons et 7 escadrons, commandé par le général Wolff.

Sur ces entrefaites, Closen attaquait le bois de Villinghausen avec les volontaires à pied de Saint-Victor, soutenus des régiments de Nassau, de Deux-Ponts, et des bataillons d'élite d'Auvergne et de Poitou. Les Anglais, aux ordres du général Granby, se défendirent d'abord avec vigueur ; mais furent repoussés dans le village, et chargés avec une nouvelle impétuosité. Dans cet instant, le corps de Wutgenau arriva, et les

Français furent contraints à rentrer dans le bois. Closen demanda alors des renforts au général en chef, qui détacha la brigade de Guerchy, et marcha lui-même avec le régiment du Roi à son secours. L'attaque devint plus vive; Villinghausen fut pris et repris, et ce ne fut que la nuit qui mit fin au combat. Les Français restèrent maîtres de ce village, qui fut occupé par les brigades d'Aquitaine et de Rougé.

Tandis que ceci se passait, le maréchal reçut l'avis du prince de Soubise, qui lui annonçait sa marche sur Eimbecke, et lui mandait que, l'ennemi paraissant tirer toutes ses forces sur sa droite, il croyait devoir rappeler à lui le prince de Condé. Broglie avait de trop bonnes preuves du contraire pour y croire, il invita donc le prince de Condé à le joindre, et son collègue à le faire remplacer dans sa position intermédiaire.

Ferdinand, au premier avis du mouvement de ses ennemis, avait ordonné, comme nous l'avons dit, un prolongement général vers la gauche pour soutenir l'aile engagée; non content d'y diriger pendant la nuit, les brigades anglaises de Cavendish et de Pembrock, il s'y porta lui-même, tandis que le prince héréditaire, commandant l'aile droite, vint s'appuyer vers Illingen, dans la position où avait été le centre, et continua à tenir en respect l'armée de Soubise. Le 16, au point du jour, l'attaque de Villinghausen recommença par une forte canonnade. Broglie, ne se

croyant pas assez fort pour se soutenir, manda au Prince qu'il allait reprendre son ancienne position à Oslingshausen; mais, comme il se trouva engagé, il n'eut pas le temps d'exécuter sa retraite, et, les renforts arrivant de toutes parts aux alliés, Ferdinand fit emporter le village de Villinghausen, après une résistance opiniâtre; le régiment de Rougé fut fait prisonnier. Broglie se décida alors à la retraite, et la fit protéger par les grenadiers de France, qui n'avaient point encore donné; elle s'exécuta en bon ordre, à la faveur d'un terrain très coupé, qui empêcha la cavalerie d'agir.

Le message par lequel le maréchal annonçait qu'il voulait se retirer, arriva vers sept heures du matin au Prince, au moment où il entrait en action pour forcer le passage de la Saltzbach, vers Scheidengen; craignant de s'engager seul, il fit revenir ses colonnes au camp de Closter-Paradies qu'elles venaient de quitter, sans considérer que sa grande supériorité, et la présence du corps du lieutenant général Dumesnil, près de Werl, lui auraient donné les moyens d'accabler le prince héréditaire par Sundern.

Cette retraite termina l'affaire de Villinghausen, où les Français perdirent 5 à 6 mille hommes, et les alliés au delà de 2 mille. Jamais combat ne montra, d'une manière plus évidente, les funestes suites de l'irrésolution, du défaut d'unité dans les mouvements, et surtout du partage de commandement : on y vit une

armée composée de vieilles troupes, se retirer devant un ennemi coupé de ses communications qui ne pouvait en mettre en action moitié autant, et dans une position hasardée. La postérité y recueillit aussi un exemple frappant de l'influence que l'art de conduire les hommes exerce sur les événements. En comparant les opérations de l'armée de Soubise et les moyens de ses ennemis avec ce qu'on a vu de nos jours, on est obligé de convenir que cet art constitue réellement la force des armées et celle des empires. L'état militaire, présentant une pompeuse énumération de régiments, n'établit point le degré réel de force de l'armée, il vaudrait tout autant renoncer à en avoir un, quand le gouvernement ne met pas à sa tête un homme capable de le commander dans toutes les circonstances.

Quoique la perte essuyée par les Français dût leur être très peu sensible à cause de leur supériorité, le combat de Villinghausen changea totalement la face des affaires. Les généraux commencèrent de nouveau à se disputer : Soubise voulait que les armées restassent réunies ; Broglie insista au contraire pour qu'on les divisât, afin de faire une forte diversion dans le pays de Hanovre, par la rive droite du Weser. Le Prince adopta enfin cet avis, renforça de 30 mille hommes l'armée de son collègue, et campa avec le reste à Herdrin, le 25 juillet, afin de couvrir la Hesse. Broglie se mit aussitôt en marche, et arriva le 27 devant Paderborn, à l'instant où le gouvernement qui improuvait toute séparation, venait d'adresser l'ordre d'attaquer de nouveau Ferdinand. Il n'était plus temps, car ce prince était en marche dès le 27 au matin, et vint camper le 30 à Buren, entre les deux armées françaises, laissant le prince héréditaire à Rhuden pour observer le corps de Soubise.

Le maréchal de Broglie prit position, le 28, à Dribourg et Dringenberg ; il n'attendait qu'un nouveau renfort de 10 mille hommes, parti le 9 août du corps de Soubise, pour menacer Hameln, tandis que ce dernier ferait une démonstration contre Munster. Le Duc résolut alors de prendre une position centrale qui empêchât en même temps ces deux entreprises, et interceptât les communications entre les deux armées françaises. Il partit le 10 août et marcha par Detmold sur les hauteurs de Moltmorbergen, où il campa, le 13, la droite à Reilkirchen, la gauche à Sieghof.

Sur ces entrefaites, le ministère approuva le projet de la diversion ; pourvu qu'au lieu de la porter au delà du Weser, l'on tournât le duc Ferdinand par la haute Lippe. Ce projet eut le même sort que tous les précédents, et loin de l'exécuter, Broglie, après plusieurs mouvements insignifiants, passa le Weser à Hoxter, le 18 août, menaçant Hameln et Brunswick. Ferdinand, sans s'inquiéter, resta sur la rive gauche du fleuve aux environs de Hoxter, pour couvrir les places qui lui

donnaient un bon appui, et menacer en même temps les communications des Français avec la Hesse.

Le prince de Soubise, de son côté, avait marché dans les premiers jours d'août sur la Lippe pour menacer Munster ; mais le Duc, s'inquiétant fort peu pour l'instant des succès de ce corps secondaire, retira même le prince héréditaire qui lui était opposé, et le porta en trois marches rapides, le 14 août, à Lichtenau, sur les derrières de Broglie, qui se trouvait alors vers Drybourg. Aussitôt que la grande armée française eut passé le Weser, le Duc jugea qu'il ferait avorter ses projets en menaçant Cassel, tandis que le prince héréditaire déjouerait de son côté ceux de Soubise. Le Duc porta donc le corps de Granby le 24 août, sur la Dimer, pour attaquer le duc de Stainville, et se porta lui-même avec l'armée le 27 à Immenhausen. Cette entreprise lui réussit, car le général français accourut au secours de la Hesse avec une partie de son armée, et le Duc satisfait de l'avoir induit dans un faux mouvement, revint à Bubnau le 1er septembre.

Broglie reprenant ses projets sur la Westphalie, retourna le 5 à Sulbeck et poussa sa réserve sur Gandersheim pour marcher sur Wolfenbuttel. Mais le Duc lui opposa la manœuvre qui lui avait déjà si bien réussi ; il passa la Dimel, le 18 septembre, poussa jusqu'à Wilhelmsthal, et se fit rejoindre par le prince héréditaire. Le général français reprit à son tour une position intermédiaire vers Munden, renforça Stainville et forma une espèce de cordon de Luternberg à Eimbecke.

Nous ne donnerons pas les détails de ces petites opérations, dont le duc Ferdinand eut tout l'honneur par les combinaisons étroites de ses ennemis, auxquels la moindre démonstration faisait craindre de mourir de faim dans un pays riche et fertile, et qui, temblant pour leurs nombreux détachements, en faisaient sans cesse de nouveaux pour les soutenir.

Enfin, Broglie se croyant en sûreté revint le 3 octobre à Uslar pour pousser les détachements sur Wolfenbuttel et Brunswick ; le comte de Lusace y marcha avec la réserve. La première de ces places fut occupée le 10, la seconde qui n'avait qu'une faible garnison fut investie le 11 ; mais le prince Auguste de Brunswick, se trouvant avec quelques bataillons à Hanovre, surprit dans la nuit du 13 au 14 le poste de Selper, et s'introduisit dans la place, à la vue des Français.

Le comte de Lusace, qui n'avait point d'autres ennemis dans les environs, crut néanmoins voir toute l'armée des alliés, leva le blocus, évacua même Wolfenbuttel et se retira sur l'armée de Broglie.

Ferdinand, résolu d'arrêter ces incursions, laissa derechef un faible parti pour observer Soubise, et se fit joindre par le prince héréditaire, qui était retourné à Lipstadt dans le même objet ; mais le Duc étant tombé malade, toutes les opérations furent suspendues jus-

qu'au commencement de novembre. Dès qu'il fut rétabli, il fit passer le Weser à son armée le 4, et combina les mouvements de plusieurs colonnes afin de couper la division Poyanne qui gardait les défilés d'Escherhausen ; le retard d'une seule fit comme à l'ordinaire échouer ce projet. Le prince héréditaire canonna Broglie vers Eimbecke le 5, et le força à concentrer ses divisions, qui passaient tous les mois de l'état le plus menaçant au rôle défensif le plus honteux. Les armées étaient en présence ; mais chacune d'elles croyant n'avoir pas d'intérêt à livrer bataille dans une saison aussi avancée, attendait que l'autre, de guerre lasse, lui cédât sa position. Voyant enfin que son adversaire avait autant de constance que lui, le Duc menaça son flanc gauche et ses communications avec Gœttingen. Ce moyen réussit ; Broglie, regardant la campagne comme terminée, ne jugea pas à propos de rester dans sa position, et se rapprocha par Morungen de Gœttingen, où il vint le 16. Peu de jours après, ses troupes prirent, derrière la Werra, les quartiers d'hiver qu'elles occupaient l'année précédente.

Le prince de Soubise l'avait devancé ; après avoir menacé un instant Munster et porté le prince de Condé sur Hamm, il se retira d'Appelhusen sur Westherholz, parce que le prince héréditaire avait emporté d'assaut la ville de Dorsten, où se trouvait la boulangerie française, et qu'il menaçait les caissons de vivres venant

de Wesel. Aussitôt que le prince fut parti pour l'armée du Duc, Soubise en revint au projet d'une incursion sur l'Ems ; et n'osant l'exécuter lui-même, de peur de perdre ses convois de pain, il poussa ses troupes légères sur Embden, se bornant à prendre position à Kosfeld, le 20 septembre. Cette guerre insignifiante ne vaut pas même la peine d'être rapportée par un tableau.

Ferdinand, voyant que le Weser séparait son armée de celle de Broglie, et que celle-ci était réduite à défendre momentanément la Hesse, renvoya le prince héréditaire sur Lipstadt, le 10 octobre, pour arrêter Soubise ; mais ce dernier l'ayant déjà prévenu et jugeant n'avoir plus rien à faire à Kosfeld ni sur l'Ems, estimant d'ailleurs qu'une entreprise sur Munster serait trop scabreuse, se dirigea sur Borken près du Rhin. Le Duc rappela alors le prince héréditaire le 15 octobre, et Soubise resta tranquille dans ses cantonnements jusqu'au 10 novembre où ses troupes commencèrent à passer ce fleuve pour entrer dans leurs quartiers d'hiver sur sa rive gauche.

Tel fut le résultat d'une campagne pour laquelle les Français avaient fait des préparatifs immenses. N'eût-il pas mieux valu renoncer à cette guerre impolitique, que de mettre de nombreuses armées en campagne et de perdre chaque année 20 mille braves pour défendre des sacs de farine ?

Je ne m'étendrai pas sur les fautes de cette campagne ; c'était la même ligne d'opérations que dans celles qui l'ont précédée. Le seul moyen de réussir était donc de marcher en masse par la droite vers les sources de la Lippe, de contraindre Ferdinand à recevoir une bataille sur ses communications, et de le rejeter sur le Rhin. Le Duc, par son mouvement imprudent sur Dortmund et Unna, vint lui-même se placer dans cette situation difficile et les Français ne surent pas en profiter. L'affaire de Villinghausen, comme je l'ai déjà observé, a été aussi mal combinée qu'elle pouvait l'être. Un simple coup d'œil sur une carte détaillée, convaincra que, quelle que fût la position du Duc sur le terrain, la partie faible était l'aile gauche, placée dans un cul-de-sac entre l'Asse et la Lippe (1), où passait justement la route importante de Hamm. Le Duc, dont le dessein était de tourner les Français, n'avait aucune de ces positions savantes d'où l'on pût atteindre ce but sans risque ; et dans le fait il était plus tourné que l'armée française, dont les communi-

(1) M. de Broglie a pensé de même. Ce général a fait, sur les opérations de cette année, plusieurs mémoires basés sur d'excellents principes ; mais, soit qu'il ne fût pas le maître, soit qu'il fût trop irrésolu, l'exécution ne répondait jamais à ses vues : il fallait agir plus vivement et moins écrire. Au reste, on ne peut disconvenir que lui et le maréchal d'Estrées soient les seuls généraux en chef des armées françaises qui aient passablement fait cette guerre.

cations avec la Hesse et le Mein étaient entièrement couvertes. Si au lieu de tâtonner devant toute la ligne des alliés, on eût laissé une division avec des troupes légères sur les hauteurs de Myerke, devant leur droite et leur centre, et que les deux corps français, forts de 80 mille hommes, fussent venus en deux colonnes la première en longeant les rives de l'Asse par Kirchdinken, et l'autre en suivant la rive gauche de la Lippe par Ultrup et Untrop, tandis qu'une division eût marché par la rive droite sur Hamm, pour s'emparer des ponts de bateaux, il est incontestable que l'aile gauche des alliés eût été enlevée le 15, et que le reste, coupé de Munster, de Lipstadt et de toute communication, eût été anéanti dans les journées suivantes. Mais pour cela, il eût fallu marcher vigoureusement, ne pas déployer ses masses sans objet, ni les mettre en parade et s'amuser à canonner. Soit qu'il n'y eût qu'une aile des alliés sur ce terrain, soit que toutes leurs forces, au nombre de 60 mille hommes y fussent réunies, c'était l'unique manœuvre à tenter, la seule capable de causer la ruine totale de leur armée, sans risquer autre chose que quelques milliers d'hommes, puisqu'on avait une retraite assurée de Soest sur Cassel et même sur Siegen. Les positions générales des armées à cette affaire étaient les mêmes que celles où Napoléon sut placer ses ennemis à Bassano, Marengo, Ulm et Jéna : on peut juger par là ce que serait devenue l'ar-

mée alliée, s'il avait eu seulement moitié des forces de Soubise et de Broglie.

Non-seulement les dispositions générales adoptées n'étaient pas exemptes de blâme, mais leur exécution fut encore plus fautive. Lorsque Broglie s'aperçut qu'il avait devant lui des forces presque égales aux siennes, il était naturel de conclure que Soubise en avait beaucoup moins devant lui entre l'Asse et la Saltzbach : ce dernier, loin de se retirer avec 70 mille combattants devant 25 mille n'aurait-il pas dû brusquer le passage de la Saltzbach, s'emparer des villages d'Illingen et Sud-Dinker, et couper ainsi la droite du Duc du reste de sa ligne, qui en était séparée par une rivière? Il se fût emparé de cette manière des hauteurs de Rindern, et aurait poussé vivement les débris du prince héréditaire dans la direction d'Unna. Toute cette aile, rejetée sur le Rhin, eût été perdue ; car le duc Ferdinand sans communications avec elle, eût été hors d'état de manœuvrer pour la sauver, ayant devant son aile gauche un corps deux fois plus nombreux que le sien, et l'armée entière de Soubise entre lui et le prince héréditaire.

Le reste de la campagne fut dirigé sur de meilleurs principes ; mais l'exécution en fut pitoyable. Une circonstance remarquable, c'est que Broglie eut des succès lorsqu'il combattit et manœuvra seul au mois de mars, pour reconquérir la Hesse, et n'essuya plus

que des revers après avoir été rejoint par une armée de 80 mille hommes, supérieure elle seule à toutes les forces de l'ennemi. Ses opérations sur la rive droite du Weser sont inconcevables. En jetant les yeux sur la carte, on est tout étonné de voir un général, commandant 90 mille hommes contre 45 mille, s'épouvanter à chaque démonstration de son adversaire, et faire 14 ou 15 détachements défensifs au lieu de se précipiter sur lui. C'était bien sur le Weser qu'il fallait se porter par la droite, comme l'avait proposé Broglie ; mais ce n'était pas pour y jouer ce rôle passif. *L'art de la guerre ne consiste pas à faire des courses sur les communications de ses ennemis, mais bien à s'en emparer et à marcher à lui pour le combattre.*

Du moment où Soubise se sépara du maréchal de Broglie, il joua un triste rôle. Quoiqu'il eût encore au moins 40 mille hommes, il n'osa rien entreprendre tant que le prince héréditaire resta vis-à-vis de lui avec 15 mille. Ferdinand le regarda même comme assez peu dangereux pour rappeler trois fois ce prince sur le Weser, et ne laissa souvent devant son adversaire que 3 à 4 mille hommes. Cependant, Soubise n'osa même s'écarter à plus de quatre marches du Rhin, de peur de manquer de pain et de compromettre ses convois. La position, l'emploi et les opérations de cette armée n'ont rien qui ressemble à une combinaison militaire. En effet, la course de ses partisans dans l'Oost-Frise,

n'avait rien de commun avec le but de la guerre. Après s'être promenée pendant trois mois sans but et sans résultat entre Munster et Wesel, elle repassa le Rhin au commencement de novembre, et prit des quartiers d'hiver au moment où Broglie était sérieusement engagé au delà du Weser. Comment qualifier de pareilles manœuvres ?

Si, au lieu d'employer des forces aussi considérables à de misérables accessoires, le prince eût pris une position centrale à Stadtbergen sur la Dimel, pour tenir les routes de Paderborn, de Lipstadt et Munster, il aurait rempli deux buts importants. Le premier en couvrant les communications du maréchal, de l'empêcher de décamper à chaque démonstration du Duc, et de lui permettre d'attirer à lui le corps de Stainville, qui n'eût plus été nécessaire à Cassel, et avec lequel Broglie aurait pu marcher en masse à des opérations décisives ; le second de compléter les combinaisons offensives tendant à s'emparer de toutes les communications du Duc, en le rejetant sur le Rhin ou la mer du Nord.

Ferdinand ne fit rien d'extraordinaire dans cette campagne. Il commit moins de fautes que ses ennemis, voilà tout. Le coup de main qu'il tenta au mois de février, contre les quartiers de Broglie, avait un but d'utilité ; mais il fut mal exécuté : on le fit par petits corps divergents, au lieu de pousser en

masse vers la gauche et le centre des Français. Le Duc était alors beaucoup plus fort, et il avait intérêt à profiter de ce moment pour frapper un coup décisif sur cette partie isolée, avant que l'armée de Soubise fût en état d'entrer en campagne. En cas de revers, il ne risquait rien ; s'il réussissait, il décidait la campagne en sa faveur. Négliger de tirer parti d'une situation semblable est un oubli inexcusable. Il n'avait de raisons pour ne pas diriger ce mouvement en masse par la droite contre le centre et la gauche des Français, que la crainte de compromettre ses communications avec le Weser ; mais était-elle bien fondée, lorsqu'avec 60 mille hommes, il pouvait en accabler 30 à 35 mille morcelés et percés par leur centre ? Les détachements des lieutenants généraux Saint-Pern et Stainville n'auraient jamais compromis les communications d'une armée victorieuse ; quand bien même l'entreprise du Duc n'aurait obtenu qu'un demi-succès, parce qu'une telle entreprise, obligeant l'ennemi à concentrer ses cantonnements en arrière, équivaut à une victoire. D'ailleurs, il eût mieux valu risquer ses communications avec toutes chances de succès, que de les compromettre trois mois après contre des forces triples, comme cela arriva dans la marche sur Dortmund et Unna, si vantée par Tempelhof, et qui, n'en déplaise à cet historien, n'était qu'une saillie d'audace aventureuse. En effet le Duc perdit toutes ses commu-

nications pour gagner une des trois lignes de retraite de l'ennemi. Une telle manœuvre, exécutée avec une armée inférieure de moitié, ne saurait être justifiée. Le neveu de Ferdinand qui commandait les Prussiens, en 1806, fit à l'imitation de son oncle un mouvement pareil, en marchant sur Gotha, tandis que Napoléon se dirigeait sur la Saale ; mais quel en fut le terrible résultat; ne perdit-il pas l'armée et la monarchie prussienne ?

J'ai déjà observé, dans le chapitre XV, que le Duc, en persistant à rester aux environs de Lipstadt, s'exposait à perdre ses communications, et se mettait dans la position où les Prussiens se sont trouvés à Jéna ; cependant son mouvement sur Dortmund fut bien plus téméraire. Renonçant à l'appui des places de Lipstadt ou de Munster, et à toute retraite, il vint se placer entre le Rhin et une armée supérieure en nombre à la sienne, qui conservait deux communications. Enfin, cette marche du duc Ferdinand me paraît d'autant plus extraordinaire, que tout son système devait être d'empêcher avec une masse centrale la réunion des parties isolées de l'ennemi ; en allant camper entre le Rhin et le corps de Soubise, il lui laissait, au contraire, le champ libre pour se réunir à celui de Broglie, et doublait ainsi sa force ; au surplus un peu d'attention fera apercevoir à mes lecteurs que la jonction de ces deux généraux fut le fruit de sa manœuvre. Est-ce pour de tels résultats que Tempelhof lui prodigue des éloges?

CHAPITRE XXVIII.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES POUR LA CAMPAGNE. FRÉDÉRIC MARCHE EN SILÉSIE.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les préparatifs immenses et les vastes projets des ennemis de Frédéric. C'était en Silésie que les grands coups devaient se frapper après la jonction de l'armée russe avec Laudon, dont le corps allait être porté à 80 mille hommes, par les renforts tirés de l'armée de Daun. Le Roi n'avait à opposer aux alliés qu'une armée fatiguée et une nation dont la population épuisée ne suffisait plus au recrutement. Pour comble d'embarras, ils avaient refusé d'échanger les prisonniers depuis 1760, et ils occupaient une partie des provinces où l'on aurait pu lever des hommes.

On se rappelle que le Roi en partant pour la Saxe, avait laissé le général Goltz en Silésie, afin d'observer les Russes et Laudon, avec environ 20 mille hommes. A la fin de la campagne, les deux partis prirent des quartiers d'hiver à la faveur d'une convention qui fut prolongée jusqu'au 26 mai.

Les Autrichiens ayant été renforcés jusqu'à 64 ba-

taillons et 85 escadrons, Laudon dénonça l'armistice dans l'espoir d'enlever le corps de Goltz, pendant que le Roi était encore en Saxe. Il pénétra en effet en Silésie, le 23 avril sur 3 colonnes, et s'établit à Waldenbourg ; mais Goltz rassembla ses troupes sous Schweidnitz, dans les fortes positions de Hohenfriedberg et Hohenkunzendorf, pour garder les défilés. Laudon prévenu et ayant ordre de ne rien compromettre jusqu'à l'arrivée des Russes et des renforts que Daun lui avait promis, renonça à son projet et resta aux environs de Saltzbrunn.

Avant d'être informé de cet événement, Frédéric n'avait différé de marcher en Silésie, que dans l'intention de profiter des derniers jours de l'armistice pour chasser l'armée des Cercles de la Thuringe et du Voigtland en Franconie. Dès qu'il eut avis de sa rupture, il rassembla, le 3 mai, 33 bataillons, 63 escadrons et 8 batteries de gros canon, passa l'Elbe à Strehlen, chargea le prince Henri de la défense de ce fleuve, et se porta en neuf marches à Hohenfriedberg, où il campa le 13. Son projet était de manœuvrer entre l'armée du maréchal Butturlin et celle de Laudon, afin de retarder leur réunion et d'attaquer la dernière avant l'arrivée des Autrichiens, si l'occasion s'en présentait.

Daun, instruit de la marche du Roi, fit partir pour Zittau, le 9 mai, 25 à 30 mille hommes, sous les

ordres des généraux Sincère et Odonell, afin de préserver la Bohême d'invasion, et de se réunir ensuite à l'armée de Silésie, déjà renforcée des divisions d'Argenteau et de Gourcy. Laudon de son côté rentra, le 12, dans le comté de Glatz, où il prit position à Braunau et Dittersbach. Son corps principal, fort de 40 mille combattants, occupa le camp retranché de Hartmansdorf; le général Ellrichshausen en flanqua la droite à Ciersdorf; le général Wolfersdorf la gauche à Bolich, près de Trautenau; un corps de 13 mille hommes sous Draskowitz couvrait le comté de Glatz aux environs de Silberberg et de Wartha; enfin le général Bethlem, avec 4 mille Croates, observait les Prussiens vers Kunzendorf. Odonell tenait Zittau en Lusace avec 25 mille hommes.

Frédéric attira alors à lui une partie du corps de Goltz, et son armée, forte de 48 mille combattants, occupa le 16 les positions et cantonnements indiqués au tableau ci-contre. Le général Goltz, avec le reste de ses troupes montant à 10 mille hommes, occupa le camp retranché de Glogau pour observer les Russes. On envoya un renfort de 2 mille grenadiers au prince de Wurtemberg, qui, avec 12 mille hommes, tint le camp retranché de Colberg pour couvrir la Poméranie: enfin le prince Henri, avec 32 mille, s'établit le 4 mai sur les hauteurs de Schlettau et Katzenhausern, derrière la Triebsche, entre Militz et Nossen; cette posi-

Tableau de l'organisation

MARGRAV

Lieutenants généraux. . . PLA

Généraux majors. . . . . SCHMETTAU. / ERIN.

3 esc. Gardes-du-corps.

Stern. Prince Henri. Cantonnés à Wilkau, Gersdorf, Pulsen, Gradiz et environs.

Généraux majors. . . . . BULOW. / OW.

Vieux Platen. Bareith, dragons. Cantonnés à Pohl-Weistritz, Burkersdorf, Lentmansdorf et environs.

Généraux majors. SALDER

1 bat. Saldern, à Kunnersau
1 — Franc de Salenmon, / 1 — Wunsch, } St dorf.
10 esc. Mohring, hussards, à L
1 bat. de chasseurs, près de N
2 — Lindstedt, / 2 — Forcade, } S

tion, déjà formidable par la nature, avait été fortifiée pendant l'hiver et mise dans un état redoutable de défense.

L'armée de Daun, opposée au prince Henri, forte de 54 bataillons et de plus de 100 escadrons, restait tranquille aux environs de Dresde. Le maréchal pouvait cependant attirer à lui Lascy qui commandait un corps séparé à Reichenberg et Boxdorf, la division Guasco qui couvrait Egra, le général Haddick détaché à Dippodiswalde, enfin l'armée des Cercles, forte d'environ 20 mille hommes, qui gardait le Voigtland. Toutes ces forces, après le départ du corps envoyé à Laudon, s'élevaient encore à plus de 70 mille combattants; malgré cette immense supériorité, Daun ne bougea pas de toute la campagne, et le prince Henri se garda bien de le troubler.

Opérations en Silésie.

Les armées conservèrent leurs positions respectives jusqu'à la fin de juin.

Le 22, le général Goltz manda au Roi que le maréchal Butturlin, arrivé le 13 à Posen, se porterait en Silésie les 24, 25 et 26 avec 4 divisions, évaluées à 60 mille combattants, et proposa de les attaquer avant leur réunion, pourvu qu'on lui envoyât quelque renfort. Frédéric y consentit et détacha 8 mille hommes; mais le

28 juin, au moment où Goltz allait se mettre en marche, il fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut deux jours après.

Le Roi envoya Ziethen pour le remplacer; ce général arriva le 29, et se mit en mouvement le lendemain; mais il était déjà trop tard, l'armée russe s'étant réunie le 29, vint s'établir le 30 à Czempin, à la tête des défilés de Zartsch. Le général prussien prit une bonne position le 1er juillet à Kasten. Sur l'avis que les Russes devaient marcher à Dolsk, il alla camper le 3 près de Kopkowa. Malgré tous ses efforts, il ne se procurait que difficilement des nouvelles de l'ennemi, dont les Cosaques inondaient le pays et masquaient tous les mouvements. Ayant appris, le 9, que le maréchal Butturlin devait être arrivé à Borke, il partit sur-le-champ pour Boyanowa, et se dirigea, par Trachenberg, sur Prausnitz, d'où il couvrit en même temps Glogau et Breslau.

Frédéric avait de grands motifs pour éviter d'agir offensivement contre les Russes, et dans le fait, il n'avait rien à y gagner : il ordonna donc à Ziethen de partager son corps en deux divisions, et de les faire camper séparément à peu de distance de Breslau, sur la rive gauche de l'Oder, dans la vue de jeter un des corps sous Breslau si les Russes venaient à le menacer, et de couvrir Brieg avec l'autre.

Le 15, l'armée russe entra en Silésie, et campa à Tschechen.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le Roi et Laudon étaient restés dans les montagnes; mais, lorsque les Russes commencèrent à se rapprocher de Breslau, ce dernier forma des magasins dans la haute Silésie, où se trouvait le corps de Bethlem, et porta, le 3 juillet, les troupes légères de Brentano à Michelsdorf. Frédéric présumant d'abord que l'ennemi voulait s'avancer sur Reichenbach et Nimptsch, pour le couper de Neisse, résolut aussitôt de quitter les montagnes, pour se rendre le 6 à Pulzen, près de Schweidnitz. Les divisions légères des Autrichiens vinrent bien en effet jusqu'à Heidelberg et Reusendorf; mais la grande armée resta immobile dans son camp, où elle fut jointe, le 15 et le 16 juillet, par le corps d'Odonell, qui venait de l'armée de Daun. Laudon eut alors sous la main plus de 75 mille hommes, et reçut de Marie-Thérèse l'autorisation pleine et entière de diriger ses opérations suivant qu'il le jugerait utile à la gloire de ses armes. Cette marque toute particulière de confiance de l'Impératrice, le décida à sortir des défilés pour fixer l'attention du Roi, lui donner le change, et protéger les mouvements des Russes. Il vint camper le 20 à Frankenstein et à Baumgarten. Une chaîne de petits corps garda les montagnes vers Habensdorf et Hohensgiersdorf; le général Bethlem menaça Neisse.

Ces mouvements, quoique bien masqués, n'échappèrent point au Roi; il s'aperçut que les Autrichiens voulaient opérer leur jonction avec les Russes vers Oppeln. Bien qu'il pût y prévenir ses ennemis par Grottkau, il lui importait encore plus de gagner Gros-Nossen avant eux, afin de conserver en même temps ses communications avec Neisse; il se mit donc en marche le 21, avant le jour, pour venir prendre position à Siegenroth près de Nimptsch.

L'arrivée inattendue du Roi à Siegenroth dérangea un peu le plan de Laudon, qui avait campé à Stolz près de Munchenberg, dans l'intention de s'approcher d'Oppeln; il résolut de prendre le 22 au matin le camp de Gros-Nossen. Frédéric, de son côté, craignant par-dessus tout d'être coupé de Neisse, pivot de ses mouvements pour s'opposer à la réunion des armées ennemies et où il avait des dépôts considérables, prit le parti de venir à Karlowitz, et d'attaquer Laudon s'il se présentait dans cette direction; il mit en mouvement son armée avant le jour sur trois colonnes; le général autrichien s'était également mis en marche, mais gagné sur son flanc droit par les Prussiens, ses campements furent enlevés à Gros-Nossen. Le ruisseau d'Ohlau seul séparait les armées, et cette apparition subite causa dans celle des Autrichiens un désordre dont le Roi ne sut pas profiter; il poussa néanmoins jusqu'à Gros-Carlowitz, où il s'établit.

Cette marche hardie et rapide, exécutée en face de l'ennemi et sous le feu de ses postes, eut d'ailleurs un plein succès ; Laudon renonça à l'espoir de se joindre aux Russes en haute Silésie, et prit un camp à Pomsdorf, le 22 juillet, d'où il proposa à Butturlin, qui s'était avancé sur les entrefaites à Namslau, d'effectuer leur jonction par la basse Silésie.

Frédéric, de son côté, vint s'établir, le 23, sur les hauteurs de Woitz et d'Ullersdorf ; un pont de bateaux fut jeté sur la Neisse, près de Gumpiglau. Le général Ziethen quitta Breslau avec ses deux corps ; le sien se porta d'abord à Zultz, puis se réunit à l'armée ; celui de Knobloch marcha à Steinau. Le Roi, après quelques mouvements contre les corps détachés de l'ennemi, informé que Laudon s'était retiré à Weidenau, rassembla son armée le 1er août à Opersdorf.

Nous ne donnerons pas le détail des marches et contre-marches qui eurent lieu, d'un côté pour réunir les deux armées, et de l'autre pour s'y opposer.

Cette jonction paraissait impossible à effectuer sans bataille, et le Roi les donnait trop bien pour que les Autrichiens, malgré leur supériorité, voulussent rien hasarder. Dans le fait, il convenait aux alliés de ne combattre qu'après leur réunion, et par la même raison, il importait au Roi d'engager une affaire décisive avec une des armées séparées. Laudon prit très bien ses mesures pour faire réussir son projet, et fut

secondé à merveille par ses alliés. Le comte Czernischef, après avoir fait une démonstration sur Breslau, devait venir jeter des ponts sur l'Oder et le passer à Leubus ; l'armée russe l'aurait suivi sur Lignitz et Jauer, où Laudon se serait rendu de son côté. Le plan était bon, mais pour l'exécuter il fallait ou combattre le Roi, ou lui donner le change ; ce dernier parti parut le plus sage. Afin d'atteindre son but, le général autrichien employa toutes les ruses possibles ; il continua à soutenir ses détachements vers Oppeln par des corps plus considérables ; tantôt il faisait des démonstrations comme s'il eût eu le dessein de prendre la même direction, tantôt il faisait mine d'aller au-devant du Roi pour l'attaquer.

Frédéric donna dans le piége, et se porta d'abord à Strehlen, tandis que le général Knobloch débouchait de Breslau, pour observer les Russes. Mais Laudon s'étant rabattu vivement sur Schweidnitz, et posté sur les hauteurs de Hohenfriedberg, en même temps que le corps de Beck, resté jusque-là à Zittau, se dirigeait sur Lignitz, le Roi fut obligé de prendre la position centrale de Kanth, le 10 août. Pendant ce temps, l'armée russe s'était avancée, le 5, de Bernstad à Hunefeld ; le 6, à Hochkirch ; le 9, à Trebnitz ; le corps de Czernischef à Auras. Le 10, ce dernier campa à Wohlau, et fit jeter trois ponts sur l'Oder, au couvent de Leubus. Le 11, tandis que l'armée marche à Krei-

del, Czernischef passe l'Oder, et campe à Damm. Le 12, l'armée passe l'Oder, et campe près de Parchwitz.

La grande quantité de Cosaques répandue dans le pays fut cause que le Roi n'eut aucune connaissance de tous ces mouvements (1). Cependant il ne lui restait plus de doute que les Russes ne cherchassent à passer l'Oder vers Breslau, et à se réunir à leurs alliés par la basse Silésie. Il lui parut évident que, pour favoriser leur marche, Laudon sortirait enfin de ses positions de Hohenfriedberg, ce qui amènerait l'occasion d'attaquer avec avantage, et de décider ainsi la campagne. A cet effet, il chercha à tromper le général autrichien sur la force du corps qui se trouvait à Kanth ; la troisième ligne marcha sur les hauteurs, la droite à Schimelwitz, la gauche à Polsnitz, les cuirassiers en réserve derrière elle ; le reste de l'armée prit entre Schimelwitz et le faubourg de Kanth, un camp masqué par les buissons qui bordent les rives de la Strigauer-Wasser. L'armée séjourna, le 11, dans cette position ; une foule de faux rapports contribua à confirmer le Roi dans son erreur. Il se porta, le 12, à Lonig, croyant pouvoir tomber sur Laudon qu'on disait en marche sur Strigau.

Le général Schmettau, qui avait été poussé sur la

(1) Le journal de Thielke assure que le canon de Breslau apprit au Roi, le 12, que l'armée russe avait passé l'Oder, et que ce fut là ce qui le décida à marcher de Kanth à Lonig.

route de Neumark à Breslau, annonça qu'il n'avait rencontré que des partis de Cosaques, et que, suivant ce qu'il avait appris, l'armée russe n'avait pas encore franchi l'Oder. Cependant, comme nous l'avons dit, Czernischef était déjà sur la rive gauche depuis la veille, et l'armée passait à l'instant même où Schmettau faisait son rapport. Le Roi, persuadé que ce général se trompait, détacha de suite le général Mollendorf sur Dombritsch, avec ordre de pousser des patrouilles sur la Katzbach. Cette mesure eut plus de succès, car elles découvrirent un corps russe de 10 à 12 mille hommes, vers Polschildern. Mollendorf en rendant compte au Roi, le 13 à midi, ajouta que tous les rapports confirmaient le passage de l'Oder par l'armée russe ; mais Schmettau, par un nouveau rapport annonçant le contraire, prolongea ce malheureux état d'incertitude. Enfin, à cinq heures du soir, un second message de Mollendorf prévint qu'effectivement Butturlin était sur la rive gauche de l'Oder, et se dirigeait sur Panten. L'armée leva sur-le-champ son camp, se remit en marche sur quatre colonnes et se dirigea par Lonig, non pour attaquer les Russes, mais pour en donner la crainte à Laudon et l'attirer dans la plaine. Pendant cette marche, Frédéric reçut encore l'avis que Laudon était aussi en mouvement sur Jauer ; cet avis était faux, mais probable ; l'on croit facilement ce que l'on désire, et le Roi n'avait aucun motif de

penser que son adversaire restât dans une pareille inaction. En conséquence il fit faire halte à l'infanterie de l'avant-garde aux environs de Jenkau; les hussards poussèrent une reconnaissance sur Behrsdorf; l'armée qui devait d'abord camper à Lonig, alla plus loin prendre position, la première colonne vers Mertzdorf, la seconde à Dromsdorf, la troisième à Tschinwitz, la quatrième à Plomnitz, où Frédéric attendit le retour des hussards. Son intention était de passer au point du jour le ruisseau de Weidebach par brigades et de se former inopinément sur les hauteurs de Jauer pour recevoir les têtes des colonnes autrichiennes, qui auraient ainsi donné sur le centre d'une armée déployée et eussent été culbutées comme celles de Soubise à Rosbach. Les hussards rentrèrent le 11 à trois heures du matin, annonçant qu'ils n'avaient point rencontré l'ennemi, mais qu'ils avaient distinctement vu les feux de la grande armée autrichienne dans son camp de Hohenfriedberg et ceux de Brentano à Strigau. En effet, le général autrichien était resté immobile dans sa position, sans qu'aucune sollicitude pour ses alliés pût l'en arracher.

Alors l'armée prussienne fit demi-tour à droite et revint à Lonig; quelques détachements furent portés à Kanth pour communiquer avec Breslau, et à Merschutz pour éclairer du côté de Jauer. Le général Platten se porta le 15 sur les hauteurs

de Walstadt pour reconnaître l'armée russe. Il découvrit quelques milliers de Cosaques attaquant les hussards de Ziethen, vers Jenkau, sans pouvoir les entamer, et aperçut sur les hauteurs de Wandris une division de cavalerie régulière qui venait à leur soutien ; il engagea aussitôt une canonnade avec ces escadrons, mais le Roi ayant fait marcher le général Ziethen sur Nicolstadt pour les tourner, ils se retirèrent.

Pendant cette escarmouche les avant-postes annoncèrent qu'il s'élevait de noirs tourbillons de poussière sur la route de Jauer. Le Roi détacha sur-le-champ Mollendorf à Dromsdorf, et le général Ramin sur les hauteurs de Mertzdorf ; on vit bientôt paraître 15 escadrons déployés entre Dromsdorf et Rudern, et derrière eux une colonne de cavalerie qui traversait au trot le village de Bartzdorf, se dirigeant sur Proten. C'était le général Laudon qui, jugeant au bruit du canon que les Russes s'approchaient, s'était mis à la tête de 40 escadrons pour les soutenir, et établir avec eux la communication désirée depuis si longtemps. Le Roi ignorant ce que cela signifiait, se mit lui-même à la tête d'une brigade d'infanterie et d'une division de cuirassiers, et s'avança par Skule sur Klein-Pohlwitz pour soutenir Ziethen, qui, après avoir évacué Nicolstadt, se trouvait entre cette colonne de cavalerie autrichienne et celle des Russes.

Laudon prit alors à gauche par Walstadt et joignit

la cavalerie de ses alliés près de Strachwitz. D'un autre côté, Platten se dirigea sur Wandris, et le Roi, après s'être réuni à Ziethen, forma sa cavalerie et se porta d'abord à Nicolstadt, puis dans la direction de Walstadt; il en résulta une canonnade et un petit combat. La cavalerie prussienne, qui avait la tête de colonne vers Strachwitz, culbuta quelques régiments autrichiens, s'engagea un peu trop, fut prise en flanc par des cuirassiers et entourée d'une foule de Cosaques, au travers desquels elle se fit jour. Le Roi l'ayant soutenue, obligea celle des ennemis à se retirer sur l'armée russe, qui était en pleine marche pour Parchwitz et Klemerwitz. Butturlin campa dans cette dernière position avec sa cavalerie et environ 10 mille fantassins qui avaient pris les devants; le reste de son armée n'arriva que le lendemain. Le Roi se fit renforcer par la brigade d'infanterie de Mollendorf et celle de cavalerie du colonel Lottum, restées à Mertzdorf, et retrancha pendant la nuit les hauteurs de Walstadt, avec 24 bataillons et 58 escadrons, ignorant que l'armée russe fût encore en arrière, et perdant l'occasion d'accabler le corps de Butturlin.

Ce général avait compté avec raison que Laudon s'avancerait le 15, et le soutiendrait dans sa marche sur Klemerwitz, s'il était attaqué; mais les Autrichiens voulant que la réunion s'opérât au couvent de Walstadt, les Russes ne trouvèrent pas la moindre trace de leurs

alliés, et si le Roi les avait attaqués avec toutes ses forces, ils auraient été fortement compromis sur la gauche. Enfin, Butturlin insista et décida les Autrichiens à s'avancer vers Jauer. Laudon marcha le 17 août à Gerlachsdorf, Luzinsky sur le Streitberg, près de Strigau, Beck à Lignitz, Brentano près de Jauer; Janus garda les hauteurs de Kuntzendorf. L'armée russe ne bougea point de Klemerwitz. Le Roi rectifia sa position dans la nuit du 16; il plaça la droite à Gros-Wandris, la gauche vers Strachwitz, le quartier général à Nicolstadt.

Frédéric ayant ainsi les Russes devant son front, et les Autrichiens derrière lui, n'avait plus d'autre point de retraite que Schweidnitz; il se fit joindre par l'autre partie de l'armée restée à Lonig, sous les ordres du margrave Charles, et lui assigna une position, la droite sur les hauteurs de Granowitz, la gauche à Dromsdorf. Les deux partis restèrent en présence jusqu'au 19; les alliés perdirent ainsi sans retour l'occasion la plus favorable d'accabler Frédéric. Au lieu de profiter du temps qui s'écoula du 15 au 18, ils tinrent des conseils de guerre dans lesquels il fut résolu que l'armée russe se rapprocherait encore un peu le 19, et porterait sa droite à Eichholz, et sa gauche vers Lignitz. Dans cette situation embarrassante, il restait néanmoins au Roi la possibilité de dérober une marche, de gagner les hauteurs de Kuntzendorf avant Laudon et de le couper de

tous ses magasins. Il la saisit avec empressement, le 19 août, au point du jour ; mais le vigilant Laudon devina ce projet, et partit sur-le-champ lui-même pour Kuntzendorf, de manière que le Roi le trouva, le 20 au matin, maître de ces hauteurs et de tous les défilés.

Frédéric jetant alors ses regards sur un poste d'où il pût à la fois empêcher le siége de Schweidnitz, couvrir Breslau, être à portée de ses magasins, vint s'établir, le 20 août, entre Buntzelwitz et Tscheschen, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, la gauche à Jauernick. L'approche des Russes le décida à rectifier cette position.

Le camp de Buntzelwitz était formé par une chaîne de monticules séparés par plusieurs ruisseaux, dont les principaux étaient la Freyburger-Wasser et la Strigauer-Wasser, qui couvraient le front et ne laissaient que peu de points d'attaque. La ligne s'étendait dans une espèce de carré long, dont le côté droit était vers Tscheschen et Zedlitz, le front depuis Zedlitz jusqu'en arrière de Jauernick, le côté gauche depuis Jauernick jusqu'en arrière de Wurben, d'où cette ligne allait rejoindre le côté droit vers Tscheschen (Voyez *Pl. XXIV*). Il y avait six angles saillants formant de vrais bastions qui battaient tous les environs et flanquaient les retranchements intérieurs. Tous ces mamelons furent fortement retranchés, surtout ceux de Wurben, qui dominaient le camp et pouvaient en être considérés comme la citadelle ; 180 pièces de

canon, sans compter l'artillerie des bataillons, en défendirent les avenues. Le camp était entouré d'abatis, de trous-de-loup et de fougasses ; l'armée y travailla pendant dix jours et dix nuits avec une activité extraordinaire. On profita de tous les avantages du terrain soit pour y combiner l'emploi des différentes armes, soit pour y placer des ouvrages. En un mot, ce camp qui fit époque dans les annales de l'art, fut considéré longtemps comme un chef-d'œuvre de fortifications de campagne. Les deux fronts attaquables se trouvaient entre Jauernick et Buntzelwitz, entre Peterwitz et Neudorf.

Les généraux alliés ayant enfin réglé le 21 août l'affaire importante de leurs approvisionnements, le maréchal Butturlin se porta le 24 à Jauer ; Laudon fit occuper les hauteurs de Strigau par les corps de Beck et de Brentano. Le 25 les Russes marchèrent à Hohenfriedberg ; Laudon sortit enfin de ses montagnes, et campa le 26 la droite à Bogendorf, la gauche à Zirlau. Le corps de Luzinsky s'empara des hauteurs d'Arensdorf, et s'y maintint malgré les efforts des Prussiens pour l'en déloger.

Cette apparition des Autrichiens fit enfin craindre au Roi qu'ils ne tentassent une attaque générale ; il ordonna que le soir les tentes fussent abattues, que l'armée passât la nuit sous les armes, et que les pièces fussent attelées. Cet état pénible dura plusieurs jours

sans que l'ennemi se présentât ; mais attendu qu'il pouvait venir le jour même où l'on aurait négligé ces précautions, il fallut se résoudre à les continuer.

Le 28, le général russe, cédant aux instances de Laudon, serra de plus près les Prussiens, en portant sa droite à Oelse, sa gauche à Strigau. Le corps du général Czernischef remplaça Brentano au Streitberg, et ce dernier prit poste à Niclasdorf. Le lendemain, Czernischef campa la droite à Muhrau, la gauche vers Jerichau ; il détacha ses troupes légères aux ordres du général Berg, sur les hauteurs de Laasen, d'où elles chassèrent les postes prussiens de Conradswalde.

Laudon, s'apercevant que les travaux des Prussiens augmentaient chaque jour, pensa un peu tard qu'il fallait enfin les attaquer ; il employa toute son éloquence pour déterminer Butturlin à coopérer à cette attaque le 1er septembre ; mais ses efforts furent inutiles, le général russe déclara nettement qu'il n'y prendrait aucune part, et le conseil de guerre qu'il convoqua enchérissant sur sa sagesse, déclara qu'il était imprudent d'attaquer une position aussi redoutable, dont le Roi serait bientôt forcé de sortir faute de vivres. Toutes les instances du général autrichien, le tableau des avantages incalculables qu'assuraient aux assaillants la supériorité et l'initiative, enfin l'honneur qu'ils recueilleraient de cette opération, ne purent rien sur l'esprit du général russe, qui crut faire beaucoup

d'offrir un corps de 20 mille hommes, dans le cas où les Autrichiens seraient attaqués.

Laudon ne se laissant pas rebuter rédigea un projet d'attaque pour le 3 septembre, et se rendit le 2 au quartier général russe pour le discuter. Ce projet parfaitement combiné, établissait un effort général sur le centre par échelons (voy. *Pl. XXIV*). Le centre qui formait la tête d'attaque, était composé de troupes choisies et de volontaires formés en colonne qui auraient emporté le village de Jauernick. Les divisions de l'aile droite, disposées en échelons à la même distance, devaient pénétrer par ce point et se former en ligne au fur et à mesure, de manière à donner une direction divergente aux ailes de l'ennemi qui auraient été ainsi battues et isolées. Ces dispositions faisaient vraiment honneur au coup d'œil de Laudon ; elles furent communiquées à tous les lieutenants généraux, et les troupes autrichiennes se rendirent même dans la nuit du 2 au 3, aux places de rassemblement indiquées ; mais Butturlin inébranlable, s'en tint à sa première résolution. Laudon, vivement affecté de ce procédé, en tomba malade, et les troupes rentrèrent dans leur camp. Dans le fait, cet événement n'est pas difficile à expliquer ; il faut en attribuer la cause au peu de ménagements gardé par Laudon. Il apporta à Butturlin un plan rédigé par le général Giannini, son chef d'état-major, dans lequel le rôle que ses alliés

devaient jouer était déjà fixé d'une manière aussi peu honorable que contraire à la décision prise peu de jours auparavant par le conseil de guerre. Il parut en effet étrange au général russe, qu'après la délibération de ce conseil, auquel Laudon assista lui-même, on pût, sans l'avoir consulté dès lors, apporter un projet d'attaque tout préparé, dans lequel on déterminait ce qu'il aurait à faire, soit avec son armée, soit avec le corps de Czernischef.

Frédéric ignorait toutes ces circonstances heureuses pour lui ; mais il pensa néanmoins que ses ennemis ne se croyaient pas en mesure de l'attaquer, et ordonna qu'à l'avenir moitié seulement de chaque régiment prendrait les armes pendant la nuit. Le 4 septembre, il fit occuper les hauteurs de Sabischdorf par la division Gablenz ; un poste et une batterie furent établis au retranchement des Suédois, que l'on avait remis en état.

Le 9 septembre, à l'entrée de la nuit, les Prussiens aperçurent le camp de Butturlin en flammes, et Brentano descendant les hauteurs vers Grunau. En effet, l'armée russe se portait à Jauer, d'où elle repassa l'Oder, laissant le général Czernischef à l'armée autrichienne avec un corps auxiliaire de 20 mille hommes. Laudon renonça alors à l'espoir d'attaquer le Roi avec succès, et reprit le 10 septembre au matin le camp de Kuntzendorf. Frédéric échappa ainsi fort heureusement

au plus grand danger qu'il eût jamais couru. On voit au surplus que la mésintelligence de ses adversaires y contribua autant que son génie.

Positions en Saxe et en Poméranie.

Tandis que ces choses se passaient, l'armée de Saxe était toujours dans la plus grande inaction, à quelques chicanes de postes près, qui ne valent point la peine d'être rapportées. Daun campait avec une partie de ses troupes au Val de Plauen sous Dresde ; le reste cantonnait vers Dippodiswalde ; Lascy à Dobritsch. L'armée des Cercles ne sortit du Voigtland que vers la fin de juillet, sous prétexte du manque de vivres. C'est la première fois qu'on ait entendu dire qu'il fallait rester en place, parce qu'on manquait de subsistances ; jusqu'alors, le besoin de vivres avait forcé d'abandonner un pays, et il appartenait au général Serbelloni de prouver le contraire. Enfin cette armée vint camper le 21 juillet vers Ronnebourg, poussant des postes à Gera et Naumbourg. Le prince de Wurtemberg défendait son camp retranché de Colberg, comme nous le verrons ensuite, et les Suédois qui s'étaient mis en mouvement au *mois d'août*, pénétrèrent dans la Marche-Ukraine, jusqu'au moment où les petits renforts arrivés au colonel Belling, qui les observait, les engagèrent à rentrer dans la ligne de démarcation.

Suite des opérations du Roi. Laudon emporte Schweidnitz d'assaut.

Il est vraisemblable que Frédéric ignora la cause et le but de la marche des Russes vers l'Oder. Il présuma qu'ayant trouvé sa position inattaquable, ils avaient le projet de faire, comme dans la campagne précédente, une diversion sur Berlin, afin de faciliter les opérations de Laudon en Silésie. Pour déjouer ce dessein et mettre les Russes hors de cause pour le reste de la campagne, le Roi résolut de détruire les magasins établis sur la ligne de Posen. Il chargea de cette expédition le général Platten, auquel il donna 14 bataillons et 25 escadrons avec ordre de se diriger ensuite sur Francfort ou Glogau, et, dans le cas où il rencontrerait des obstacles, de se porter à Landsberg sur la Wartha. Ce général devant opérer sur les derrières d'une grande armée ennemie, reçut carte blanche, et n'eut d'autre instruction que de faire tout le mal possible. Il passa l'Oder à Breslau dans la nuit du 11, campa à Sabisch le 14, et détruisit un magasin à Kobielin. Informé qu'un grand convoi parquait au couvent de Gostein, il prit les devants avec la cavalerie, et ordonna au général Knobloch de le suivre. Arrivé au couvent le 15, il trouva en effet le parc barricadé et défendu par 5 mille hommes d'infanterie, ce qui le

força d'attendre la sienne; alors il ordonna à 4 bataillons de grenadiers d'emporter le couvent et la barricade, tandis que le reste se formerait pour les soutenir. La barricade fut enlevée, le couvent pris; on tua 600 hommes, 1500 demeurèrent prisonniers, le reste se dispersa dans les bois. Plus de 500 chariots furent détruits. Le corps campa le 16 à Czempin, le 17 à Stenzewa; il poussa de là un détachement sur Posen; d'où le général Dalk s'était retiré après avoir fait évacuer les magasins. Platten continua sa marche pour Neustadt, où il resta quelques jours; il se porta par Birnbaum et Golmitz à Landsberg, où trouvant le 22 le pont de la Wartha coupé, il en fit jeter un avec des pontons et des radeaux qu'il trouva heureusement sur la rivière.

Cependant l'épuisement des magasins de Schweidnitz forçant le Roi qui était jusqu'alors resté au camp de Buntzelwitz, à se rapprocher de Neisse, il porta son armée en trois colonnes, le 26 à Pulzen, le 28 à Siegroth, le 29 à Gross-Nossen. Le colonel Dalwig flanqua sa marche à gauche avec 1200 chevaux et un bataillon de troupes légères pour éclairer les mouvements de Laudon du côté des montagnes. Le Roi pensait que le général autrichien le suivrait pour couvrir la route importante de Glatz, et fut fort surpris qu'aucun rapport ne lui annonçât ce mouvement. Tous les détachements, envoyés dans le même but n'ayant rien découvert, le

Roi fit partir le 2 octobre le général Lentulus, pour reconnaître aussi près que possible Schweidnitz et l'ancien camp des Autrichiens. Ce général ne fut pas plus heureux, mais annonça que, suivant le bruit répandu dans le pays, Laudon devait avoir remporté Schweidnitz d'assaut.

En effet, ce dernier n'eut pas plus tôt avis du mouvement des Prussiens, qu'il résolut de tenter l'escalade, tandis que Brentano posté à Ludwigsdorf, et Draskowitz à Wartha, garderaient les communications avec les montagnes de Glatz : dans ce but, il fit resserrer le 30 septembre la chaîne de postes placée autour des ouvrages, en établit une seconde, et rassembla les échelles et les planches dans tous les environs.

L'attaque fut exécutée sur quatre colonnes dirigées contre chacun des forts (voy. *Pl. XXIV*) : ces colonnes avaient à leur tête des canonniers, des sapeurs, des ouvriers munis de pelles, de haches, de pioches, et des hommes portant des échelles avec leurs fusils en bandoulière. Des officiers du génie, qui connaissaient la place, servaient de guides à chacune d'elles. Enfin on appela au quartier général les commandants de ces attaques, et on leur donna des instructions dont voici le résumé :

1° L'attaque se fera à la baïonnette sans tirer un coup de fusil ; 2° aussitôt que les bataillons de la tête seront arrivés sur le glacis, ils s'élanceront dans le

chemin couvert et dans le fossé, planteront les échelles, et pénétreront vivement dans l'intérieur des ouvrages pour s'emparer des ponts-levis ; 3° les troupes conserveront avec soin les échelles, afin qu'après la prise des forts on puisse s'en servir pour escalader la ville ; 4° le bataillon de grenadiers attaché à chaque colonne, fera seul l'attaque ; il sera suivi d'un bataillon de fusiliers : celui-ci emportera la courtine qui lie les forts avec les lunettes ; les deux autres bataillons resteront en arrière avec les pièces d'artillerie, jusqu'à ce qu'ils soient appelés ; 5° aussitôt que les forts extérieurs seront enlevés, les bataillons de réserve, à chaque colonne, viendront en prendre possession : ceux qui auront exécuté l'attaque se remettront de suite en ordre pour emporter le corps de place.

Le commandant fut informé de ce projet, et quoiqu'il n'y ajoutât pas foi, il fit prendre les armes à sa faible garnison, et lui assigna ses postes : 1200 hommes gardèrent l'enceinte intérieure de la ville ; 1000 furent disposés dans les quatre forts et dans les courtines ; 80 dans les fossés pour culbuter les échelles ; enfin le reste, consistant en 1400 hommes, fut placé en réserve entre la première enceinte des forts et celle de la ville ; mais cette réserve n'eut point d'instruction sur ce que les divers détachements qui la composaient auraient à faire dans le cas où l'ennemi parviendrait à réussir sur l'un ou l'autre point, ni sur aucun des

incidents probables dans une entreprise de cette nature. Il en résulta qu'au moment de l'escalade, une partie de la réserve se retira dans la ville, et que le reste courut de côté et d'autre, sans savoir ce qu'elle faisait.

Les colonnes attaquèrent avec vivacité, et, après un combat de quatre heures, plus ou moins bien soutenu par les différents forts, la place fut au pouvoir des Autrichiens, qui eurent 1400 hommes hors de combat, mais firent 3,400 prisonniers. Laudon mit alors dans la place une garnison de 10 bataillons, en fit réparer les ouvrages, et resta campé sur les hauteurs de Kunzendorf. La nouvelle de cet événement imprévu et désagréable força le Roi à renoncer à ses manœuvres en haute Silésie, et à venir le 6 octobre à Strehlen, couvrir Breslau.

Le général autrichien n'osa rien entreprendre sans avoir reçu des ordres de sa cour (1). Les membres du conseil aulique, qui faisaient la guerre au coin du feu, lui ordonnèrent, malgré la supériorité de ses forces, qui étaient doubles de celles des Prussiens, de rester

(1) Thielke dit positivement que Marie-Thérèse avait donné plein pouvoir à Laudon de diriger ses opérations. Au fond il importe peu au lecteur, de savoir que ce soit au conseil de guerre ou au général en chef qu'il faille attribuer l'honneur ou la faute ; il ne doit chercher ici que des principes.

sur la défensive dans les montagnes, et d'envoyer au maréchal Daun les troupes qu'il en avait reçues au commencement de la campagne, si le Roi se dirigeait contre lui. Le 11 novembre, les Autrichiens prirent des quartiers d'hiver, ainsi que Czernischef, qui cette fois resta avec eux dans le comté de Glatz. L'armée prussienne en fit autant dans les premiers jours de décembre, et termina ainsi fort heureusement sans combat et sans bataille, une campagne où les alliés auraient dû dix fois l'écraser.

Tandis que tout se terminait en Silésie d'une manière si pacifique et si inespérée, Frédéric courut un danger d'une autre espèce. Un gentilhomme silésien, nommé Warkotsch, qu'il comblait de ses bontés, résolut de l'enlever conjointement avec le capitaine Wallis, et de le livrer aux Autrichiens. Ce projet fut révélé par un domestique de Warkotsch, au moment où les postes de Croates s'avançaient déjà pour recevoir le Roi.

Fin de la campagne en Saxe.

L'armée des Cercles était venue se poster, comme on l'a déjà dit, vers Ronnenbourg, à la fin de juillet. Daun et le prince Henri gardaient toujours leurs positions, et sans les petits tours que se jouaient les partisans des deux côtés, on eût pris leurs camps pour des

camps d'instruction. Le prince Henri fut forcé d'envoyer quelques bataillons à Berlin, que les Suédois menaçaient, et vers les frontières d'Halberstadt, pour les protéger contre les incursions des troupes légères françaises, dont l'armée passa le Weser le 19 août. Malgré cela, le général autrichien n'en devint pas plus hardi. Il souffrit même que le prince Henri portât Seidlitz avec 8 bataillons et 24 escadrons le 2 septembre, contre les corps détachés de l'armée des Cercles. Seidlitz s'avança sur Ronnenbourg, et, après avoir repoussé différents partis, allait attaquer la droite de cette armée appuyée au Rensterberg, lorsqu'elle changea de position. Il prit alors position à Altenkirch, où il menaçait la gauche. Le lieutenant général Serbelloni, considérant qu'il était inutile de fatiguer les troupes par une surveillance continuelle, jugea plus commode de les conduire au camp de Weida. Seidlitz rejoignit alors l'armée le 15, par Altenbourg et Borna.

Le prince Henri détacha une seconde fois ce général le 12 octobre, dans les environs de Magdebourg, afin de balayer les petits partis ennemis qui y rôdaient. Daun n'en resta pas moins tranquille dans son camp, et séparé de l'armée des Cercles.

Le 1er novembre arriva le renfort de 24 bataillons et 42 escadrons, détaché par Laudon après la prise de Schweidnitz; les forces de Daun s'élevaient alors à 76 bataillons et 140 escadrons : c'était plus qu'il n'en

fallait pour écraser le prince Henri, et marcher à Berlin. Le 5 novembre, le maréchal se mit en effet en mouvement, et attaqua toute la ligne des avant-postes; mais la montagne accoucha d'une souris; Daun prit quelques villages sur la rive gauche de la Mulde, où les Prussiens gênaient les cantonnements qu'il avait marqués, et où il s'établit le 19 novembre. L'armée des Cercles en fit autant le même jour, et toutes les deux se reposèrent de bonne heure des fatigues qu'elles n'avaient point essuyées.

CHAPITRE XXIX.

AFFAIRES DE POMÉRANIE. SIÉGE DE COLBERG.

Nous avons vu que les Russes, croyant se procurer une base d'opérations qui leur permît d'établir leurs dépôts près de la mer, se décidèrent à tenter le siége de Colberg. Le lieutenant général Romanzoff fut chargé de cette opération, avec un corps de 18 mille hommes que devait protéger la flotte combinée des Russes et des Suédois. Le prince de Wurtemberg, chargé de couvrir la Poméranie, poussa le général Werner aux environs de Koslin et Belgard, et campa, le 4 juin, sous Colberg; la gauche à la ferme de Bollenwinckel, la droite à la Persante : en avant de son front, couvert par un ravin très profond, était le village de Neckin; des marais impraticables s'étendaient sur sa gauche; cette position avantageuse fut couverte encore par trente-huit redoutes y compris celles des hauteurs de Pretmin; l'espace entre la gauche et la mer, quoique peu praticable à cause des marais, fut encore lié à la colline par trois redoutes et un ouvrage avancé.

Lorsque le prince de Wurtemberg sut que Romanzoff ne s'avançait d'abord qu'avec 10 mille hommes,

il proposa au Roi de l'attaquer pour s'en débarrasser pendant toute la campagne; mais Frédéric, qui donnait alors tous ses soins au projet du général Goltz contre Butturlin, crut que cela suffirait pour délivrer la Poméranie. Il refusa donc d'accepter la proposition du prince. Nous avons vu comment ce dernier projet échoua par la mort subite de son auteur. Frédéric se repentit trop tard d'avoir refusé une proposition utile dans tous les cas, et fondée sur les principes de l'art.

Le général russe fut renforcé le 5 juillet, et prit poste auprès de Koslin, en attendant la flotte, qui mouilla le 30 et débarqua des troupes et de l'artillerie. Son corps fut alors porté à 24 mille hommes. Le 22 août, il s'établit, la droite à Quetzin, la gauche à Dejow; la flotte arriva devant Colberg deux jours après, et commença de suite le bombardement qui dura près de quinze jours. Le 4 septembre, l'armée russe resserra le camp prussien; mais Romanzoff le trouvant sans doute trop fort pour l'attaquer de vive force, résolut d'en faire le siége en règle.

Le prince de Wurtemberg, de son côté, prit les meilleures dispositions pour la défense de ses ouvrages et rédigea une instruction qui peut servir de modèle en ce genre. Voulant utiliser sa cavalerie, il la détacha dans la nuit du 11 septembre, avec un bataillon franc, sous les ordres du général Werner, vers Belgard, afin de détruire les dépôts des Russes, et menacer leurs

communications. Malheureusement Werner cantonna le 12 septembre son corps dans les villages voisins de Treptow, où il fut surpris par le colonel Bibikow qui l'enleva au sortir de cette ville avec son infanterie et une centaine de dragons. Le reste de la cavalerie s'étant replié sur les autres escadrons, eut le temps de se retirer, après avoir culbuté, vers Kletkow, une partie des ennemis dans la Rega, et leur avoir fait une centaine de prisonniers.

Romanzoff continuait pendant ce temps ses approches contre le Bollenwinckel, clef du camp ennemi. Il fit attaquer, dans la nuit du 17 au 18 septembre, le retranchement élevé sur la plage, et la redoute verte (grüne Schantze); le premier fut emporté, la seconde résista. La nuit suivante l'attaque fut renouvelée sans succès et ce point devint, depuis ce moment, le point de mire des assiégeants. Le prince de Wurtemberg fit construire une redoute sur la plus haute sommité du Bollenwinckel, espérant que le général Platten ne tarderait pas à lui amener des subsistances et des renforts.

En effet, ce général que nous avons laissé à Landsberg après son expédition contre les dépôts de Posen, en partit le 25 septembre, se réunit le 27 à Freyenwalde à la cavalerie surprise à Treptow, et vint prendre position, le 2 octobre, à Prettmin, sur la rive gauche de la Persante, ce qui porta les forces du prince

à 16 mille hommes ; mais l'embarras des vivres n'en fut que plus grand, car il fallait les faire venir de Stettin par Golnow à travers mille obstacles. On attendait un grand convoi de cette ville ; mais Romanzoff faisait tous ses efforts pour empêcher son arrivée. D'un autre côté, la grande armée russe, après son départ de la Silésie, étant venue successivement camper à Driesen et à Drambourg, détacha les généraux Berg et Fermor sur Greifenberg, avec ordre de pousser jusqu'à Treptow.

Cependant le colonel Kleist fut envoyé à la rencontre du convoi et le joignit à Golnow. Le général Platten fut détaché avec 6 bataillons, pour attirer à lui tous les petits corps qui se trouvaient vers Greifenberg et se porter ensuite sur Golnow afin de faciliter la marche de Kleist et de son convoi. En même temps Knobloch devait se poster en arrière de Treptow et y envoyer un détachement pour en retirer un bataillon et les vivres qui s'y trouvaient. L'officier qui lui porta cet ordre le rendit mal et ne fut pas compris ; le général se porta avec son détachement, le 20, jusqu'à Treptow, où il fut coupé et entouré le lendemain par un corps russe que Romanzoff y conduisit lui-même par Garrin.

Platten campa le 19 à Schwanteshagen, et envoya, le 20, le lieutenant-colonel Courbières, avec deux bataillons et un régiment de hussards, pour faire un

fourrage vers Baumgarten et Zarnglaf. Ce détachement fut enlevé par le prince Dolgorouky, à très peu de distance du camp, sans qu'il fût possible de lui donner secours. Dans le même instant, la grande armée de Butturlin s'était portée aux environs de Regenwalde, et avait détaché le général Fermor pour attaquer, de concert avec les troupes légères de Berg, le corps de Platten, et lui couper la retraite sur Stettin. Mais il décampa dans la nuit du 21 octobre, traversa la forêt de Kautreck au milieu des tirailleurs ennemis ; et comme Fermor avait commis la faute de s'arrêter à Glewitz, les Prussiens rejoignirent à Golnow le convoi dont ils devaient protéger l'arrivée.

Le 22, Fermor attaqua Golnow, ce qui força le train à revenir sur Stettin et Platten à se retirer sur Damm le 23. Cet événement eut les plus funestes résultats : Knobloch, investi à Treptow, depuis le 21, fut forcé de capituler le 25 avec 1800 hommes ; la communication entre le camp de Colberg et le général Platten fut interceptée ; il fallut renoncer au convoi de vivres.

D'un autre côté, les Russes enlevèrent, le 22, la redoute de Spie, et on fut obligé de faire rentrer au camp les troupes qui occupaient les hauteurs de Pretmin sur la rive gauche de la Persante. Ce contretemps ne découragea pas le Prince ; il résolut d'attendre la dernière extrémité avant de chercher à se faire jour, espérant que la rigueur de la saison forcerait les

Russes à se retirer; et fit retrancher le passage de Colberger-Deep (1), point unique par lequel il pût opérer sa retraite. Un bâtiment chargé de grains, qui mouilla par hasard près du port, fut remorqué par des chaloupes et procura du pain pour quinze jours.

Le 2 novembre, la grande armée russe se mit en route pour la Pologne, laissant à Romanzoff un renfort nombreux sous les ordres du général Berg.

Le corps de Platten, que le Roi avait d'abord destiné à couvrir Berlin contre l'invasion dont il le croyait menacé par les Autrichiens, se réunit ensuite le 9 à Berlinchen au général Schenkendorf, qui amenait dans le même but 8 faibles bataillons de l'armée de Silésie. Ces deux divisions marchèrent à Naugarten, où elles arrivèrent le 14, poussant devant elles le corps de Berg qui se retira sur Freyenwalde. Par un hasard fort heureux, le prince de Wurtemberg faisait dans le même instant ses préparatifs pour quitter le camp retranché par le Colberger-Deep. Après avoir rassemblé, dans la nuit du 13 au 14, tous les canots nécessaires pour jeter un pont sur la Rega, et les avoir transportés de

(1) Colberger-Deep est un village situé près de la mer et du lac de Kamper; on chemine entre la mer et ce lac, jusqu'au goulet qui le ferme, de manière que ce passage forme un défilé étroit, dans lequel se trouve encore l'obstacle du goulet, qui exige un long pont.

Colberg en arrière des dunes de l'étang de Kamper, le Prince se mit en marche le 14 à sept heures du soir, laissant seulement les gardes des retranchements les plus avancés à leurs postes pour cacher sa retraite. Le corps arriva à une heure du matin à Colberger-Deep, et comme le pont de chevalets sur lequel on devait passer le lac n'était pas prêt, l'avant-garde le passa en canots. Le corps suivit lorsque le pont fut achevé, traversa le marais sur une vieille digue négligée par les Russes, et se rendit, le 15, à Treptow.

Le général Platten, parti le même jour de Naugarten, s'était dirigé à Koldemanz, où il apprit l'heureuse retraite du Prince, et son projet de marcher, le 16, à Greifenberg. En effet, le Prince ordonna à ce général de se porter à Plathe pour y réparer le pont; et le 17, les deux corps se réunirent à Greifenberg. Le prince de Wurtemberg résolut alors d'opérer encore une fois sur les derrières de Romanzoff, et se porta, le 18, à Falkenberg, poussant devant lui les troupes de Berg. Mais le général russe ne prit point le change; il resserra la place de Colberg et se posta lui-même avec un corps nombreux à Gostin, pour en couvrir le siége.

Dans cet état de choses, il ne resta d'autre parti aux Prussiens que de se rapprocher de leur grand convoi de Stettin; ils marchèrent donc par Naugarten et Schwusen à Treptow, où le convoi arriva le 10. Après avoir pourvu à la subsistance de ses troupes, le Prince re-

tourna le 12 sur Colberg et trouva le corps de Romanzoff en bataille entre Prettmin et Rehmer sur la gauche de la Persante. La canonnade s'engagea aussitôt. Les Prussiens enlevèrent d'abord le passage retranché de Spie; mais il leur fut impossible de rien obtenir de plus ; et la saison étant trop rigoureuse pour continuer les opérations, le Prince fut forcé d'abandonner la place à son sort. Le 15, une partie de ses troupes se porta en Saxe et en Lusace et lui-même dans le Meklenbourg. Le brave colonel Heiden rendit la place le 16 décembre, faute de munitions et de vivres. Le corps de Romanzoff qui en avait fait la conquête prit ses quartiers d'hiver en Poméranie.

CHAPITRE XXX.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA CAMPAGNE DE 1761. OPÉRATIONS DE DAUN, COMPARÉES A CELLES DE 1809.

Après avoir analysé les opérations de quatre ou cinq campagnes actives, il est difficile de dire quelque chose de neuf sur une campagne qui a eu lieu sur le même théâtre, sans combats. Les fautes ont toujours été les mêmes ; les coalisés ont embrassé le théâtre des opérations de la manière la plus contraire à leurs intérêts. Frédéric, dont les moyens diminuaient chaque jour, ne savait à quel système il devait recourir : la guerre d'invasion ne lui convenait plus; il n'était plus dans ses intérêts de courir alternativement sur les Autrichiens et les Russes, parce que cette guerre de vigueur lui eût enlevé ses derniers soldats, échappés aux scènes sanglantes de Zorndorf, de Kunersdorf et de Torgau. La prudence lui conseillait de les laisser tranquilles, jusqu'à ce que l'occasion se présentât d'attaquer avec succès une seule de leurs armées ; c'était en effet un moyen sûr de faire rentrer l'autre dans ses frontières. Peut-être lui reprochera-t-on avec quelque justice de ne pas avoir profité des mois de mars et

d'avril, pour livrer une bataille à Daun, avant de quitter la Saxe et de marcher en Silésie.

Il me paraît au moins que Frédéric ayant une masse en Saxe, et voulant en porter une grande partie en Silésie, devait attaquer le maréchal avant de partir, pour lui ôter l'envie de profiter de l'énorme supériorité qu'on lui laissait sur le prince Henri. S'il avait prévu que Daun resterait dans l'inaction, sans doute il valait mieux l'y laisser ; mais, à moins d'un traité entre lui et ce maréchal, il ne devait ni ne pouvait le supposer. Daun avait jusqu'alors montré une sorte de pusillanimité qui tenait à la supériorité de génie qu'il reconnaissait au Roi ; cependant il l'avait attaqué deux fois avec succès ; jamais il n'avait été opposé à un autre général, et il était naturel de penser qu'il ne craindrait pas autant le prince Henri que Frédéric, et ne perdrait pas l'occasion de battre 30 mille hommes avec 60 mille.

Une fois arrivé en Silésie, il semblait inutile de laisser le corps de Goltz à Glogau, car les Russes étaient encore entre Posen et la Vistule ; si on l'avait réuni à l'armée, elle aurait été forte de 60 mille hommes, et, sans contredit, Frédéric eût bien pu attaquer Laudon, qui n'en avait pas 50 mille. Les positions des Autrichiens étaient bonnes ; mais pas inaccessibles, et il ne coûtait rien de chercher à les déloger, au moins par des manœuvres. Si le Roi fût parvenu à les rejeter au mois de mai, par Glatz, en Bohême, leur réunion avec

Butturlin n'aurait pas eu lieu, et on aurait gagné les défilés qui assurent de grands avantages dans la défensive. Frédéric, loin d'empêcher cette jonction, fit au contraire tout ce qui dépendait de lui pour la faciliter, en prenant le change sur les mouvements de l'ennemi. On lui a reproché avec fondement de n'avoir pas attaqué Laudon le 22 juillet à Beerwalde, près de Munsterberg ; car il eût mieux valu livrer bataille à cette époque, que de venir deux mois après s'enfermer dans un camp, entouré d'armées supérieures.

Aussitôt que le coup médité par le général Goltz fut manqué, et que les Russes s'avancèrent sur l'Oder, il fallait attaquer leur armée ou celle de Laudon. On avait tout intérêt à le faire, parce qu'une victoire renversait le plan de campagne, et l'on avait plus d'espoir d'en remporter une sur un corps séparé par un fleuve de celui qui devait le secourir, que de battre deux armées réunies, ou pouvant donner simultanément. Aucune considération militaire ne justifiera le Roi d'avoir laissé écouler depuis le 1er jusqu'au 15 août, sans accabler les Russes ou les Autrichiens ; il ne devait ni ne pouvait calculer que des forces aussi redoutables ne se joignissent que pour une parade.

Sans doute l'idée du camp de Buntzelwitz est d'une noble audace ; mais il me semble qu'il valait bien autant employer la moitié de cette audace, à livrer une bataille dans la marche sur Munsterberg, le 22 juillet.

En effet, un échec n'eût rien fait perdre au Roi, tandis que, forcé à Buntzelwitz, tout était perdu. Il paraît au moins certain que, si le projet d'attaque conçu par Laudon eût été exécuté le 3 septembre, l'armée prussienne eût été totalement anéantie, pour peu que ce général eût su profiter de sa victoire.

En un mot, *s'il est reconnu qu'une armée occupant une double ligne d'opérations intérieure, contre deux armées isolées à une grande distance, ne doit point les aller chercher trop loin pour n'avoir pas un mouvement trop long à exécuter, il est indispensable aussi qu'elle se porte vivement sur celle qu'il importe le plus d'accabler, pour les tenir à une distance convenable et les empêcher de manœuvrer simultanément.* Frédéric agit tout à fait contre ce principe : peut-être avait-il quelques motifs secrets de croire que, dans le cas même où ces armées se réuniraient, non-seulement elles n'agiraient pas simultanément, mais qu'elles n'opéreraient pas même de concert. Ce serait la seule raison qui justifierait cet oubli.

Enfin il me semble que Frédéric commit une faute qui lui coûta fort cher, en n'autorisant pas le prince de Wurtemberg à attaquer Romanzoff en Poméranie, tandis qu'il était supérieur à ce général. Le prétexte d'attendre le résultat de l'attaque projetée par Goltz, n'est pas supportable. Goltz n'avait pas assez de forces pour frapper des coups décisifs sur une armée trois fois plus nombreuse. J'avoue que l'emploi du corps de

Wurtemberg eût été beaucoup plus convenable, s'il eût été placé d'abord à Landsberg pour concourir ensuite à l'expédition, tandis que Romanzoff aurait attendu dans ses cantonnements les approvisionnements de siége ; mais si le Roi préférait le laisser en Poméranie, il y avait tout à gagner à lui faire attaquer Romanzoff avant que celui-ci eût reçu ses renforts.

Le Roi perdit par ces délais une place qui devenait très dangereuse entre les mains de ses ennemis, et dont la conquête aurait peut-être donné une tournure décisive à la campagne suivante, si des événements d'une autre nature n'avaient changé totalement la face des affaires.

Ce que les Autrichiens firent de mal dans cette campagne, provient du mauvais choix de la ligne d'opérations et du système compassé de Daun.

La conduite de Laudon, sans être marquée au coin du génie, fut souvent digne d'éloges, et, dans cette guerre, c'était beaucoup. D'après le plan adopté, il avait intérêt à ne rien entreprendre avant l'arrivée des Russes, et il manœuvra très bien pour se réunir à eux. Comme je l'ai déjà observé, le projet conçu pour attaquer le camp de Buntzelwitz, était basé sur l'emploi des masses au point décisif ; la direction que Laudon voulait leur donner, aurait sûrement produit de très grands résultats s'il eût réussi, comme tout portait à le croire. Enfin il mit le sceau à ses opérations par l'esca-

lade de Schweidnitz, entreprise bien conçue, encore mieux conduite, et dont le résultat donnait les moyens d'ouvrir l'année suivante une belle campagne. Celle-ci fut la seule où Laudon commanda en chef ; et s'il ne fit pas mieux, on peut l'attribuer à ses instructions primitives, et au peu de secours qu'il reçut de l'armée russe, sur laquelle reposaient toutes les combinaisons du cabinet de Vienne.

Mais s'il eut un beau côté dans ses opérations, on lui adresse néanmoins quelques reproches. Le premier est de n'avoir point profité de sa supériorité pour attaquer Goltz au mois d'avril, et de s'être borné à des démonstrations. Il devait le tenter puisqu'il ne risquait que la perte de quelques hommes, ce qui dans les proportions numériques des deux partis n'était pas un grand mal. S'il avait réussi, le corps eût été anéanti ou rejeté dans quelque place, où peut-être il n'aurait pu tenir ; dans tous les cas, c'était un résultat à chercher. Le second, plus grave, est de ne point avoir profité de ses énormes avantages pour attaquer le Roi à Nicolstadt, du 15 au 18 août. Il est inconcevable que deux armées, éloignées de 100 lieues, qui passent la moitié de la campagne à lier leurs opérations, et qui parviennent à placer entre elles un ennemi sans appui, sans retraite, divisé en deux corps pour faire face à leurs masses, et que rien n'empêchait de donner au même instant, aient passé quatre jours sans rien tenter, et laissé sortir le Roi de cet embarras. Comment Laudon qui projeta l'attaque de l'armée prussienne, lorsqu'elle occupait un camp redoutable, appuyé à Schweidnitz, se justifiera-t-il de l'avoir laissée tranquille, dans une position commandée de toutes parts et sans retranchements, où elle n'aurait eu aucune retraite en cas de revers ?

S'il faut en croire Thielke, Laudon ne peut rejeter ses fautes sur le conseil aulique ; car il avait reçu au commencement de la campagne une lettre de la main de Marie-Thérèse, qui lui accordait carte blanche, et l'avait affranchi de la tutelle de ce fameux conseil, à qui l'Autriche doit tous ses revers depuis le prince Eugène de Savoie. Si le fait est constant, on peut aussi demander à Laudon pourquoi, après avoir escaladé Schweidnitz, il n'a pas réuni ses 90 mille hommes (en y comptant le corps de Czernischef), et n'a pas alors attaqué le Roi, et marché sur Breslau ; le maréchal aurait facilement accablé Frédéric, qui n'avait pas plus de 45 mille combattants divisés, et dont la défaite eût assuré la conquête de la Silésie. Au lieu de frapper ces coups importants, on renforça Daun, qui avait déjà deux fois plus de forces que son adversaire, et n'en fit aucun usage.

Ceux qui conçurent le plan général de la campagne, et Daun lui-même, sont bien plus répréhensibles que Laudon. En portant le théâtre des grandes opérations

en Silésie, on engageait le Roi à s'y rendre : or c'était, suivant un ancien proverbe, prendre le taureau par les cornes. Cette province lui présentait en effet la ligne de l'Oder ; où depuis Stettin jusqu'à Neisse, huit places fortes lui offraient des appuis inappréciables en cas de défaite ; des dépôts, des magasins, et surtout la facilité de manœuvrer sur les deux rives de ce fleuve. En Saxe et sur l'Elbe, au contraire, les Autrichiens avaient Dresde en première ligne, et Prague en seconde, tandis que le Roi ne tenait que le poste de Wittenberg. On était à cinq ou six marches du centre de sa puissance ; et une ou deux victoires pouvaient terminer la lutte, en lui coupant les communications de l'Oder.

Mille motifs devaient décider les Autrichiens à frapper les grands coups en Saxe, parce qu'un seul y aurait écrasé leur ennemi ; en Silésie, il n'eût été blessé que légèrement. Ils avaient de plus en opérant dans cette première province, l'avantage d'une frontière saillante formée par les montagnes de la Bohême, au centre de leurs opérations, vers Bautzen et Zittau entre Dresde et le comté de Glatz. Daun avait au mois d'avril 90 à 100 mille hommes y compris l'armée des Cercles ; Laudon alors en comptait 45 mille : si l'on eût laissé 20 mille hommes vers Glatz jusqu'à l'arrivée des Russes, qu'on eût remis à Butturlin la conduite des siéges, et qu'enfin Laudon et Daun se fussent rapi

dement formés, le premier de Dresde à Bautzen, avec des troupes légères à Pirna, le second de Bautzen à Hoyerswerda ; et que deux masses de 60 mille hommes, dirigées par un seul chef, eussent attaqué Frédéric simultanément en le jetant toujours à gauche, il eût été coupé de toutes ses ressources : une bataille perdue aurait causé sa ruine. Si, contre toute vraisemblance, Daun perdait une ou deux batailles, qu'en serait-il résulté ?... N'avait-il pas derrière lui Dresde, les défilés de la Bohême, et, à la dernière extrémité, Prague ? Une seule marche de l'armée russe sur Breslau n'eût-elle pas amplement compensé ces deux batailles dont les pertes eussent pu être remplacées en quinze jours ?

Ce fut à peu près la même direction que Daun donna à ses opérations, en 1760, lorsqu'il voulut empêcher le Roi de se porter en Silésie, et certes il manœuvra bien plus habilement que dans cette campagne. Sa position eût produit les plus grands résultats si, à cette époque, il avait attaqué Frédéric en marche, comme nous l'avons observé au chapitre XXVI de la 3e partie. Mais ce n'est point en tenant des positions, en séjournant souvent et craignant de marcher trop près d'une armée inférieure en nombre, que l'on empêche son adversaire de rouvrir ses communications, et que l'on réussit. Si le maréchal avait porté dès le mois d'avril ses 125 mille hommes sur l'Elbe, en s'emparant de Torgau et de Wittenberg, et attaquant les Prussiens

partout où il les aurait rencontrés sur l'une ou l'autre rive de ce fleuve ; enfin, s'il avait manœuvré de manière à tenir la droite de l'armée toujours renforcée et prolongée sur la gauche du Roi, il eût été impossible à ce prince de se retirer autre part que sur Magdebourg, ce qui eût mis ses états à la merci de ses ennemis. Frédéric sentant que cette conquête tendait à lui ôter ses moyens de recrutement, aurait à la vérité cherché à livrer une bataille dès les premiers mouvements : mais qu'en serait-il résulté, puisqu'en cas de revers, on trouvait un point de ralliement et d'appui sous les murs de Dresde, qui eût permis de recommencer huit jours après une nouvelle tentative? Deux batailles gagnées par le Roi eussent détruit son armée, sans lui acquérir un pouce de terrain sur cette ligne d'opérations.

Il est plus naturel d'imputer ces fautes majeures dans l'emploi des forces, au conseil aulique qu'au maréchal, mais cela ne fait rien au fond. Peu importe, pour la démonstration et l'application des principes, que ce soit le cabinet ou les généraux qui aient mal combiné, je n'écris pour blâmer ni pour louer personne. Ce qui dépendait sans doute du maréchal, c'était de mieux employer les masses dont il avait le commandement exclusif : lorsque le Roi partit le 2 mai pour la Silésie, il ne resta au prince Henri que 30 mille hommes ; Daun avait 80 mille combattants, l'armée

des Cercles et le corps d'Odonell compris. Pourquoi ne chercha-t-il pas à le rejeter sur Wittemberg, le 6 ou le 7 mai ? Quel motif l'engagea à faire partir Odonell pour Zittau, et à différer de marcher sur la capitale, afin de détruire les ressources du Roi, ou sur Buntzlau, pour se lier avec les Russes et Laudon? Il aurait eu, après le départ d'Odonell, encore 60 mille hommes pour poursuivre une armée réduite à 20 mille par les pertes présumables d'une bataille. Tempelhof, pour excuser le maréchal, n'a pas craint d'avancer que le Roi, ne se trouvant qu'à quatre ou cinq journées de là, serait revenu sur ses pas. C'est un raisonnement faux ; à Lignitz, Laudon fut battu à deux lieues de Daun, sans que celui-ci pût le soutenir ; la bataille de Prague fut perdue, parce que les Autrichiens laissèrent un intervalle de quelques centaines de toises à l'angle que formait leur centre ? Comment Frédéric, à quarante lieues du prince Henri, et courant à Schweidnitz, aurait-il donc empêché son frère d'être battu vers Meissen, sur la rive gauche de l'Elbe?

Pour apprécier l'argument de Tempelhof, examinons les opérations de Napoléon sur Ratisbonne, en 1809, et vers Mantoue, en 1796 ; on verra dans les mémorables batailles d'Eckmühl, d'Abensberg et de Ratisbonne, deux grandes armées successivement battues, enfoncées et culbutées à deux journées de marche l'une de l'autre. On trouvera, en Italie, les deux co-

lonnes de Wurmser anéanties en 24 heures, non pas à quarante lieues, mais sur le même terrain, à Lonato et à Castiglione. Que l'on place un instant Napoléon dans la position de Daun, avec ses 125 mille hommes, au mois d'avril, et que l'on suive la marche ordinaire des entreprises de ce grand capitaine, et l'on conviendra, qu'au mois de juin, il n'y aurait eu en Prusse d'autres troupes que celles enfermées dans les places.

Ces observations jointes à celles que nous avons déjà eu occasion de faire quelquefois sur les avantages de prendre l'initiative, nous engagent à récapituler les maximes qu'elles semblent consacrer :

1° *Il est incontestable qu'une armée en prenant l'initiative d'un mouvement, peut le cacher jusqu'à l'instant où il est en pleine exécution ; ainsi lorsque les opérations ont lieu dans l'intérieur de sa ligne, un général peut gagner plusieurs marches sur l'ennemi.*

2° *Il est de la plus haute importance, pour juger sainement les opérations militaires, de bannir de toutes les combinaisons, ces calculs compassés qui supposent qu'un général sera informé d'un mouvement et s'y opposera par la meilleure manœuvre, à l'instant même où il commencera.*

3° *Lorsque deux corps d'armée combineront leurs opérations de manière à mettre l'ennemi entre deux feux à la distance de plusieurs marches, ils formeront une double ligne d'opérations contre une simple, et s'exposeront à être battus séparément si l'ennemi profite de sa position centrale.*

Il en est de cette manœuvre comm
sur les flancs, et l'on doit les ra
dans la classe de celles qui ne s
simultané au moment de leur exé

4° *Il est prouvé par l'expéri*
par les maximes présentées dans l
néral mettra toutes les chances en
dra l'initiative des mouvements, soit dans ses opérations stratégiques, soit dans ses dispositions de combat. Je suppose, en effet, qu'une armée de 40 mille hommes soit chargée de défendre un pays contre une de 60 mille ; si elle prévient l'ennemi, elle pourra, par ses mouvements stratégiques, mettre en action le gros de ses forces sur un point où l'ennemi n'en aura pas autant à lui opposer, et elle l'obligera ainsi à combattre avec désavantage ou à faire des contre-manœuvres qui retarderont ses progrès.

L'application de ce système aux dispositions de combat, promet le même avantage, puisqu'on se trouve n'avoir à combattre qu'une partie du corps ennemi occupant le point désigné pour les efforts généraux. Toutefois il est des cas où une bataille défensive peut

(1) Pour ne pas encourir le reproche de contradiction, je dois rappeler qu'il n'est question ici que de doubles mouvements à forces à peu près égales. S'il y a une grande supériorité, on peut les tenter sans risque. (*Voyez* tom. 2, pag. 187.)

lonnes de Wurmser anéanties en 24 heures, non pa à quarante lieues, mais sur le même terrain, à Lonat et à Castiglione. Que l'on place un instant Napoléo dans la position de Daun, avec ses 125 mille hommes au mois d'avril, et que l'on suive la marche ordinair des entreprises de ce grand capitaine, et l'on convien- dra, qu'au mois de juin, il n'y aurait eu en Puss d'autres troupes que celles enfermées dans les places.

Ces observations jointes à celles que nous avons déj eu occasion de faire quelquefois sur les avantages d prendre l'initiative, nous engagent à récapituler le maximes qu'elles semblent consacrer :

1° *Il est incontestable qu'une armée en prenant l'initiative d'un mouvement, peut le cacher jusqu'à l'instant où il est en pleine exécution; ainsi lorsque les opérations ont lieu dans l'intérieur de sa ligne, un général peut gagner plusieurs marches sur l'ennemi.*

2° *Il est de la plus haute importance, pour juger sainement les opérations militaires, de bannir de toutes les combinaisons, ces calculs compassés qui supposent qu'un général sera informé d'un mouvement et s'y opposera par la meilleure manœuvre, à l'instant même où il commencera.*

3° *Lorsque deux corps d'armée combineront leurs opérations de manière à mettre l'ennemi entre deux feux à la distance de plusieurs marches, ils formeront une double ligne d'opérations contre une simple, et s'exposeront à être battus séparément si l'ennemi profite de sa position centrale.*

Il en est de cette manœuvre comme de celles dirigées au loin sur les flancs, et l'on doit les ranger les unes et les autres dans la classe de celles qui ne sauraient produire un effet simultané au moment de leur exécution (1).

4° *Il est prouvé par l'expérience de plusieurs siècles et par les maximes présentées dans le chapitre IX, qu'un général mettra toutes les chances en sa faveur, lorsqu'il prendra l'initiative des mouvements, soit dans ses opérations stratégiques, soit dans ses dispositions de combat.* Je suppose, en effet, qu'une armée de 40 mille hommes soit chargée de défendre un pays contre une de 60 mille ; si elle prévient l'ennemi, elle pourra, par ses mouvements stratégiques, mettre en action le gros de ses forces sur un point où l'ennemi n'en aura pas autant à lui opposer, et elle l'obligera ainsi à combattre avec désavantage ou à faire des contre-manœuvres qui retarderont ses progrès.

L'application de ce système aux dispositions de combat, promet le même avantage, puisqu'on se trouve n'avoir à combattre qu'une partie du corps ennemi occupant le point désigné pour les efforts généraux. Toutefois il est des cas où une bataille défensive peut

(1) Pour ne pas encourir le reproche de contradiction, je dois rappeler qu'il n'est question ici que de doubles mouvements à forces à peu près égales. S'il y a une grande supériorité, on peut les tenter sans risque. (*Voyez* tom. 2, pag. 187.)

être préférable. (Voyez *Précis de l'Art de la guerre*, art. 30.)

Le rôle que joua Daun, comparé à ce qu'il eût pu faire, nous prouvera combien il fut loin de mériter la réputation colossale dont il jouit pendant longtemps dans l'armée autrichienne. Il ne suffit pas en effet de savoir bien faire camper ses troupes et de les mettre en bataille, pour être réputé grand capitaine.

Supposé que Daun, comme l'a avancé Tempelhof, n'ait pas combattu le prince Henri, le 6 ou 7 mai, parce qu'il avait peur que le Roi ne revînt sur lui; il eût suffi pour le rassurer de remettre l'attaque jusqu'au 10, en ne faisant partir Odonell que le 15, puisqu'à cette première date le Roi était déjà entré en Silésie, et que l'on n'avait plus à craindre son retour : la présence d'Odonell n'était pas urgente dans cette province, car il resta deux mois à Zittau, observé par un seul régiment de hussards. Ainsi le maréchal ne saurait être excusé quand bien même les instructions du conseil aulique lui eussent tracé sa conduite : d'ailleurs puisque ses panégyristes s'accordent à lui attribuer un grand caractère, que ne faisait-il dans cette circonstance comme le prince Eugène qui battit les Turcs malgré ses ordres. Un général qui a une réputation à soutenir, prouve qu'il manque de génie en consentant à parader avec 80 mille hommes contre 30 mille, et à ne pas tirer un coup de fusil dans une

campagne où l'on opère activement sur tous les autres points.

Daun ne commit pas une faute moins grave à la fin de l'année, en ne frappant pas un coup décisif avec le renfort de 15 à 18 mille hommes que Laudon lui envoya. Il se borna à prendre quelques villages, afin de donner plus d'aisance à ses quartiers d'hiver : est-ce là l'emploi qu'il devait faire d'une masse de 75 mille hommes qui n'en avait pas 30 mille à combattre pour conquérir un royaume et terminer la guerre ? Ce n'était pas dans l'intention qu'il conservât une défensive ridicule, qu'on l'avait renforcé en tirant des troupes de la Silésie après le départ de l'armée russe. Ce dernier trait mit le comble aux bévues de cette campagne : on eût dit que les généraux autrichiens étaient embarrassés de leurs régiments; ils les détachaient, les faisaient marcher et revenir, et tout cela sans aucun but raisonnable.

En comparant cet emploi fautif des forces et les résultats qu'il obtint, avec ceux qu'aurait procurés un système basé sur les principes modernes, appliqué avec rapidité et vigueur, on conviendra que les Autrichiens n'auraient rien pu imaginer de plus mal, et qu'ils en auraient reçu un juste châtiment si le Roi n'eût pas été aussi épuisé.

Je ne parlerai pas des Russes : ils ne firent rien, parce que leur politique le voulut ainsi. La conduite

du maréchal Butturlin prouve seulement que deux armées sous des chefs différents, et devant agir de concert sur une même ligne d'opérations, exécuteront difficilement quelque chose de parfait, et qu'une seule fera toujours mieux, à part même la mésintelligence qui peut régner entre leurs chefs.

CAMPAGNE DE 1762.

CHAPITRE XXXI.

CAMPAGNE DES ARMÉES FRANÇAISES ET ALLIÉES EN 1762. BATAILLE DE WILHEMSTHAL. OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES LIGNES D'OPÉRATIONS EN WESTPHALIE.

Avant de rapporter les opérations de l'armée de terre, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur les affaires maritimes. L'année 1760 s'était passée sans aucun événement d'importance; celle de 1761 commença de même. On ignorait encore en Europe que Lally pressé dans Pondichéry y avait capitulé le 21 janvier, et que la Martinique allait être envahie. La mort de Georges II élevant un rival dangereux à Pitt dans la personne de lord Bute, gouverneur du jeune prince de Galles qui lui succédait, commença à donner des espérances aux amis de la paix.

Le duc de Choiseul avait enfin trouvé dans l'alliance de l'Espagne le seul remède aux maux dont la France était menacée par le traité de Versailles : cependant il était déjà bien tard ; les flottes et le commerce espagnols privés de l'appui de la marine française, alors entièrement délabrée, ne firent qu'augmenter les tro-

phées de l'ennemi. A peine Pitt eut-il connaissance des négociations entamées entre les deux cours, qu'il proposa de tomber sur les bâtiments et les colonies de l'Espagne, comme cela s'était pratiqué en 1755 à l'égard de la France. Contrarié dans ses projets et préférant abandonner les rênes du gouvernement s'il ne pouvait les tenir d'une main sûre, il donna sa démission. Lord Bute lui succéda ; toutefois l'impulsion imprimée par son prédécesseur à la marine anglaise, survécut à sa carrière ministérielle ; les éléments de supériorité existaient; l'on ne prévint pas l'ennemi, mais l'on ne tarda pas à s'enrichir de ses dépouilles. La Martinique fut soumise au commencement de 1762 ; l'île de Cuba envahie; les Philippines conquises; la Havane et Manille saccagées ; de nombreux et riches convois espagnols enlevés ; Acapulco même et la Vera-Cruz sur le continent américain offrirent un butin immense à l'audace des croiseurs anglais. Un outrage plus sanglant fut la prise de Belle-Isle exécutée à la vue des côtes de France, malgré la défense honorable du chevalier de Sainte-Croix , mais qu'on ne put empêcher , faute d'une escadre capable de tenir la mer.

Cependant lord Bute appliquant à propos la maxime de Rome, consentit à signer la paix dans la prospérité ; on a reproché au duc de Choiseul d'avoir compromis gratuitement les ressources de l'Espagne, en s'unissant trop tard à elle, ou d'avoir conclu trop tôt une paix

onéreuse, si le concours des deux nations rendait le rétablissement des affaires possible. Cependant on ne saurait dissimuler que le pacte de famille conservant toute sa vigueur pendant la paix, le traité de Versailles devenait dès lors fort avantageux à la France. On pouvait endurer une humiliation passagère dans l'espoir de s'en venger aussitôt que les deux états auraient réparé leurs pertes et concerté un bon plan d'opérations. Sous ce point de vue, il serait d'autant plus injuste de le blâmer, que l'heureuse issue de la guerre d'Amérique, éclatée 15 ans après, en fit recueillir les fruits les plus glorieux. Mais pour ne pas anticiper sur les temps, il convient de revenir aux opérations militaires.

Les efforts extraordinaires de la France dans la campagne précédente, avaient abouti à la misérable affaire de Villinghausen, dont les suites, plus pitoyables que le combat, avaient remis les choses sur le pied où elles se trouvaient au commencement de la campagne. Le projet du cabinet de Versailles, opposé à celui de 1761, fut basé sur la position effective des troupes, et la connaissance des fautes passées ; on résolut de faire agir la masse principale de 80 mille hommes, par la droite sur la Hesse, tandis qu'un corps de 30 mille opérerait sur le bas Rhin. Ce dernier fut confié au prince de Condé ; le gouvernement prit l'étonnante résolution de partager le commandement de l'armée principale entre les maréchaux d'Estrées

et de Soubise, et de renvoyer les deux frères Broglie dans leurs foyers.

L'armée alliée se resserra un peu dans les premiers jours de mai ; le corps hanovrien de Sporken cantonna aux environs de Blumberg ; les Anglais sous le général Granby, aux environs de Bielefeld ; le reste entre Holzminden et Eimbecke. Ce dernier corps passa le Weser le 15, et campa entre Reilkirchen et Horn. Le quartier général de Ferdinand fut transféré le 6 juin, de Pirmont à Corvey. Le général Luckner et le prince Frédéric de Brunswick restèrent sur le Weser à Eimbecke et Hoxter, pour couvrir le duché de Brunswick et le Hanovre.

L'armée française cantonnait sur les deux rives de la Fulde, jusqu'aux environs de Corbach ; le corps saxon du prince Xavier occupait la Thuringe ; les troupes légères couraient jusqu'auprès de Halberstadt ; la place de Gœttingen, à la tête des quartiers, avait une forte garnison. Le lieutenant général Chevert devait la couvrir avec un corps de 18 bataillons et 28 escadrons. Tout fut assez tranquille de part et d'autre jusqu'au milieu de juin.

Ferdinand réunit son armée le 18 juin, et s'établit successivement à Brakel, à Borckholz, et le 21 entre Korbeke et les hauteurs de Teichsel ; les troupes légées passèrent la Dimel, occupèrent le bois de Rheinhardswalde, ainsi que le château de Sababourg.

Le prince Frédéric se porta à Trendelburg, pour soutenir ce poste ; le général Waldegrawe occupa les hauteurs de Liebenau, et les brigades Walmoden et Zastrow campèrent sur les hauteurs d'Everschutz. Le 23, tous les avant-postes passèrent la Dimel pour couvrir la construction des ponts, qui s'effectua pendant la nuit.

Au moment où le duc Ferdinand prenait toutes ces dispositions offensives, les généraux français semblaient agir de concert pour le favoriser ; ils crurent sans doute qu'en se rapprochant de la Dimel, le Duc n'avait d'autre but que d'en défendre le passage. En conséquence, l'armée française après s'être réunie à Cassel, s'avança le 22 vers la Dimel, et vint camper à Burguffeln, entre Immenhausan et Meyenbrechsen (*Pl. XXI*) ; la réserve de l'aile droite aux ordres de Castries, s'avança vers Carlsdorf, et prit position, la droite au bois de Rheinhardswalde ; le comte de Stainville sur les hauteurs qui longent le ruisseau de Westufeln.

Cette position était des plus mal choisies, car elle était trop éloignée de la Dimel pour en disputer le passage ; on commit de plus l'imprudence d'appuyer la droite à un bois, dont on ne fit garder ni même éclairer les débouchés, et qui, dans le fait, se trouva occupé par l'ennemi sans qu'on le sût : il aurait pu en résulter les suites les plus fâcheuses.

Le Duc ne laissa pas échapper ces fautes, et résolut

d'attaquer les Français le lendemain. A cet effet, i ordonna au général Luckner, posté à Sulbeck, de pas ser le Weser pendant la nuit à Wambeck, et de mar cher à Gottesburen. Lord Granby avec son corps du passer la Dimel le 24, à deux heures du matin, près de Warbourg, et arriver par un long détour sur les derrières des Français, pour s'emparer du Durenberg.

Le gros de l'armée reçut l'ordre suivant :

« Demain, 24 juin, à trois heures du matin, l'ar-
« mée prendra les armes pour franchir la Dimel sur
« sept colonnes.

« La première de droite, composée de la cavalerie
« anglaise, passera à Liebenau.

« La deuxième, composée de l'infanterie et de l'ar-
« tillerie anglaise, au-dessous de ce village.

« La troisième, composée de l'infanterie de Bruns-
« wick, à Hemmern.

« La quatrième, avec la grosse artillerie hano-
« vrienne, passera à Ewerschutz.

« La cinquième, consistant dans l'infanterie hes-
« soise, entre Ewerschutz et Sielen ; elle sera suivie
« par 16 escadrons de la gauche.

« La sixième, formée de l'infanterie hanovrienne,
« passera à Sielen.

« La septième, composée du reste de la cavalerie
« de l'aile gauche, exécutera son passage au-dessous
« de Sielen.

« Les régiments combineront leur départ du camp,
« de manière à ce que les colonnes soient rendues sur le
« terrain indiqué, à quatre heures précises. Le régi-
« ment anglais de Kinsley traversera la Dimel à deux
« heures, près de Liebenau, et prendra position sur les
« hauteurs, face à Zwergen, afin de couvrir et protéger
« le passage des colonnes. Les chasseurs de lord Ca-
« vendish, ceux de Hanovre, les piquets de l'armée et
« le régiment de Riedesel, formeront l'avant-garde.

« Aussitôt que les troupes anglaises, hessoises et de
« Brunswick auront atteint les hauteurs situées près
« de Kelse, en deçà des étangs, elles se formeront de
« manière à ce qu'elles appuient leur droite au bois
« et au ravin de Niedermeissen, et la gauche près de
« la rivière d'Asse, dans la direction de Carlsdorff. Le
« village de Kelse, les étangs et le rideau des hauteurs
« de Langenberg, resteront devant le front; la cavalerie
« de la cinquième colonne se formera en échelons, à
« gauche, un peu en arrière de l'infanterie hessoise.

« Les chasseurs de Cavendish et ceux de Hanovre
« chercheront à s'emparer du rideau de hauteurs
« nommé le Langenberg, et des débouchés vers Westu-
« feln et Call. Le lieutenant général Sporken, qui com-
« mande les sixième et septième colonnes, doit traver-
« ser Humme, passer ensuite entre Beverbeck et
« Hombrecksen, et combiner sa marche de manière à
« arriver en même temps sur les hauteurs de Kelse.

« Il s'y formera en faisant front vers Grabenstein,
« donnera à sa gauche la direction sur le corps
« Luckner.

« Le général Luckner se mettra en marche de Go
« tesburen à trois heures du matin, et se portera p
« Sababourg à Mariendorf ; il se formera là près d
« bois, de manière que ce village soit près de la gauch
« et que la droite s'étende sur la direction de Hom
« brecksen ; il devra accélérer sa marche pour être e
« position à sept heures précises, l'infanterie en pre
« mière ligne, la cavalerie en seconde. Le major Specht
« avec son détachement léger, partira à trois heure
« de Sababourg, laissera son infanterie dans le boi
« près de Holzhausen, et s'avancera avec sa cavaleri
« sur Hohenkirchen.

« Lorsque l'armée sera formée, le général Sporken
« attaquera le flanc droit du corps ennemi posté vers
« Carlsdorf, et le général Luckner cherchera à le
« prendre à revers. Si l'ennemi se retirait sans vouloir
« s'engager, ces deux généraux le poursuivraient vive-
« ment, mais toujours de manière à ce que le premier
« reste sur son flanc droit, et que le second se main-
« tienne sur ses derrières.

« Tous les équipages et chevaux de pelotons reste-
« ront à la tour de Warthe, située entre Bogentrick et
« Buhme. »

Ces dispositions furent exécutées avec assez d'exactitude. Les Français étaient aussi tranquilles dans leur camp que si l'ennemi eût été à vingt lieues. Sans doute ils ne pensaient pas qu'on pût passer une rivière en plein jour, en présence d'une armée aussi supérieure que la leur, pour livrer bataille encore le même jour.

Le général Sporken arriva à sa position entre sept et huit heures ; mais il fut aperçu et canonné par le corps de Castries, posté à Carlsdorf. Ce général se décida alors à attaquer l'ennemi, et à s'emparer des hauteurs d'Hombrecksen, sans attendre l'arrivée du général Luckner. Il y fit ensuite placer son artillerie, et répondre vivement à celle de Castries. Ce tapage tira bientôt l'armée française de sa léthargie ; on battit la générale, et tout courut aux armes ; le désordre inséparable de ces alertes aurait pu néanmoins être fatal à l'armée, car les généraux ne savaient ce qu'ils avaient à faire, et s'ils devaient ordonner la retraite ou engager un combat pour lequel rien n'était disposé. En attendant, Castries faisait tous ses efforts pour suspendre la marche du corps de Sporken, et le menaçait sur son flanc droit par quelques bataillons qui furent obligés de revenir. Il tenta la même opération avec la cavalerie contre le flanc gauche des Hanovriens ; mais le général Luckner étant arrivé dans cet instant même à sa position, les Français furent con-

traints de renoncer à ce projet; ils continuèrent toutefois à défendre leur poste.

La canonnade dura plus d'une heure avec vivacité sans que les démonstrations de Sporken fissent le moindre effet; cependant les têtes des troisième, quatrième et cinquième colonnes, ayant enfin paru sur le front de Castries, ce général jugea à propos d'ordonner la retraite, qui s'effectua avec beaucoup d'ordre sur l'aile droite de l'armée; il se reforma ensuite dans le ravin près de Grewenstein, et jeta une partie de son infanterie dans cette petite ville.

Tandis que le duc Ferdinand s'approchait sur plusieurs colonnes du front de l'armée française, avec assez de lenteur à cause des obstacles du terrain, le général Granby arrivait aussi par Zierenberg, débordait la gauche de l'ennemi et la prenait à revers. Les maréchaux d'Estrées et de Soubise n'avaient pas calculé sur l'arrivée de ce corps, et son apparition subite leur fit peur; ils pensèrent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre pour exécuter leur retraite, firent partir sur-le-champ tous les équipages pour Cassel sous l'escorte de 6 bataillons, et donnèrent ordre à l'armée de se retirer sur plusieurs colonnes. Cependant le temps pressait, car le Duc se déployait au pied du Langenberg, entre Meyenbreckse et Kelse, tandis que lord Granby s'avancait par Ershen et Furstenwalde; la retraite devenait difficile, et le corps de Stainville

posté comme nous l'avons dit en avant de l'aile gauche, sur les hauteurs de Schachlen, le long du ruisseau de Westufeln, courait absolument risque d'être coupé. Dans cette position épineuse Stainville changea de front perpendiculairement en arrière, se jeta en potence dans le bois, entre Meyenbreckse et Wilhemsthal, et couvrit ainsi la marche des colonnes, tandis que le maréchal d'Estrées prit la cavalerie de l'aile gauche, et s'avança contre celle du duc Ferdinand.

Le corps de Stainville était composé des grenadiers de France, des régiments d'Aquitaine, de Poitou, et des deux régiments suisses de Waldner et d'Eptingen; il s'engagea, entre ces troupes et l'infanterie anglaise du général Granby, un combat des plus acharnés et qui dura longtemps. Cependant l'armée alliée s'avançait toujours, et occupa enfin les hauteurs de Calle sur les derrières de Stainville, tandis qu'un détachement l'attaquait sur sa droite. Ce mouvement, exécuté au moment d'un coup de vigueur du corps de Granby, devint décisif; un partie de l'infanterie française fut enfoncée et dispersée avec une perte considérable. Stainville se décida alors à faire sa retraite; et quoiqu'il fût presque enveloppé, il l'exécuta avec tant d'ordre que l'armée put suivre la sienne tranquillement, et qu'il s'en alla de position en position, sans autre perte que celle qu'il avait éprouvée dans le combat du bois.

L'armée française prit position sur les hauteurs de

Tannenwalde. Le duc Ferdinand campa avec la sienn la droite à Weimar, la gauche à Hohenkirch ; le gén ral Luckner à Holzhausen ; lord Granby sur le Durre berg, à la droite de l'armée.

Les Français perdirent de 4 à 5 mille hommes tués, blessés ou prisonniers ; la perte des alliés fut t peu considérable.

MM. d'Estrées et de Soubise passèrent la Fulde a dessus et au-dessous de Cassel, dans la nuit du 2 au 25, et campèrent entre Landwershagen et Lu ternberg : une division occupa le camp retranché d Krantzenberg, en avant de Cassel, où elle resta ju qu'au 17 août. L'ennemi ayant ainsi quitté la ri gauche de la Fulde, le Duc détacha une brigade s les hauteurs de Tannenwalde ; le corps de Granby p position sur celles de Karlsberg et dans les bois Habichtswalde.

L'issue du combat de Wilhemsthal renversa les pr jets des maréchaux français et les rejeta sur la défe sive, bien que la possession de Gœttingen et la s périorité de leurs forces leur permissent de reprend leurs opérations. D'un autre côté, le Duc craignit poursuivre ses succès jusque sur le Mein, parce que gauche et ses communications étaient fortement m nacées par cette place ; il se borna à resserrer l'arm ennemie, afin de profiter de la première faute qu'el pourrait commettre.

Les maréchaux espéraient tout de la diversion du prince de Condé sur le bas Rhin, contre le corps du prince héréditaire, et se firent joindre, en attendant le résultat, par le prince Xavier de Saxe, qui, des environs de la Thuringe, vint concourir à la défense de la Fulde. L'armée prit alors, le 26 juin, une position plus étendue ; la gauche vers Durrenhagen et Berghausen ; la droite sur les hauteurs de Heiligenrode et de Lutternberg, avec une forte garnison à Munden, au confluent de la Fulde et de la Werra. Le lieutenant général Chevert était à Dreyrode près de Gœttingen, avec 18 bataillons et 38 escadrons.

La position de ce corps engagea le Duc à renforcer le général Luckner à Holzhausen, et à porter sur ce point 12 bataillons et 24 escadrons. Quelques autres mouvements eurent lieu afin de couvrir ou inquiéter les communications. Le comte de Rochambeau fut détaché avec une brigade d'infanterie et 3 régiments de cavalerie, pour débusquer de Fritzlar la brigade de Cavendish, qui se retira sur Hombourg à l'approche de l'ennemi. Le Duc, voyant que l'armée ne tentait rien de plus sérieux, donna ordre à lord Granby, le 2 juillet, de se réunir à la brigade de Cavendisch et de chasser l'ennemi. Rochambeau attaqué se retira à Treisa, et lord Granby s'établit à Hombourg, d'où il poussa ses partis pour enlever les magasins de Rothenbourg et Melsungen. Ces petits accidents décidèrent les

Français à se porter derechef en avant, le 4 juillet les alliés se retirèrent à leur approche à Fritzlar. Ro chambeau campa d'abord à Hombourg et ensuite Wabern.

Jusqu'au 15 juillet, aucun événement ne mérit d'être rapporté. L'armée alliée s'étendit insensible ment par la droite, d'où elle inquiéta les convois de Français. Elle prit position le 16 sur les hauteurs d bois de Habichtswalde, la droite au ravin près de Hof la gauche au Durenberg, faisant face à Cassel.

Les maréchaux croyant avoir découvert le projet d Duc et voulant le déjouer, rappelèrent la division d Chevert qui avait été si longtemps près de Gœttingen le 21, leur aile gauche s'avança jusqu'à l'Eder. Pou mieux observer ces mouvements, le Duc s'établit entr Niedenstein et Kirchberg; 4 brigades à Gudensberg le corps de Granby à Gerstenhausen sur la Schwalm Luckner sur les hauteurs de Wabern avec une nouvell division : son ancien détachement sous les ordre du général Waldhausen, s'était porté de Holzhause à Wilhemshausen dans le Rheinhardswalde, et ensuit à Hombrexen, pour couvrir Marbourg et la Dimel

Comme le corps du prince Xavier de Saxe s'étai un peu trop étendu entre Lutternberg et Munden, l Duc essaya de tirer parti de cette faute, si fréquent et si souvent punie à la guerre. Le général Waldhau sen, renforcé de trois brigades, fut chargé de cette opé

ration. Il partit de Wilhemsthal, le 23 juillet, à neuf heures et arriva dans la nuit sur les bords de la Fulde, en exécuta le passage au jour, sur quatre points; le colonel Schliefen partit de Uslar, et passa par Hedemunden sur la Werra.

Les bords de cette rivière étaient garnis de grenadiers saxons, qui se défendirent avec courage, mais furent culbutés. Waldhausen détacha 2 bataillons pour faire face à la garnison de Munden, attaqua les hauteurs de Lutternberg, chassa l'ennemi et poussa la cavalerie saxonne sur celle du colonel Schliefen. Le reste se rejeta en désordre sur l'aile droite de l'armée française, après avoir perdu mille prisonniers, 13 pièces de canon et 5 drapeaux. Les alliés retournèrent derrière la Fulde et campèrent près de Hohenkirch. Pendant cette attaque, le prince Frédéric de Brunswick avait tenu en échec le camp retranché de Kratzenberg, par une vive canonnade.

Le 24 après midi, Ferdinand s'établit dans le bois d'Oberstenholz; lord Granby sur les hauteurs de Borken : le général Waldegrave le remplaça à Gerstenhausen; Luckner passa la Schwalm et prit position sur les bords de cette rivière; les généraux Zastrow et Gilsa se dirigèrent sur le bois de Habichtswalde; les corps de Bock, Waldhausen et Holdenberg, se portèrent à Niedermessel; le colonel Schliefen à Geismar pour couvrir les magasins du Weser.

D'un autre côté, le général Rochambeau joigni l'armée française et campa vers Melsungen. Ferdinan voyant cette aile isolée sur la gauche de la Fulde, tandi que le reste de l'armée était sur la rive droite, résolu de l'attaquer. Il porta son aile droite jusqu'à Elfers hausen et Mostheim, et le général Sporken, avec l reste de l'armée, s'avança près de l'Eder, aux environ de Felsberg; mais lorsque le Duc eut reconnu qu cette partie de l'armée française s'était retranchée su le Heiligenberg, il renonça à son projet et retourna le 26 juin, à Gudensberg. Les Français profitèrent d la leçon et retirèrent leurs troupes sur la rive droit de la Fulde. Le reste du mois se passa en escarmou ches contre les magasins.

Tandis qu'on s'amusait en Hesse à des entreprise insignifiantes, le prince héréditaire observait aux envi rons de Munster le corps du prince de Condé, leque après s'être rassemblé à Wesel, le 21 juin, avai poussé insensiblement ses troupes légères sur l'Ems dans la vue de détruire les dépôts de l'armée alliée. L prince héréditaire, trop faible pour tout couvrir, rest aux environs de Munster, pour garantir au moins cett place et Lipstadt. Les événements de la Hesse ayan décidé les maréchaux d'Estrées et de Soubise à rappe ler le prince de Condé, il partit le 16 juillet, laissan le lieutenant général d'Auvet avec quelques millier d'hommes sur le Rhin. Il se dirigea sur Dusseldorf

traversa le duché de Berg, passa la Lahn le 6 août à Giessen, et prit position à Alten-Buseck. De son côté, le prince héréditaire suivit cette marche par Corbach, arriva le 2 août aux environs de Marbourg, et campa à Ober-Weimar.

Le Duc, dont le dessein avait été jusqu'alors de forcer l'armée française à quitter les environs de Cassel, ne pouvait y parvenir qu'en empêchant la réunion de cette armée avec le prince de Condé; or pour cela il fallait combattre. En effet, lorsque deux corps communiquent entre eux et ont la latitude de prendre en arrière le point concentrique qu'ils désirent, leur jonction ne peut être empêchée que par un combat. Le Duc résolut donc d'attaquer le gros de l'armée qui occupait toujours à peu près la même position derrière la Fulde, depuis Munden jusqu'à Spangenberg; Stainville posté à Bebra, avait devant lui le général Luckner à Rothenbourg.

Toutes les dispositions furent faites pour attaquer le 8 août. Le général Luckner reçut l'ordre de laisser un détachement de troupes légères devant le corps de Stainville, et de filer avec le reste de ses troupes, par Heimbach, sur Spangenberg et Bergenheim. Le général Freytag dut passer à Neumorschen et se porter à Morshausen. L'instruction adressée à lord Granby portait qu'il prendrait les armes et resterait en avant de son camp, en deçà de Melsungen; le gé-

néral Conway, avec 12 bataillons anglais et l'artille nécessaire, passa l'Eder sur trois colonnes à Brunsl et s'empara des bois situés entre ce village et Wage furt. Sporken occupa, avec 12 bataillons et 29 es drons, les hauteurs entre Baunerherberg et Baldo 12 bataillons et l'artillerie hanovrienne, réunis corps du général Bock, marchèrent au Brand, où joignirent le prince héréditaire, qui fut en outre r forcé de 12 escadrons et de la brigade Gilsa. La b gade Marbourg reçut ordre de se porter avec 4 es drons dans le Habichtswalde. Le prince Frédéric a le corps de Waldhausen, partit le 7 au point du jo passa le Weser, et remonta la Werra, dans la vue marcher par Eschwege et Wanfried, sur les derriè de l'ennemi.

Lorsque tous les corps furent arrivés à leurs poste lord Granby canonna l'ennemi à une heure après m et détacha le général Wangenheim à Mansfeld, avec bataillons et 4 escadrons, pour jeter un pont sur Fulde. Le général Conway, de son côté, repoussa postes français entre Grabenau et Buchwerra puis pla son artillerie sur l'Ellenberg, afin de jeter sous la pr tection de son feu, un pont près de Buchwerra. Spo ken occupa les moulins de Grifse, le général Malsbou Nieder-Zweeren et le prince héréditaire les défilés Wilhemshausen, Spelle et Wohnhausen.

A six heures du soir, le camp français fut canon

vivement par toutes les batteries; le général Wangenheim passa la Fulde à Mansfeld, et prit position dans le bois situé sur la gauche de l'ennemi. Conway fit passer la Fulde à 200 hommes, près de Buchwerra, afin de culbuter les postes et de se retrancher sur la rive droite. La canonnade dura jusqu'à dix heures du soir. Tempelhof ne dit pas pourquoi l'attaque n'eut pas lieu ce jour-là, ni le lendemain. Il paraît que le projet était de faire aborder l'aile droite des Français par le prince héréditaire, tandis que le prince Frédéric arriverait sur leurs derrières par la Werra, et que les autres corps appuieraient l'attaque sur le front et la gauche, mais que les pluies continuelles ayant fait déborder toutes les rivières en empêchèrent l'exécution; car le 10 tous les corps revinrent dans leurs positions. L'armée campa, la gauche sur le Baunerherberg, le centre vers Haldorf et Ellenberg, la droite près du bois de Melsungen; lord Granby à la droite de l'armée, derrière Melsungen. Le corps du prince héréditaire à Hombourg sur l'Ohm, devant le prince de Condé qui était à Stangerode.

La position dans laquelle Ferdinand avait resserré l'armée française, ne lui laissait presque aucune ressource surtout en fourrages : les deux maréchaux, sentant en outre la nécessité d'opérer leur jonction avec le prince de Condé, résolurent de marcher sur Friedberg. En conséquence on retira les garnisons de Gœttingen

et de Munden, et l'on confia la défense de Cassel au général Diesbach, à la disposition duquel on mit 16 bataillons et 300 chevaux. L'armée s'ébranla le 17 septembre au point du jour, entre la Fulde et la Werra sur Hirschfeld. Le corps de Stainville forma l'avant-garde, le comte de Guerchy flanqua la droite de la colonne.

Le Duc jugea bientôt que le but des ennemis était de joindre le prince de Condé, de délivrer Cassel et de reprendre l'offensive : laissant donc assez de troupes devant cette place, il se porta en toute diligence par Hombourg et Schwarzenborn, aux environs de Grabenau. Les généraux Luckner et Bock furent destinés à renforcer le prince héréditaire, resté en face de Condé. Quant au Duc, il resta deux jours dans son camp à observer la direction de la grande armée française.

Aussitôt qu'il en fut informé, il se porta le 26 à Ulrichstein ; mais déjà il était trop tard, car elle était arrivée à Hitzkirchen ; et comme les corps de Stainville et de Guerchy la précédaient d'une marche et occupaient Windecken, la réunion avec le prince de Condé devenait presque impossible à empêcher.

Le prince héréditaire de son côté fit tous ses efforts pour y parvenir. Après avoir reçu le 21 août les renforts que lui amenaient les généraux Luckner et Bock, il résolut d'attaquer le prince de Condé campé à

Rheinersheim, passa l'Ohm le 22 au matin, sur quatre colonnes, et repoussa l'avant-garde française. Malheureusement sa bonne volonté fut neutralisée, parce que, suivant l'usage des attaques multipliées, deux des colonnes n'arrivèrent point à l'heure fixée. Le 23, nouvelles tentatives ; mais les Français avaient abandonné la position : il établit son infanterie à Gruneberg, et les suivit avec sa cavalerie. Condé se mit en bataille, déterminé à tenir ferme. Le Prince, surpris de cette attitude, crut prudent de retourner à Gruneberg, afin de combiner ses opérations pour le lendemain. Il se mit effectivement en marche au point du jour ; malgré sa diligence, il trouva la position évacuée : instruit par l'expérience de la veille, il suivit l'ennemi avec toutes ses forces ; mais il avait manqué le moment favorable ; et lorsqu'il l'atteignit, il occupait une excellente position près de Gruningen. Le 25 au matin, il essaya en vain de l'en déloger ; ce qui le détermina à repasser la Wetter, et à revenir le 26 à Gruneberg.

Ferdinand qui s'était porté à Schotten, et de là sur Nidda, n'y arriva que pour voir le prince de Condé camper à Pohlgons et sur le Johannisberg, d'où il se liait avec la grande armée.

Le 30 au matin, son avant-garde fut délogée après un combat assez vif par le prince héréditaire, qui s'était mis en marche pour Assenheim. Cependant le prince de Condé prévenu, vers les onze heures, du dé-

part de ce dernier, s'était mis en marche de Berge pour soutenir son avant-garde, et avait été renfor par 5 bataillons de grenadiers que lui amena le du de Stainville. Les têtes de ses colonnes arrivèrent a moment où le prince de Brunswick formait ses troupes dans la position de l'avant-garde. Les brigades Bois gelin et de Berry, ainsi que les gendarmes, attaquèren sur-le-champ la droite des alliés, et Stainville, la gau che. Il s'engagea alors un combat très vif, pendant le quel les Français, recevant successivement de nouvelle troupes, débordèrent la droite de l'ennemi. Le princ héréditaire fut obligé de repasser la Wetter après avoi perdu près de 1500 hommes et dix pièces de canon

Aussitôt que Ferdinand apprit la mauvaise issue d cette affaire, il détacha dans la soirée sa seconde ligne sur Bingenheim et Staden, et la suivit lui-même le 31 août au matin avec le reste de ses troupes et celles du prince héréditaire. La réunion des armées françaises s'effectua enfin dans la nuit du 30 au 31 ; elles campèrent la droite à Nidda, la gauche sur le Johannisberg; le corps saxon entre Bergen et Vilbel ; celui du duc de Castries à Karben.

Après un événement si longtemps désiré, il s'agissait de sauver Cassel, bloqué par le prince Frédéric de Brunswick ; le moyen le plus court était de livrer bataille ; mais la crainte de la perdre retenant les maréchaux, ils crurent atteindre leur but en manœuvrant

par leur gauche sur la Lahn, et s'ouvrir une communication avec Cassel par la principauté de Waldeck. Le prince de Condé ouvrit la marche le 4 septembre, et se porta par Giessen à Grosenbuseck. L'armée le suivit et s'établit le 9 à Burkardsfeld ; le prince Xavier resta avec les Saxons à Bergen.

Ferdinand devina à l'instant le projet de ses adversaires, et prit poste le 9 sur les bords de l'Ohm entre Schweinsberg et Hombourg : par cette position habilement choisie, il était en mesure de prévenir les Français sur tous les points.

Le 10, leur avant-garde, sous le duc de Stainville, passa la Lahn et se dirigea sur Krosdorf : l'armée la suivit le 12 et campa près de ce village ; l'avant-garde se porta ce jour-là à Frohnhausen, qu'atteignit aussi le prince de Condé. Pour s'opposer à ce mouvement, Ferdinand laissa le corps de Granby sur les hauteurs de Hombourg, et se porta le 14 à Schwarzenborn, d'où il détacha la division Conway à Roda, pour s'emparer le lendemain des hauteurs à droite de Wetter, où l'armée vint camper le 15. Par cette marche, le plan des généraux français fut encore une fois déjoué, car ils voulaient venir camper eux-mêmes à Wetter. En effet, ils avaient pris le 16 la direction de Marbourg ; mais instruits qu'ils avaient été prévenus par le Duc, ils s'établirent dans une position très forte, la droite à Marbourg, la gauche à Michelbach ; le corps de Stain-

ville couvrant leur front à Cosfeld, le prince de Con
à Werda : la Lahn et l'Ohm séparaient les deux armée

Les maréchaux, convaincus que toutes leurs m
nœuvres n'aboutissaient à rien, en essayèrent de no
velles sur leur droite. Les corps du prince Xavier
de Castries, des environs de Bergen se portèrent par
rive gauche de la Lahn aux environs d'Amenebourg
leurs troupes légères qui battaient le pays entre l'Oh
et la Fulde, inquiétaient déjà les communications d
alliés avec le corps de blocus de Cassel et les magasin
En poussant ces divisions sur la rive droite de l'Ohn
pour agir de concert avec elles, il était probab
qu'elles feraient lever le blocus, ou engageraient
Duc à faire un mouvement. Les alliés gardaient l
passages de cette rivière assez faiblement : Wanger
heim était à Hombourg avec 7 bataillons et 7 esc
drons ; le général de Zastrow à Langenstein, av
6 régiments hanovriens ; lord Granby près de Kirc
hain ; le pont du moulin d'Amenebourg était barrica
et défendu par une grande redoute ; le château re
fermait une garnison de 600 hommes.

Tout à coup l'armée saxo-française s'établit vis-
vis de Hombourg, la gauche près d'Amenebourg. L
21 septembre, au point du jour, le château fut bat
en brèche, la redoute du pont attaquée. La garnis
se défendit avec bravoure jusqu'à huit heures, que
corps de Zastrow arriva à son soutien. Ce général

relever les troupes de la redoute, plaça son artillerie
sur la rive droite de l'Ohm, et chauffa les troupes
françaises qui attaquaient la tête du pont. Ce tapage
attira Ferdinand sur les lieux. Il fit aussitôt appeler le
corps de Granby, qui vint relever à quatre heures du
soir les troupes fatiguées de Zastrow. Enfin, après
quinze heures d'un combat continuel, les Français re-
noncèrent à leur entreprise, avec perte de 1100 hommes
hors de combat ; celle des alliés fut à peu près égale.
La garnison du château d'Amenebourg, après une fort
belle défense, se rendit au duc de Castries. Les deux
armées conservèrent leurs positions. Les pluies extra-
ordinaires qui tombèrent à cette époque, rendirent les
routes impraticables, et suspendirent les opérations.

Au milieu d'octobre, Ferdinand fit renforcer par
8 bataillons, le corps du blocus de Cassel, et commen-
cer le siége le 16, sous la direction du général de
Huth. Le commandant se défendit d'abord avec vi-
gueur, mais rendit la place faute de vivres, le 1er no-
vembre, à condition que la garnison rejoindrait l'armée.

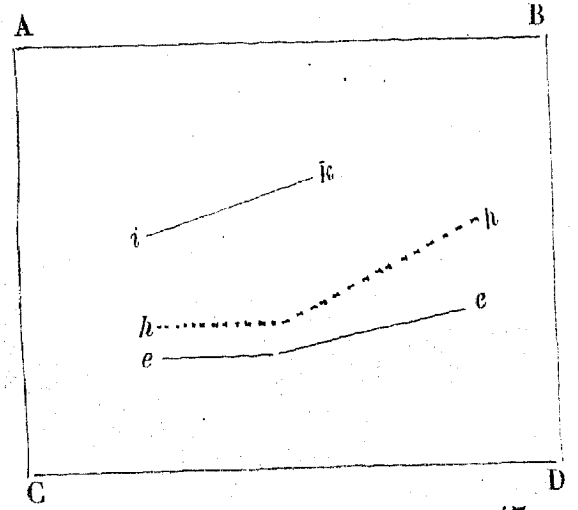
Le 7 novembre, on reçut enfin la nouvelle du traité
préliminaire conclu à Fontainebleau entre la France et
l'Angleterre ; il mit fort à propos un terme aux scènes
vraiment inconcevables de cette campagne, sans en
apporter au scandale causé par la conduite de la guerre
maritime. Le pacte honteux, conclu plus tard à Ver-
sailles par le duc de Nivernois, céda à l'Angleterre Mi-

norque qui lui ouvrait la Méditerranée; il lui acquit le Sénégal, l'Acadie, le Canada et le cap Breton; lui garant la possession non moins importante de la Floride et d Pensacola dont dépendait alors l'empire du golfe d Mexique, celle des îles de Grenade, de la Dominique de Saint-Vincent et de Tabago, stations avantageuse dans les Antilles, sur les côtes de l'Amérique méridionale; enfin le droit de couper des bois de teinture qui entre ses mains, lui assurait un moyen de commerc interlope facile et un prétexte pour élever de plu hautes prétentions sur l'Amérique espagnole.

Observations sur la dernière campagne du Hanovre.

Les fautes commises dans la campagne précédente étaient si sensibles, qu'elles firent changer le choix primitif de la ligne d'opérations. S'il était contraire à tous les principes d'établir, en 1761, deux lignes sur une seule frontière, il était plus ridicule encore d'employer 100 mille hommes à des opérations accessoires, telles que les siéges de Munster et Lipstadt, tandis que l'armée, appelée par sa position avantageuse à frapper les coups décisifs, n'avait été portée qu'à 45 mille hommes. On résolut donc de revenir au plan de 1759, et de rétablir la masse principale en Hesse, pour opérer par la droite; mais on isola de nouveau les forces, et l'on forma, sur le bas Rhin, une seconde armée abso-

lument inutile. N'est-il pas en effet ridicule de voir un gouvernement faire des dépenses énormes et lever des armées formidables, pour les laisser dans l'inaction, les tenir à des distances considérables, et employer trois mois à les réunir afin de raccommoder un peu la faute de leur isolement; tandis que cette réunion pouvait s'opérer au commencement de l'année, par un seul trait de plume du ministre? On retomba en outre dans les fautes de 1759 et 1760, en ne donnant aucun grand but aux opérations, comme je l'ai observé dans le chapitre XV. En jetant un coup d'œil sur le théâtre de cette trop fameuse guerre, on verra qu'il formait à peu près un carré, comme nous l'avons dit dans le chapitre XIV, tome deuxième.



La face AC se trouvait formée par le Rhin et l'En la face AB par la mer du Nord ; la face BD par Weser ; la face CD par la ligne du Mein, pivot natu des mouvements offensifs des Français.

Il est impossible de trouver un théâtre de guer plus avantageux. L'armée française avait pour el trois des faces du carré ; car la ligne du Rhin lui ap partenait, la Hollande formait un obstacle par sa neu tralité, et la mer du Nord valait mieux qu'une armé puisque, si les alliés y eussent été acculés, ils auraien été obligés de se rendre ou de s'embarquer. Dans fait, si une telle opération avait eu lieu à la suit d'une ou deux batailles vigoureuses, on peut bie penser qu'il ne s'en serait échappé qu'une faible partie car 60 à 70 mille hommes ne s'embarquent pas faci lement. D'ailleurs à cette époque la marine anglais était employée dans des parages éloignés, et l'on peu affirmer que cette armée eût été à moitié détruite.

Pour parvenir à ce grand but, il suffisait de gagne obliquement la position centrale de Paderborn ou d Lipstadt à Minden, en opérant assez vivement pou que le Duc restât toujours sur la gauche de l'armée, vers Munster et Osnabruck, dans l'angle CAB, ligne *ik*. Cela était d'autant plus facile que, par la possession de Gœttingen, les Français formaient déjà cette ligne brisée *ee*, qu'il eût suffi de prolonger vivement un peu à droite, pour former la ligne *hh*, qu'on eût obtenue

par trois ou quatre marches. Il était d'autant plus naturel de donner cette direction aux opérations, et de les pousser avec vigueur, qu'en cas de revers il était toujours facile de revenir de la ligne *hh* à celle du Mein, indiquée par le côté CD.

La campagne dans laquelle on se rapprocha le plus de cette manière d'opérer, fut celle de 1759 : les Français furent d'un seul coup maîtres de la moitié du théâtre de la guerre ; et, si l'on avait ensuite agi avec plus de vigueur, la guerre eût été sans doute terminée en deux mois.

Je sais que cette direction, quoique décisive, n'aurait pas anéanti une armée sans combat. Il fallait encore au lieu de rester tranquilles six semaines dans des camps, *que les Français marchassent vivement à l'ennemi pour le battre et le détruire; et, s'ils étaient repoussés, profiter de leur supériorité numérique et des avantages de la direction générale des opérations, pour l'attaquer de nouveau, et livrer des batailles jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but.*

La campagne de 1806 contre la Prusse, est la meilleure preuve de la vérité de ces assertions, ainsi qu'on l'a déjà dit au chapitre XIV. Le théâtre était le même que celui proposé plus haut : le Rhin, la mer du Nord, l'Elbe et le Mein en formaient les limites ; la marche sur la Saale produisit la ligne *hh*, et fit gagner l'Elbe et l'Oder avant les Prussiens, c'est-à-dire le

seul côté du carré qu'ils eussent pour eux. Ce fut e
core la même combinaison qui plaça l'armée de Mél
à Marengo dans une situation si désastreuse, puisq
les Autrichiens ayant contre eux la ligne des Alpe
celles de la mer Méditerranée et du golfe Adriatiqu
Bonaparte vint s'emparer sur le Pô, du seul point
retraite de leur armée. Enfin, c'est absolument
même ligne de manœuvre que Napoléon eut l'intentic
de prendre contre les Russes à l'expédition d'Eylau
et qui aurait obtenu les plus grands résultats, si l
officiers dépêchés au prince de Ponte-Corvo, n'avaier
été pris, et n'eussent ainsi donné au général Bening
sen le moyen de sortir de l'angle formé par la Vistule
la mer Baltique et la ligne de Thorn à Kœnigsberg

Dans les campagnes de 1758 à 1762, les Françai
avaient bien plus de motifs encore d'adopter le systèm
dont nous venons de parler : leur armée déjà nom-
breuse pouvait être renforcée à volonté par des milices
provinciales; elle n'avait à combattre que les petits
princes de Hesse et de Brunswick, soutenus d'environ
20 mille Anglais. Cette armée alliée, une fois chassée
de ses foyers, par le mouvement que nous avons indi-
qué, n'avait plus de ressources ni de recrutement.

Dans le fait, ce sera une tache éternelle du règne de
Louis XV, que ses généraux se soient laissé repousser
pendant quatre campagnes consécutives, jusque sur le
Rhin et le Mein, par une armée inférieure de moitié,

composée des troupes de deux ou trois petits princes,
qu'une seule bataille eût anéanties à jamais. On ne
peut sûrement en accuser que leurs mauvaises com-
binaisons et leur irrésolution, puisque l'armée était
brave, aguerrie, et que les troupes se couvrirent de
gloire dans les affaires de Bergen, de Wilhemsthal,
et d'Amenebourg. En lisant ces tristes vérités, on se
convaincra combien les princes ou les ministres appelés
à désigner les généraux en chef, sont responsables de
leur choix envers la postérité (1).

Je ne ferai pas une longue dissertation sur les opé-
rations de cette campagne; elles portent le cachet de
la médiocrité des généraux qui les ont dirigées.

L'armée française, commençant ses mouvements of-
fensifs à la fin de juin, avait les grands corps de Chevert
et du prince Xavier détachés à sa droite, indépendam-
ment de l'armée du prince de Condé sur sa gauche, à
soixante lieues d'elle; ainsi moitié seulement de ses
forces étaient disponibles. A quoi tendaient tous ces
détachements pour des accessoires? Comme l'armée
de Soubise dans la campagne précédente, le corps de
Condé eût été bien mieux placé à Stadtbergen qu'à
Wesel, attendu qu'il aurait lié ses opérations avec la

(1) *Voy.* le *Précis de l'Art de la Guerre*, art. 14, sur le com-
mandement des armées.

grande armée, et en aurait assuré les communicati
en achevant de couper celles de l'ennemi ; en effe
eût formé la base ou le crochet important de
ligne *hh*, indiquée dans le carré.

Si la position de l'armée française sur la Dimel ét
défensive, elle fut très mal choisie, comme nous l'av
déjà dit ; si elle avait au contraire un but offens
pourquoi les maréchaux se laissèrent-ils déconcer
par les colonnes multipliées de Ferdinand, qui se pr
sentaient au combat avec une rivière à dos ? Au li
de se retirer précipitamment de Wilhemsthal, ils a
raient dû faire un changement de front général cont
le corps de Sporken aussitôt que l'affaire fut engagé
ce corps eût été fort compromis, et par suite le res
de l'armée ; car, par cette manœuvre, Sporken eût é
accablé, et le Duc prévenu sur ses communication
dans l'instant même où la division Granby courait
sa ruine. Le même mouvement aurait pu s'exécute
par l'aile opposée contre cette division, en marcha
sur elle, car elle eût été accablée isolément, pendar
que le reste de l'armée déployait ses colonnes sur l
Dimel.

L'affaire de Wilhemsthal présente absolument le
mêmes dispositions générales que la bataille de Cre
velt ; c'est une aile gauche tournée qui jette à la hât
un corps en potence, tandis que l'armée décampe ; la
seule différence qu'il y ait, c'est qu'à Crevelt, le mou-

vement fut plus fortement combiné, que les alliés y
portèrent une plus forte masse, et qu'il fut plus dan-
gereux pour l'armée française, à cause du Rhin auquel
sa droite faillit être acculée.

Dans tous les cas ce combat devait être sans résul-
tat, puisque la moitié des forces françaises n'était pas
présente, et que la majeure partie de celles qui s'y
trouvaient n'y prit aucune part. Un petit échec éprouvé
par une division, décida néanmoins du succès de toute
une campagne, quoique l'armée, malgré ses détache-
ments, fût encore bien supérieure à l'ennemi : on peut
juger par là de la bonté des manœuvres et des idées
militaires des généraux qui la commandaient.

On ne devinera jamais pourquoi les maréchaux,
après avoir attiré à eux les corps de Chevert et du
prince Xavier, et avoir ainsi acquis une grande supé-
riorité, ne se décidèrent pas à opérer leur jonction
avec le prince de Condé, en marchant en avant ; il
était plus honorable et en même temps plus avanta-
geux d'attaquer Ferdinand, et d'exécuter cette réunion
de vive force, que de se sauver sur le Mein pour y
parvenir. Mais ce qui est beaucoup plus surprenant
encore, c'est leur pusillanimité après cette jonction :
ils comptaient alors près de 100 mille combattants,
contre 55 mille ; le premier de leurs devoirs était de
sauver une place importante et 16 bataillons qu'elle
renfermait ; cependant ils la laissèrent prendre à quel

ques marches d'eux. L'histoire des guerres de la r
lution offre peu d'exemples pareils ; elle présent
contraire des contrastes frappants : les débloquem
successifs de Dunkerque, de Maubeuge et de Lan
en 1793, font sûrement autant d'honneur aux gé
raux novices de la république, que le honteux ab
don de Cassel en fait peu aux savants capitaines
Louis XV.

L'idée que le duc Ferdinand eut de marcher
devant de l'armée française et de prendre l'initiati
était fort sage ; mais ses attaques furent plus mor
lées encore qu'à Crevelt. Je ne sais trop à quoi ser
celle de Sporken contre le corps de Castries, tan
que lord Granby frappait le coup décisif à l'aile
posée. Il est certain que si Sporken avait été lié
centre du Duc, et que celui-ci eût détaché un co
d'égale force au secours de lord Granby, tous les pr
cipes de l'art eussent été appliqués ; l'armée alliée a
rait alors concentré ses efforts sur la gauche des Fra
cais, qui, attaqués de front, en flanc et à revers p
des forces supérieures, n'auraient pas longtemps d
puté la victoire. C'était ici le cas d'appliquer l
maximes indiquées dans le chapitre XII : car si l'arm
française avait perdu une bataille décisive sur sa ga
che, le corps de Castries trop éloigné pour y prend
part, l'eût été assez pour être coupé par les attaqu
du centre de l'armée alliée. *Mais le Duc se priva d'u*

corps considérable au point décisif, pour faire entrer en action une plus grande masse de forces ennemies : ce qui est une faute réelle.

Le projet du passage de la Fulde est conçu sur des principes encore moins solides ; il fallait que le Duc méprisât bien ses adversaires, pour s'étendre par ses ailes pendant trois jours, et porter au loin sur la droite des Français, un corps qui devait franchir deux grandes rivières pour venir la tourner. Ce système d'envelopper au loin les ailes a été sévèrement puni dans les dernières guerres, quand on a eu affaire à des généraux qui savaient employer des masses centrales : il a fait perdre la bataille de Neerwinde à Dumouriez, celle de Fleurus à Cobourg, celle de Lonato à Wurmser, celle de Stockach à l'armée du Danube, celles de Marengo à Melas, de Hohenlinden à l'archiduc Jean : il a causé la ruine des Autrichiens à Montenotte, Rivoli et Austerlitz ; il fera manquer toutes les opérations que l'on combinera sur un principe aussi faux. La seule excuse que l'on puisse alléguer en faveur du Duc, c'est le caractère des hommes qui lui étaient opposés ; et cette excuse n'est guère valable, car il eût été possible d'opérer en masse sur une des extrémités avec autant d'avantage dans le succès, et moins de chances défavorables en cas de revers.

CHAPITRE XXXII.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES POUR LA CAMPAGNE DE 1762. OPÉRATIONS EN SILÉSIE.

Cette campagne, remarquable par des révolutions politiques plus que par les événements militaires, s'ouvrit sous les plus fâcheux auspices pour la Prusse, et lui procura toutefois une paix inespérée, car Frédéric se trouvait à la fin de 1761 dans une position bien plus critique encore que l'année précédente, et il était probable qu'il succomberait enfin, malgré tous ses efforts et les sottises de ses ennemis. En effet, la prise de Colberg n'avait pas seulement établi les Russes au cœur de ses états, elle leur donnait encore la facilité de commencer leurs opérations de bonne heure. D'un autre côté, la prise de Schweidnitz, l'occupation de la haute Silésie, du riche électorat de Saxe et de la Poméranie, ne laissaient au Roi que fort peu de moyens de recruter son armée, qui fondait tous les jours; pour comble de maux, l'Angleterre lui retint ses subsides accoutumés. La maison d'Autriche se croyait si sûre de terminer la guerre, qu'elle licencia maladroitement 500 officiers et 20 mille hommes de ses troupes. La

Providence qui se joue des combinaisons humaines renversa toutes les espérances des ennemis du Roi l'impératrice de Russie, la plus implacable de tous mourut le 8 janvier, et son fils Pierre III lui succéda

A peine ce prince, attaché depuis longtemps au Ro par les liens d'une sincère amitié, eut-il saisi le timo des affaires, qu'il annonça aux puissances belligérante ses intentions pacifiques, et ordonna au corps de Czer nischef de se retirer en Pologne, ce qui s'effectua dan le courant du mois de mars. Sa paix particulière fu signée à Pétersbourg le 5 mai, et la Suède ne tarda pas à l'imiter. Le nouvel empereur, dans son che valeresque enthousiasme pour le roi de Prusse, ne se contenta pas de faire la paix avec lui, il passa d'un plein saut du rôle d'ennemi à celui d'allié, et l'armée de Czernischef reçut l'ordre de retourner en Silésie pour se réunir à lui.

Frédéric, débarrassé de son plus redoutable ennemi, sentit renaître l'espérance. Son armée recomplétée comme par enchantement, et renforcée en outre par les corps de la Poméranie et de la Marche, fut bientôt en état d'ouvrir la campagne.

L'abandon de la Russie et de la Suède déconcerta les alliés, et détruisit leur premier plan. Daun vint prendre le commandement de la grande armée de Silésie, qui fut portée à 106 bataillons et 149 escadrons. Il paraît que la base de son projet était de se

borner à conserver ce que l'on avait gagné, sans songer à étendre ses conquêtes. Serbelloni commandait le corps autrichien qui devait agir défensivement en Saxe avec l'armée des Cercles. La France adopta un plan de campagne inverse de l'année précédente, et nous avons déjà rendu compte au chapitre XXXI, des fautes qui le firent échouer.

Daun arriva à l'armée le 9 mai, et la fit déboucher des défilés le 15, sur six colonnes, pour s'établir dans la plaine de Kratzkau, entre la montagne de Zoptenberg et le ruisseau de Schweidnitzwasser.

Les Prussiens, sans s'inquiéter beaucoup, renforcèrent leurs postes et restèrent en cantonnements resserrés vers Strehlen et sur les deux rives de la Lohe. Le 20 mai, Frédéric ayant reçu la nouvelle qu'en vertu d'une alliance avec la Russie, le corps de Czernischef devait se joindre à lui comme auxiliaire, résolut de l'attendre ; et le général autrichien, qui craignait déjà pour l'avenir, attendit complaisamment qu'on vînt l'inquiéter. Les deux armées gardèrent donc leurs positions pendant les mois entiers de mai et de juin, sans autre événement que des escarmouches, où les Autrichiens eurent presque toujours le dessous, ce qui leur fit beaucoup regretter le licenciement de leurs excellentes troupes légères.

Frédéric voulait débuter par le siége de Schweidnitz ; or, pour l'entreprendre, il fallait forcer Daun à

quitter ses positions en l'attaquant ou manœuvran
ses communications. A cet effet, le général We
rassembla un corps nombreux à Cosel, et se port
13 mai à Ratibor. Cette diversion ne remplit pas
but : Daun ne fit point de grands détachements,
borna à renforcer jusqu'à 9 mille hommes la divi
de Beck, qui couvrait la Moravie. Tout se passa
mouvements insignifiants jusqu'au 24 juin, que le
de Bevern arriva avec un petit renfort à Eichlau, et
le commandement d'un corps de 21 bataillons et 3(
cadrons.

Enfin, Czernischef joignit l'armée prussienne
1er juillet avec 23 bataillons et 16 escadrons, ce qu
porta alors à 82 bataillons, et 135 escadrons, a
316 pièces de canon, non compris le corps de Beve

Le Roi, dans l'intention de déborder Daun, d
couper des défilés, et de le forcer à une batail
donna le commandement de 25 bataillons et 26 es
drons au général Neuwied, qui se porta dans la n
du 1er au 2 juillet aux environs de Kostenblut, d'o
devait repartir la nuit suivante, pour s'emparer
montagnes de Ziskenberg, en arrière de Freybou
passant par Weichereau et Bertelsdorf. L'armée
s'était rassemblée le 1er à l'entrée de la nuit, s'étal
dans le plus grand silence sur les hauteurs de Sachwi
d'où elle devait également partir dans la nuit du 2 a
sur quatre colonnes, pour gagner Freybourg, en p

sant à droite de Zirlau ; mais Daun, instruit par un déserteur du départ du corps de Neuwied, se mit en mouvement dans la même nuit, et rentra dans les défilés où il campa, la droite à Oberbogendorf, la gauche à Pulsnitz, le centre en arrière de Freybourg. Frédéric ayant été informé de cet événement le 2 au matin, fit mettre ses troupes légères aux trousses de l'ennemi, et se porta le soir avec l'avant-garde sur les hauteurs de Wurben près de Schweidnitz, où l'armée prit le 3 au matin son ancien camp de Buntzelwitz. Le corps de Neuwied se porta le 2 à Strigau.

Frédéric savait que la position de Daun était inattaquable de front, mais il n'ignorait pas qu'en manœuvrant par Hohenfriedberg, on déborderait la gauche, et menacerait Braunau, où se trouvaient ses grands magasins. D'un autre côté le maréchal jugeant par une reconnaissance que le Roi adopterait ce parti, porta sur-le-champ le corps de Brentano, de Burkersdorf sur les hauteurs d'Adelsbach, qui couvrent la route de Friedland à Braunau.

Daun ne s'était pas trompé : le Roi avait résolu de porter, dès le 4, sur les montagnes de Hohenfriedberg la division Neuwied et un corps de 22 bataillons et 33 escadrons, commandé par le général Czernischef, pour opérer contre l'armée autrichienne, soit qu'elle se trouvât encore dans la position de Kunzendorf, soit qu'elle l'eût abandonnée. Mais Frédéric ayant été for-

tement indisposé, l'exécution de ce mouvemer retardée jusqu'au 5.

Neuwied se mit en marche ce jour-là à l'ent la nuit, sur Hohenfriedberg et de là sur Reich où l'on rencontra les premiers postes de Brentan furent chassés. Le Roi quitta à minuit le can Buntzelwitz avec le corps de Czernischef. Lor entendit tirer le canon du côté du général Neuwi se hâta de le joindre avec la cavalerie, et ordo son arrivée de déloger l'ennemi des hauteurs Reichenau et Adelsbach ; mais les postes autric se retirèrent sur les hauteurs à pic qui former plateau inabordable en arrière de ce dernier vil où le corps entier de Brentano était en position. fanterie prussienne traversa néanmoins Adelsbach le feu des batteries, et commença à gravir les r tagnes. Le Roi ayant reconnu les difficultés de attaque, y renonça. Toutes les troupes revinrer l'exception des 5 bataillons de la tête qui, déjà troj gagés, ne purent se retirer. Après des efforts inouï parvinrent haletants au sommet de la montagne, c furent chargés et culbutés dans les ravins par troupes fraîches et supérieures en nombre. Cette affi qui eût peut-être réussi s'ils eussent été soute coûta aux Prussiens 700 morts ou prisonniers 600 blesssés ; mais son résultat le plus fâche c'est qu'elle retarda Neuwied d'une journée, et dc

au maréchal Daun le temps de soutenir ses dépôts de Braunau.

Frédéric poursuivit néanmoins son opération, en cherchant à déborder Brentano, pour gagner Friedland ; Neuwied reçut ordre de continuer sa marche ; mais l'extrême fatigue des troupes ne permit pas de la pousser au delà de Wittgendorf. Daun, qui devinait depuis longtemps les projets des Prussiens, n'eut pas plutôt avis de ce mouvement, qu'il résolut de porter Brentano à Friedland, et d'exécuter un changement de front en arrière ; il repassa donc le ravin de Weistritz, et campa la droite près de Breitenhain, la gauche sur les hauteurs de Charlottenbrunn : un corps sous le général Okelli, posté sur les hauteurs de Burkersdorf, lia la droite avec Schweidnitz, de manière que cette excellente position couvrit en même temps la place et les dépôts de Braunau.

Sur ces entrefaites, le général Ziethen qui était resté au camp de Buntzelwitz avec la moitié de l'armée, ayant appris le 7 le départ des Autrichiens, se mit en mouvement pour occuper les hauteurs qu'ils venaient de quitter, et s'établit la droite à Furstenstein, la gauche à Bogendorf. Le Roi traversa Adelsbach, et campa entre Altwasser et Seifersdorf.

Neuwied, aux approches de Friedland, fut fort étonné de rencontrer Brentano que l'on croyait encore sur les rochers d'Adelsbach. Comme il était dans une

mauvaise position, et inférieur en nombre, on a pu l'attaquer; mais Neuwied, au lieu d'en don l'ordre sur-le-champ, convoqua un conseil de gue dont son ennemi profita pour aller prendre l'a camp retranché de Dittersbach, où il fut à l'abr toute attaque, et à portée d'être aisément soutenu l'armée de Daun. Enfin le corps de Haddick, qui j que-là était resté à Wartha, s'étant réuni à Brenta le Roi fut obligé de renoncer à ses entreprises su point.

Pour épuiser tous les stratagèmes qui pouvai faire sortir Daun de sa position, Frédéric essaya ens une diversion en Bohême. Le corps de Neuwied porta sur les hauteurs de Trautenbach, et poussa partisans jusque sur Kœnigsgratz; mais le maréchal borna à jeter quelques troupes dans la forêt de Kœn silva, pour donner des craintes à son adversaire, pui porter le corps de Brentano à Politz, et celui d'Ellric hausen à Steingrund : il prit néanmoins la précauti de transférer ses magasins de Braunau à Scharfenec dans le comté de Glatz.

Le Roi voyant la droite des Impériaux un peu d garnie vers les hauteurs de Hohengiersdorf et Burke dorf, prit alors la résolution de s'en emparer pour couper de Schweidnitz. L'exécution de ce projet ét scabreuse, car il fallait s'établir entre une forteres et une armée supérieure qui la couvrait. A cet effet,

général Ziethen reçut ordre de se mettre en marche le 13 juillet, sur deux colonnes; la première vint camper, la droite sur les hauteurs escarpées de Hohengiersdorf, la gauche au bois d'Ameisenwalde; la seconde prit position, la droite à la route qui conduit de Schweidnitz à Hohengiersdorf, la gauche à Bogendorf, face à Schweidnitz. Le 15, Neuwied revint sur Rosenau.

Le 16, l'armée conserva sa position. Le Roi réfléchit aux moyens de forcer Daun à s'éloigner de la place, pour en faire le siége; il porta une colonne à Kunzendorf, et le corps de Neuwied à Gablau et Altreichnau; il fit en même temps des démonstrations pour occuper la gauche de Daun.

Le 18, le corps de Neuwied se rendit par Hohenfriedberg à Buntzelwitz. Un événement décisif semblait se préparer, lorsque Czernischef annonça au Roi la terrible catastrophe qui avait précipité Pierre III du trône, pour y placer la célèbre Catherine, et lui communiqua l'ordre qu'il avait de retourner en Pologne. Tout ce que Frédéric put obtenir, fut que le corps russe restât encore trois jours dans sa position, dans un état de neutralité absolue; le Roi en profita pour combiner l'attaque des hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf, qui dominaient la position des Autrichiens, et dont la perte les eût forcés à combattre avec désavantage, ou à se retirer.

Le 19 au matin, le Roi porta son quartier gé
à Bogendorf, et le corps de Neuwied se mit en mo
ment à l'entrée de la nuit, avec la brigade Mollen
Le 20 au jour, toutes les troupes furent rendues à
destination, passèrent le ruisseau de Weistritz su
ponts de chevalets, et campèrent entre Bogendo
Esdorf face à Schweidnitz. On reconnut l'ennemi
hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf sont
escarpées, coupées, boisées, et d'un abord extr
ment difficile ; elles étaient couvertes de fortes red
élevées sur les bords du ravin où coule la Weist
palissadées et garnies d'abatis énormes. Le gé
Okelli occupait la position de Burkersdorf avec
taillons : les hauteurs de Leutmansdorf n'étant gar
que par 4, Daun y envoya à midi la division Brent
qui occupa non-seulement ces hauteurs, mais en
celles de Michelsdorf et de Ludwigsdorf. Lorsqu
troupes prussiennes s'approchèrent, les postes enn
se replièrent sur leurs lignes, à l'exception de celu
gardait le château de Burkersdorf. Le Roi le fit
porter, et y établit dans la nuit une batterie de 45
siers et 12 pièces de douze.

Le 21, au point du jour, le Roi fit une nou
reconnaissance et ne crut pas apercevoir plus de fo
que la veille ; il ignorait l'arrivée du corps de Brent
Les troupes, qui avaient pris les armes avant le l
du soleil, s'ébranlèrent. Le corps de Neuwied ch

d'enlever les hauteurs de Leutmansdorf, se forma
trois divisions ; les deux premières avaient ordre d'es
calader les hauteurs et les redoutes, tandis que le
prince de Bernbourg couvrirait la gauche des attaques
du côté de l'armée autrichienne, et s'emparerait de
Leutmansdorf. Ce prince, arrivé près de ce village, en
chassa les postes ennemis, qui se replièrent sur les
6 bataillons postés sur la montagne de Bergseite ; après
avoir reçu quelques renforts, il les assaillit avec impé-
tuosité, et les repoussa jusqu'aux bois de Michelsdorf.

Tandis que cela se passait à gauche, le général
Neuwied avait emporté le premier étage des hauteurs,
et mis toute son artillerie en batterie contre les retran-
chements ennemis. Les Autrichiens soutinrent ce feu
avec fermeté, quoiqu'il fût supérieur au leur. Alors le
général Neuwied ordonna l'attaque. Le colonel Lottum,
avec une des divisions de droite, marcha aux retran-
chements et engagea un combat très vif ; mais s'étant
aperçu qu'un ravin conduisait sur l'extrême gauche, il
le traversa à la tête du régiment de Mosel, reforma sa
troupe sur la hauteur opposée, et enleva les retran-
chements presque sans coup férir. L'ennemi se retira
en désordre, laissant onze pièces de canon au pouvoir
des vainqueurs.

La droite ne fut pas aussi facilement délogée des
montagnes de Leutmansdorf ; le prince de Bernbourg
avait bien enlevé les premières hauteurs, mais la posi-

tion retranchée restait encore à prendre ; on y port les régiments de Wunsch, Moritz et un bataillon d Finck. Ces troupes rencontrèrent de si grands obstacle de terrain et une résistance si opiniâtre, qu'elles per dirent 500 hommes avant de faire le moindre progrès Enfin, elles trouvèrent les moyens de tourner les re doutes par un ravin, au moment où le colonel Lottun débarrassé à la droite, menaçait de couper leurs défen seurs d'un autre côté. Ceux-ci se rejetèrent alors su le corps de Brentano, qui voyant ses ailes débordée et sa retraite menacée, abandonna les hauteurs d Michelsdorf, et se retira sous un feu d'artillerie conti nuel jusqu'à Wustwaltersdorf.

L'attaque sur le corps d'Okelli, qui gardait les hau teurs de Burkersdorf, n'eut pas moins de succès. Neu wied y dirigea la première colonne sous la protectio de la grande batterie d'obusiers dont nous avons parlé le général Mollendorf devait soutenir cette attaque, e contenir en même temps les troupes de la garnison d Schweidnitz, dont une partie s'était formée en batail sur les glacis. Le grand tapage de la batterie n'eut, s' faut en croire les historiens allemands, d'autre résult que de faire retirer en désordre la cavalerie d'Okelli (1

(1) Je ne sais pourquoi cette cavalerie aurait été condamnée recevoir des obus, sur un terrain où elle devenait inutile. J souvent vu, dans les campagnes de 1805 et 1806, qu'on fais

Les troupes de la garnison de Schweidnitz étant rentrées, le brigadier Mollendorf trouva un moyen d'attaquer le prince de Ligne, retranché derrière un abatis, et couvert par la redoute à gauche du ravin de Weistritz. Les Prussiens traînèrent l'artillerie à force de bras par un sentier dit le Schaafsritt, et canonnèrent vivement, tandis que les bataillons des gardes, gravissant les hauteurs les plus escarpées, et traversant des bois touffus, arrivèrent enfin devant l'abatis qu'ils essayèrent de franchir : dans cet instant, le maréchal Daun voyant le prince de Ligne compromis, lui ordonna de se retirer ; les Prussiens s'emparèrent alors de la redoute où il avait laissé du monde pour couvrir sa retraite, et s'établirent sur les hauteurs.

Lorsque Daun vit le corps de Neuwied à Michelsdorf sur ses derrières, et la brigade de Mollendorf sur les hauteurs de Burkersdorf, il résolut de quitter son camp à dix heures du soir pour placer sa droite au Falkenberg, le centre à Giersdorf, la gauche vers Tann-

jouer mal à propos ce triste rôle à la cavalerie française. La placer en ligne sous un grand feu d'artillerie, dans un moment ou sur un terrain où elle ne peut manœuvrer, est une faute contre tout principe de guerre. Cela n'est permis que dans une grande bataille, où il faut en imposer par une ligne quelconque pour masquer ou protéger une manœuvre décisive.

hausen. A l'instant même où ce mouvement s'ex
tait, le corps de Czernischef quitta l'armée prussi
pour retourner en Pologne. Frédéric ayant enfin at
son but, fit ses préparatifs pour le siége de Schw
nitz, et s'établit dans les positions suivantes,
fortes par leur nature, et qui furent encore retranc
avec soin.

Le général Gablenz, avec 5 bataillons et 10 e
drons, près de Hartmansdorf; 5 bataillons à Altwas
sous le général Ramin; le corps de Neuwied, fort
19 bataillons et 18 escadrons, sur les hauteurs
Taschendorf; le colonel Lossow avec 2 bataillo
20 escadrons, sur le Kolberg près Waldichen; la l
gade Mollendorf faisant face à Schweidnitz, a
5 bataillons près de Weistritz; 9 bataillons, sur
hauteurs de Barsdorf, aux ordres de Manteufel;
général Bulow commandait 15 escadrons à Seitend
et 12 bataillons et 15 escadrons à Bogendorf;
prince de Wurtemberg se porta de Lowenstein
Peterswalde, avec 33 escadrons; enfin, 3 bataillc
restèrent à Wurben avec la boulangerie.

Avant de donner une relation sommaire du siége
Schweidnitz et des opérations qui le suivirent, il co
vient de reprendre le fil des opérations en Moravie. l
duc de Bevern chercha à déborder le flanc droit c
général Beck, et à menacer cette province par la rou
de Troppau. Son corps fut partagé en deux divisions

la première, sous les ordres du général Werner, forte
de 10 bataillons et 15 escadrons, précédant d'une
journée la seconde, composée de 11 bataillons et
21 escadrons, se porta le 2 juillet à Troppau, et le 9 à
Misteck, d'où il poussa des partis et leva de fortes
contributions. Le général Beck ne croyant pouvoir
l'empêcher ouvertement, se borna à marcher de Freu-
denthal à Bæhrn, et à répandre le bruit de l'arrivée de
Laudon avec 50 mille hommes. Cette ruse réussit, et
Werner craignant d'être accablé, retourna le 12 à
Matzinnau. Beck prit position le même jour à Bautsch
et à Schwansdorf, d'où il se proposait de prendre une
position entre les deux divisions prussiennes et de
couper celle de Werner, qui retourna sur-le-champ à
Gratz.

Le général autrichien, satisfait d'avoir rempli son
objet, revint à Guntersdorf. Les deux partis restèrent
dans ces positions jusqu'au commencement d'août,
époque à laquelle le départ du corps de Czernischef
força le Roi à rapprocher celui de Bevern, qui vint
camper le 25 à Cosel. La division Werner prit position
vers Neisse le 28. Beck revint alors à Zuckmantel.

Frédéric présumant que Daun attirerait le corps de
Beck pour secourir Schweidnitz, ordonna au duc de
Bevern, dans le cas où celui-ci marcherait à Wartha,
de se diriger promptement sur Neisse pour y rempla-
cer le général Werner, qui en partirait sur-le-champ

pour se réunir à l'armée devant Schweidnitz ; dan
cas contraire, le Duc devait prendre ses mesures p
n'arriver à Neisse que le 25 août.

Siége de Schweidnitz. Combat de Peile.

Le 4 août, la place fut entièrement investie par
général Tauenzien, avec 21 bataillons et 20 escadro
formant environ 14 mille hommes ; la garnison ét
de 11 mille combattants, commandés par le géné
Guasco ; le célèbre Gribeauval commandait l'artille
et dirigeait la défense.

Ce siége fut un des plus mémorables de l'histoi
moderne. Une méchante place, qui venait d'être en
portée d'escalade quelque temps auparavant, soutin
deux mois de tranchée ouverte. Mais les choses avaie
changé : la place défendue par un homme habile
une garnison choisie était attaquée par le major Lefèvr
homme faible et d'ailleurs mal secondé, car l'art d
siéges était fort reculé en Prusse.

Tandis que les travaux commençaient devan
Schweidnitz, Daun restait dans son camp de Giersdorf
et loin de chercher à secourir la place, il se retranchai
de peur d'être attaqué. Le maréchal avait cependant
résolu de s'avancer sur les hauteurs de Klotschen pour
essayer de faire lever le siége ; mais il attendait le corps

de Beck qui partit le 6 août de Zuckmantel en Moravie
pour Closter-Camenz où il se réunit le 10 à la droite
de l'armée. A peine le duc de Bevern eut-il avis de son
départ, qu'il passa la Neisse, et chercha à le prévenir
à Nimptsch, par une marche de nuit, pour arriver le 13
au matin à Oberpeile, où il avait l'ordre de prendre
position : le Duc campa en effet la droite près de Rei-
chenbach, la gauche sur le Fichtelberg (*Pl. XXIII*,
n° 6). Aussitôt que Beck apprit le départ de ce corps,
il se mit en marche pour occuper le même poste ; mais
il n'était plus temps ; il fut obligé de revenir le 14 à
Schonwalde. Les Prussiens poussèrent son arrière-
garde et établirent leurs avant-postes à Ellguth et Pul-
zendorf. Le Roi envoya au duc de Bevern plusieurs
batteries de gros canon, et retrancha sa position.

Cet événement contraria le maréchal Daun, dont le
projet ne pouvait recevoir d'exécution qu'en battant le
duc de Bevern, au risque d'engager une affaire géné-
rale contre son système : malgré cela, il fallut bien
prendre ce parti. Il fit ses dispositions pour accabler le
Duc avec la plus grande partie de ses forces, tandis que
le reste demeurerait en position pour donner le change
au Roi. En conséquence, les corps de Lascy et de
Brentano partirent au point du jour pour se réunir à
Beck, sur les hauteurs de Kleitsch.

Les généraux autrichiens firent dresser leurs tentes
dès le matin dans la position de Lang-Bielau ; mais à

trois heures après midi, ils se mirent en mouven
Le corps de Brentano et la cavalerie sous les o
d'Odonell, se formèrent en avant de Niederpeile. I
traversa Mittelpeile avec quelques bataillons, plaça
forte batterie en avant et deux autres en arrière d
village, tandis que le corps de Beck se porta sur
colonnes contre l'aile gauche du duc de Bevern,
versa Oberpeile, et se déploya sur deux lignes entr
village et Girlsdorf.

Aussitôt que la cavalerie d'Odonell débouch
Niederpeile, le général Lentulus, avec 18 escadr
traversa le bois derrière l'infanterie pour l'attaqu
plusieurs charges s'engagèrent sur ce point sans rés
tat, mais le canon força les Prussiens à se retirer.

Pendant que Lascy, Brentano et la première lig
de Beck s'amusaient à canonner, ce général à la tête
sa seconde ligne, avait traversé les taillis de Girlsdo
s'était emparé des hauteurs voisines et faisait attaqu
par ses grenadiers le Fichtelberg ; le terrain où
devaient passer était marécageux et plongé par l'art
lerie prussienne qui les maltraita : ce ne fut qu'à se
heures que Beck put se tirer du bois et pénétrer da
la plaine sur les derrières de l'ennemi. Les autres d
visions autrichiennes n'attendaient que ce momer
pour entrer en action. Alors, le duc de Bevern attaqu
vivement avec 2 bataillons la tête de la colonne q
commençait à déboucher, et la rejeta dans le boi

marécageux ; sur ces entrefaites, 15 escadrons, détachés de la gauche par le Roi, culbutèrent la cavalerie ennemie vers Niederpeile, où à peine reformée elle fut chargée de nouveau par le général Lentulus, du corps de Bevern et poussée sur l'infanterie vers ce village, où le duc de Wurtemberg acheva de la mettre en déroute avec de nouveaux renforts. Enfin, le général Mollendorf arriva aussi avec 6 bataillons, après le coucher du soleil ; et les généraux autrichiens voyant l'entreprise manquée se retirèrent dans le camp de Haberndorf, après avoir eu plus de mille hommes hors de combat.

Cette affaire fit honneur au duc de Bevern, qui n'avait que 11 bataillons et 5 régiments de cavalerie contre 33 bataillons et 14 régiments de troupes à cheval : il est vrai que les deux tiers de l'infanterie ennemie ne firent qu'une parade au bruit du canon ; mais cela contint la moitié du corps du Duc, et il faut convenir qu'il saisit avec justesse l'instant décisif de frapper le coup qui devait le tirer d'embarras.

On ne peut interpréter l'inaction des corps de Lascy et de Brentano, surtout lorsque le feu de l'artillerie prussienne, sur la colonne de Beck, leur eut annoncé que les grenadiers étaient arrivés à leur destination et commençaient à s'engager. Ils exposèrent le corps de Beck à être écrasé et enlevé. Dans tous les cas, il valait mieux s'engager sur le front plus tôt que plus tard ; on

avait assez de forces pour enlever la position. On également tenté de blâmer Frédéric d'avoir tar longtemps à soutenir le Duc ; mais il est certain q camp dressé à dix heures du matin par les gén ennemis, sur les hauteurs de Lang-Bielau, lui fait prendre le change au point qu'il ne voulut croire à l'attaque. Si ces troupes avaient march suite, les corps de Lascy et de Brentano eussent totalement défaits.

Le 17 août, l'ennemi resta campé à Haberndorf lendemain matin il reprit ses positions et se porta suite par Wartha entre Patzdorf et Oberstein ; B occupa le camp retranché de Wartha et Brentano poste à Schonwalde.

Il paraît que le non-succès de cette entreprise goûta Daun de tout engagement, car il ne tenta p rien en faveur de Schweidnitz. Les travaux de si s'y poussaient vivement ; l'attaque fut dirigée contre fort de Jauernick; Gribeauval employa avec beauco de succès pour sa défense la guerre souterraine. L travaux de la sappe furent poussés avec activité ju qu'au 22 août. Les parallèles et les batteries avaie été conduites jusqu'à cent cinquante pas du chem couvert, sous les contre-mines. Mais là il fallut tâto ner et détruire par des globes de compression système de défense des assiégés. Cette guerre d'u genre tout particulier, dura pendant six semaines en

tières ; le major Lefèvre, qui dirigeait le siége, perdit la tête, et le Roi donna bien ou mal ses ordres pour la continuation des travaux. Enfin, un obus lancé au hasard fit sauter, le 8 octobre, le magasin à poudre du fort de Jauernick, et une mine emporta le lendemain une partie du chemin couvert et des palissades. Quoique les assiégés eussent repoussé l'attaque qui s'ensuivit et réparé promptement ces accidents, le général Guasco, qui était en pourparlers depuis plus d'un mois, capitula et se rendit prisonnier avec 8,600 hommes. On n'a jamais pu concevoir ce qui le détermina à signer ce pacte désavantageux, après une aussi belle défense qu'il était facile de prolonger encore. La garnison avait perdu du monde à la vérité, mais la place n'avait point encore été battue en brèche, et n'était pas près de l'être : avant que l'on eût couronné le chemin couvert et fait la descente du fossé, il se serait écoulé bien du temps, et la saison était assez avancée pour croire qu'elle contrarierait les travaux des assiégeants. La perte des Prussiens s'éleva à 3,228 hommes tués ou blessés ; celle de la garnison à 2,800.

Dès que la place fut rendue, le Roi voulant procurer au prince Henri les moyens d'occuper le Voigtland, détacha le général Neuwied, le 15 octobre, en Saxe avec 20 bataillons, 55 escadrons et 60 pièces de canon. Le reste, aux ordres du duc de Bevern, cantonna à

Schweidnitz et dans les montagnes voisines. Da
tranquille de son côté, et, le 24 novembre, on c
un armistice qui permit aux armées d'entrer en
tiers d'hiver.

CHAPITRE XXXIII.

OPÉRATIONS EN SAXE. BATAILLE DE FREYBERG.

L'armée prussienne, privée de la plus belle partie de l'électorat de Saxe et du Voigtland, après avoir passé l'hiver, manquant de tout, dans un pays ruiné et d'ailleurs peu fertile, comptait encore à l'ouverture de la campagne 48 bataillons et 93 escadrons, faisant environ 35 mille hommes.

L'armée autrichienne, commandée par le maréchal Serbelloni, forte de 57 bataillons et 108 escadrons, avait sa masse aux environs de Dresde; le corps de Macquire occupait le camp retranché de Freyberg; enfin, une chaîne de postes couvrait les cantonnements depuis Nossen jusqu'à Roswein et Dobeln. L'armée des Cercles, consistant en 38 bataillons et 47 escadrons, destinée à la renforcer, cantonnait aux environs d'Altenbourg et de Naumbourg.

Malgré cette supériorité marquée, il paraît que les généraux ennemis avaient l'intention de ne point se départir du rôle qu'ils avaient adopté la campagne précédente, car tout resta dans le plus grand calme jusqu'au 12 mai.

A cette époque le prince Henri, après avoir f
vers mouvements pour faire croire aux Autri
qu'il voulait se concentrer dans la belle positi
Katzenhauser près Meissen, tomba avec quatr
lonnes sur la chaîne de leurs postes, entre Roswe
Leisnig, la perça, enleva plusieurs cantonnemen
fit plus de 1800 prisonniers. Manœuvrant ensuite
le but de pénétrer en Voigtland, et de s'établir
l'armée autrichienne et celle d'Empire, afin d'en
cher leur réunion, le Prince marcha, le 13 m
Hanchen. Le général Hulsen, qui était resté avec
partie de l'armée dans la position de Katzenhauser o
gea, par une démonstration contre Nosen, le gén
Brunian à l'évacuer pour se retirer sur Freyberg.
14, le Prince fut en présence de Macquire, dont
position n'était pas attaquable de front. Ce géné
tremblant à l'aspect des Prussiens, ne jugea pas dev
attendre l'événement et se retira la nuit sur Dres
ce qui engagea le prince Henri à s'établir dans son cam
Sedlitz ayant nettoyé les ravins profonds de la Weistrit
depuis la forêt de Tharand jusqu'à Frauenstein, le Prin
se porta, le 16, sur les hauteurs de Pretschendorf (1
et le général Hulsen à Gros-Sohra près de Wilsdru

(1) Il y a un village de ce nom au nord de Bautzen : celui o
campait le prince Henri est à l'est de Freyberg, entre cette vill
et Wilsdruf.

Le corps autrichien de Macquire occupa le camp retranché de Dippodiswalde, une autre division garda les hauteurs de Rabenau, le reste de l'armée campa derrière le Val-de-Plauen, sous Dresde.

L'armée des Cercles s'était avancée jusqu'à Chemnitz. Lorsque le prince de Stollberg qui la commandait apprit que les Prussiens l'avaient isolé de l'armée autrichienne, il eut peur d'être attaqué et rétrograda jusqu'à Zwickau ; mais le maréchal Serbelloni lui donna l'ordre de revenir à Chemnitz. Le prince Henri le méprisa jusqu'au point de n'envoyer pour l'observer que 4 bataillons et 5 escadrons, qui prirent poste à Oederan, la Lohfluss à dos : ce détachement attaqué subitement le 21 mai, par le général Luzinsky, perdit 700 hommes, ce qui obligea le Prince de le confier au général Kanitz et de le renforcer d'un bataillon et 5 escadrons. L'armée des Cercles, toute fière de ce succès, se reposa sur ses lauriers à Chemnitz. Les deux autres armées s'observèrent de leurs positions respectives sans tirer un coup de fusil.

Si le maréchal Serbelloni avait ordre de ne rien compromettre, le prince Henri avait bien plus de motifs d'en agir de même, aussi tout le mois de juin se passa sans événement digne d'être rapporté. L'armée autrichienne renforcée par quelques régiments de Silésie, se borna à enlever le poste du général Kleist à Reichstadt, qui la gênait un peu.

Le prince Henri, de son côté, ayant été renforcé un bataillon et 15 escadrons venant de la Poméra résolut de se débarrasser pour un moment de l'ar de l'Empire, et détacha, le 20 juin, Seidlitz avec 3 mille hommes d'infanterie et environ 4 mille chev pour menacer son flanc gauche. A peine les coure de ce corps parurent-ils dans les environs de Pe sur la route d'Altenbourg, qu'elle se retira successi ment sur Zwickau et Reichenbach ; mais les Prussi la suivant de près, elle ne se crut en sûreté que les montagnes de Mœnchberg près de Bareith, où e vint se percher le 27 juin.

Serbelloni, informé de cette étrange retraite, donna à cette armée de se reporter en avant, et c devoir faire des démonstrations pour lui faciliter l'o ration. Il médita un projet d'attaque sur la positi de Hulsen et fit, dit-on, d'excellentes dispositions po l'assaillir sur sa gauche. Mais à cette époque la pusi lanimité était la maladie incurable des ennemis Frédéric : quatre colonnes s'étant présentées deva Constapel, Weisdrup, Hundorf et Braunsdorf, l deux premières, dont le succès devait décider l'affair revinrent dès que les redoutes de Pinkwitz leur tiré rent quelques coups de canon ; si bien qu'après u échange de boulets, exécuté à plus de quinze cents pas et qui ne fit de mal à personne, la retraite des deu autres colonnes termina la journée.

On eût dit que Hulsen avait deviné l'incertitude de l'ennemi ; car lui-même ne prit aucune mesure pour s'opposer à l'attaque de sa gauche : il ne lui avait pas même envoyé assez d'artillerie qui, dans la position qu'elle tenait, devait être l'arme décisive ; il resta tranquille sur tout le reste de sa ligne.

Dans le fait, l'entreprise de Serbelloni, dont Tempelhof fait tant d'éloges, était mal combinée : *lorsqu'une armée occupe une position perpendiculaire à un fleuve, et qu'elle y appuie une de ses ailes, il faut bien se garder d'attaquer cette aile, parce qu'on s'exposerait à être jeté dans la rivière, si l'ennemi exécutait un changement de front en masse du côté opposé. En attaquant l'aile opposée avec la presque totalité de ses troupes, on met au contraire les chances en sa faveur, parce que cette aile vivement abordée par des forces supérieures sera indubitablement enlevée, ou refoulée sur le reste de l'armée ennemie, mise en désordre, acculée au fleuve et placée dans une position à être anéantie* (1). Or, Serbelloni avait deux fois plus de forces

(1) On peut citer pour exemple la bataille de Wagram, où les Autrichiens poussèrent imprudemment leur droite le long du Danube, tandis que Napoléon avait porté sa masse sur leur gauche pour s'y établir. Si le corps du général Hiller ne s'était pas promptement retiré, Napoléon n'avait qu'à renoncer à ses communications par Vienne, faire détruire les ponts, et changer de front sur l'extrême gauche des Autrichiens, pour les acculer au Danube : une

qu'il n'en fallait pour exécuter une attaque sen
sur la droite du corps de Hulsen, qui eût été jet
l'Elbe ou forcé à se faire jour.

Tandis que ces choses se passaient, le prince
avait reporté le corps de Kleist à Oederan, avec
de se réunir aux troupes qui s'y trouvaient, et d
une invasion en Bohême. Celui-ci s'avança d
nuit du 1er au 2 juillet par Marienberg sur Einsie
culbuta les postes ennemis, laissa la réserve d
nadiers dans les postes retranchés, et poussa ju
Brix et Ossek, d'où il se retira, le 7 juillet, sur
ran. Le prince Henri le renforça et lui donna l'
de chasser le corps du général Blonquet, qui s
avancé de Tœplitz à Dux. Celui de Kleist se
donc les 17 et 18 sur Einsiedel; attaqua les Croat
les dragons postés dans le bois de Johannsdorf
en chassa et les poursuivit jusqu'à Herrlich, avec
de 340 prisonniers. Le corps revint une seconde
par Brix, Comotau et Pasberg, à Oederan.

Sur ces entrefaites, l'armée des Cercles avait re

---

bataille perdue par l'Archiduc, dans cette position, eût termin
guerre, et l'Empereur n'avait rien à risquer; il pouvait prendr
ligne de communications par la Franconie, ou la rétablir sur Pas
C'était le même mouvement qu'aurait dû faire Wurmser aux lig
de Wissembourg, et dont nous parlerons dans l'histoire des guer
de la révolution.

comme nous l'avons dit, l'ordre de se reporter en avant, de pousser Seidlitz, et de joindre par la Bohême l'armée autrichienne sous Dresde. Son mouvement commença dans les premiers jours de juillet sur deux colonnes; l'armée commandée par le prince de Stollberg, vint à Hof; le corps de Luzinsky à Egra. Le 14, la première se porta à Oelsnitz, le second à Auerbach, d'où ils chassèrent les postes du général Belling, sur Zwickau. Le 17, les deux corps se réunirent et marchèrent à Schneeberg, croyant donner beaucoup d'inquiétude à Seidlitz, qui était toujours à Zwickau : les deux partis restèrent en position jusqu'au 20. Ce jour-là, le prince de Stollberg apprit que Seidlitz, loin de s'inquiéter de sa manœuvre, gardait paisiblement sa position, et que le général Kleist était arrivé à Marienberg en Bohême sur son flanc droit; la peur le prit, il crut que les règles de l'art interdisaient de tenir toute position dont l'ennemi inquiéterait le flanc, quelle que fût d'ailleurs la faiblesse de l'adversaire qui s'y serait établi, et afin d'éviter une défaite, il se décida à opérer une seconde retraite, plus précipitée et plus honteuse que la première. Belling se mit le 21 à la poursuite de l'arrière-garde, et lui fit 300 prisonniers. Cet échec démoralisa entièrement l'armée, qui ne reprit haleine, à Monchberg, que pour aller s'établir dans les montagnes des environs de Bareith, où elle se retrancha jusqu'aux dents.

Cette retraite offrait une trop belle occa
Prussiens, d'attaquer le corps autrichien
Tœplitz, pour qu'ils la laissassent échapper. Le
Seidlitz marcha le 29 juillet, de Zwickau par An
sur Schervina, où ses hussards surprirent le 1er
corps du prince de Lowenstein. C'était tout
pouvait désirer de plus heureux, mais il n'en
pas avec son intelligence ordinaire : il atten
infanterie, ce qui donna le temps au prince de
de position, en sorte que le lendemain on perdi
ron 700 hommes sans l'en déloger.

Aussitôt que l'armée des Cercles apprit l'a
remporté contre Seidlitz, elle vint prendre
à Hof le 11 août. Le prince de Stollberg reçut
veau l'ordre de venir joindre les Autrichiens sur
il se mit en effet en marche le 18 et arriva par
Dresde le 6 septembre. Le général Belling pro
son absence pour faire une incursion en Bohêm
lui réussit parfaitement, et où il faillit surpren
forteresse d'Egra.

Sur ces entrefaites, le maréchal Serbelloni,
reçu de vifs reproches de ce qu'il ne couvrait pas
les frontières de la Bohême, remit le commande
au général Haddick, et se retira dans ses terres.

Opérations offensives. Bataille de Freyberg.

A cette époque, les troupes impériales occupaient les positions suivantes entre Dresde et Tœplitz :

Poste sur la rive droite de l'Elbe, vers Dresde. .	1 bat.	6 esc.
Le général Ried, entre Briesnitz et Bennerich.	9	16
Sur le Windberg et au Val-de-Plauen.	11	7
Sur les hauteurs de Rabenau.	5	»
A Dippodiswalde.	18	34
A Altenberg et Schellerau.	8	14
A Tœplitz en Bohême..	10	38
L'armée des Cercles.	23	42
Le corps de troupes légères de Torreck.	1	10
TOTAL.	86 bat.	167 esc.

D'un autre côté, le prince Henri occupait toujours le camp de Pretschendorf ; le corps de Hulsen était à Wilsdruf, et Seidlitz eut ordre, le 2 septembre, de se retirer de Porchenstein à Burkersdorf, pour être plus près du prince. Haddick forma le projet de chasser l'ennemi du Voigtland et de le replacer dans la position où il s'était trouvé à la fin de la campagne précédente. Or, pour y parvenir, il y avait deux moyens : celui de livrer bataille, contre le système du conseil aulique, ou celui de tourner la droite du prince Henri, de menacer sa boulangerie qui était à Freyberg, et même ses communications, tandis qu'une partie de

l'armée inquiéterait son front et celui de Hulsen, de les empêcher de s'opposer au mouvement proj On préféra ce dernier parti ; mais au moment o allait s'exécuter, l'apparition d'un corps prussien Lusace, le fit suspendre jusqu'au retour du détac ment qu'il plut à Haddick d'envoyer à sa rencon

Enfin ce mouvement commença le 27 ; les co postés à Tœplitz et Altenberg se dirigèrent sur Fr berg ; le prince de Lowenstein conduisit le prem par Bohmisch-Einsiedel, contre le corps de Kleist, fut poussé sur Voigtdorf avec perte de 300 homm Le Prince prit poste à Porschenstein ; Campitelli av l'autre corps à Clausnitz. Dans le même instant Ha dick fit quelques démonstrations contre le prin Henri, tandis que le général Ried repoussait les post de Hulsen vers Weistrup, et s'emparait des hauteu retranchées de Kunzendorf. Le 28, tout fut tranquill sur le front ; mais le général Campitelli obligea Klei à se retirer au village de Mulde.

Le 29 au matin, l'armée combinée prit les armes e fit des démonstrations sérieuses, afin d'attirer toute les forces et l'attention du prince Henri et du généra Hulsen, tandis que le prince de Lowenstein poussait le corps de Kleist devant lui, et gagnait l'extrémité et les derrières des Prussiens par Mulde. Le général Ried débouchant de Tharandt, longea la forêt à droite, franchit sur deux colonnes le ravin de la Weistritz, et

s'empara d'abord des redoutes qui liaient les communications de l'aile gauche du Prince avec le poste de Hulsen, à Grumbach. Mais ces redoutes furent reprises vers le soir, et Ried refoulé sur Tharandt.

Cependant Lowenstein et Campitelli menaçaient déjà Freyberg, où se trouvaient les magasins et la boulangerie, et pouvaient compromettre le prince Henri, s'il venait à être attaqué le lendemain par Haddick. Ces considérations décidèrent ce prince à passer la Mulde dans la nuit du 30 septembre et à venir camper le jour suivant, derrière cette rivière, la droite vers Brandt, la gauche vers Tuttendorf. Hulsen reçut l'ordre de reprendre la position de Katzenhauser, derrière le ravin de la Tribsche. Haddick prit position sur les hauteurs de Satisdorf et de Frauenstein, et plaça ses avant-postes à Pretschendorf.

Le 2 octobre, ceux de Kleist furent vainement attaqués ; ce général repoussa l'ennemi et occupa alors les hauteurs de Mudigsdorf. Belling se porta vers Gros-Waltersdorf. Différents postes entretinrent la communication entre Chemnitz et Zwickau.

Haddick ne s'en tint pas à la première partie de son projet ; et pour évincer les Prussiens du Voigtland, il résolut de les chasser de Freyberg, par les mêmes manœuvres qui leur avaient fait évacuer la position de Pretschendorf. Il attira à lui le corps du prince de Lowenstein le 4 octobre, et détacha le général Campi-

telli sur la rive gauche de la Mulde à Dorf-Chemn
Le prince de Stollberg se porta avec l'armée des Cerc
à Frauenstein ; le général Luzinsky prit poste à Bi
kersdorf.

Le 13 octobre, le corps de Ried se dirigea vers M
litsch afin de tenir en échec le corps de Hulsen.
prince de Lowenstein s'établit entre Limbach et Bi
kenhain. Macquire vint camper à Niederschone, ent
la forêt de Tharandt et la Mulde. Une brigade qui
précédait, poussa les postes prussiens jusqu'au delà d
Conradsdorf. Le général Luzinsky établi à Burkers
dorf, inquiéta fortement la droite par Weissenborn
Enfin, le 14, le prince de Stollberg se réunit à Campi
telli à Dorf-Chemnitz, pour opérer par la rive gauch
de la Mulde sur Mudigsdorf, contre le flanc droit d
prince Henri, et détacha Kleefeld pour déloger Bel-
ling des hauteurs d'Erbisdorf, ce qui fut tenté sans
succès.

Le 15, on fit de nouvelles démonstrations contre
l'aile gauche du Prince vers Tuttendorf, et contre le
corps de Hulsen. Le prince de Stollberg renouvela
également ses tentatives contre celui de Belling, avec
plus de succès que la veille. Ce fut le général Campi-
telli qui dirigea l'expédition pendant que l'armée se
formait à Weidmansdorf ; il s'empara des hauteurs de
Langenau et envoya le général Kleefeld déloger les
Prussiens de Monchfrey. Belling, ayant commencé

son mouvement rétrograde un peu tard, ne put se
retirer par Monchfrey, sur l'extrême droite de l'armée,
et fut forcé de passer par Kleinhartmansdorf sur Lan-
genau ; arrivé à ce village, il trouva le corps de Cam-
pitelli, et fut obligé, pour joindre le général Sybourg,
de filer entre Galentz et Reichenbach, et de rabattre
sur Linda. Ce contre-temps eut des suites fâcheuses,
parce que l'ennemi en profita pour tomber sur celui-
ci au village d'Erbisdorf et au Kuhberg, tandis que sa
cavalerie tenait le corps de Seidlitz en échec à Berthels-
dorf. Campitelli n'ayant pu déboucher sous le feu de
l'artillerie de Kuhberg, prit le parti de s'emparer des
hauteurs d'Erbisdorf, que Belling aurait dû couvrir.
Sybourg détacha, il est vrai, le régiment de Salmuth,
espérant les gagner avant l'ennemi ; mais il fut entouré
et pris aussitôt qu'il eut débouché du village. Non con-
tent de cette faute, ce général voulut encore enlever
Erbisdorf avec les 2 bataillons qui lui restaient, et en
fit prendre un tout entier. De semblables combinai-
sons, devant un ennemi six fois plus nombreux, ne
pouvaient pas avoir d'autre résultat. Il est même
étonnant que celui qui les avait faites, ait pu se reti-
rer sur les hauteurs de Brandt, avec quelques pièces
d'artillerie. Le général Belling n'arriva que le soir à
Linda, et campa près de Kleinschirma.

La position du prince Henri se trouvant déjà prise à
revers, il fit partir tous les parcs à l'entrée de la nuit et

se retira avec l'armée sur deux colonnes par Losnitz sur Reichenbach et Kleinvoigtsberg. L'armée des Cercles prit possession du camp de Freyberg, et s'y retrancha en toute hâte.

Le prince Henri, informé que le Roi lui envoyait de Silésie un renfort de 20 bataillons et 55 escadrons, se flatta de conserver sa communication avec le Voigtland, et prit position sur les hauteurs de Marbach et d'Augustenbourg, pour se rapprocher du général Hulsen et se mieux lier avec lui ; mais informé que les Autrichiens attendaient incessamment un renfort beaucoup plus considérable que le sien, il résolut de profiter de l'avantage de sa position centrale pour attaquer l'armée des Cercles et la battre isolément.

L'aile droite de cette armée, formée par le corps autrichien du général Campitelli, avait son front couvert par les défilés de Kleinwaltersdorf et par des ouvrages qui se prolongeaient jusqu'au bois de Spittelwalde, lequel se trouvait devant le centre et la gauche et avait grand nombre d'abatis, même des retranchements à ses issues dans la plaine de Kleinschirma. (*Voyez planche XXIII,* n° 7.)

D'après les renseignements reçus, il semblait que la gauche était en l'air ; le Prince résolut donc de porter ses plus grandes forces par Brandt et Berthelsdorf sur cette extrême gauche et sur ses derrières, tandis que le reste des troupes attaquerait vivement le front,

aussitôt que les affaires prendraient une bonne tournure vers cette gauche (1). A cet effet, l'armée fut divisée en quatre corps, de la manière suivante :

1° Avant-garde, général Kleist.	7 bat.	12 esc.
2e Aile droite sous les ordres du général Seidlitz.		
Brigade Diringshofen.	5	»
——— Jeune Stutterheim.	4	»
——— Bandemer.	»	10
——— Manstein.	»	10
3e Aile gauche sous Stutterheim.		
1re brigade.	5	5
2e brigade Belling.	3	12
4e Division sous les ordres du général Forcade. . .	7	10
TOTAL GÉNÉRAL.	31 bat.	59 esc.

Le prince de Stollberg, informé de ce mouvement, eut peine à croire que les Prussiens voulussent lui livrer bataille ; pour être prêt néanmoins à tout événement, il fit prendre les armes à minuit.

Le 29 octobre, au point du jour, le prince Henri qui se trouvait à la droite, donna l'ordre de marche. Le général Kleist se dirigea sur Oberschone, suivant ce qui lui avait été prescrit, pour s'emparer des hau-

(1) Si l'intention du Prince avait été réellement de porter *la masse de ses forces sur la gauche de l'ennemi*, son plan eût été bon ; mais on a plus d'une raison de croire le contraire, car rien ne l'annonce, si ce n'est l'assertion de Tempelhof.

teurs de Saint-Micheln, entre Brandt et le bois
Spittelwalde. Seidlitz avec les brigades Diringshofen
Manstein le suivait. La brigade Jeune Stutterheim
le général Bandemer avec ses cuirassiers, se form
rent à leur gauche vers Kleinschirma pour se lier av
Belling et attaquer le Spittelwalde, lorsque la droi
serait arrivée à sa destination. Le général Belling
porta sur le Nonenwalde et le bois de Struth, dont
chassa les troupes légères autrichiennes. La divisio
Stutterheim s'avança sur les hauteurs de Gros-Schirma
jusqu'à ce que Belling eût débouché du bois dont i
venait de s'emparer, et occupa ensuite les hauteur
en arrière de Kleinwaltersdorf, où il établit son artille-
rie pour battre le corps de Campitelli qui occupait le
hauteurs retranchées au delà de ce village. Enfin le
général Forcade resta en réserve en arrière de Gros-
Schirma ; il devait inquiéter la retraite de l'ennemi
sur la rive droite de la Mulde.

Tandis que ces mouvements s'opéraient, le prince
Henri avait débouché d'Oberschone, et débusqué les
troupes légères de Torreck, placées à la gauche du bois
de Spittelwalde entre Linden et Saint-Micheln. Après
ces premiers succès, les bataillons francs de Heer et
Luderitz pénétrèrent dans le bois, en chassèrent les
tirailleurs autrichiens et s'établirent à sa lisière. Le
reste de la colonne continua sa marche et atteignit
enfin les hauteurs à gauche de Saint-Micheln, entre

Brandt et le Spittelwalde. Alors le prince Henri découvrit un corps de 6 mille hommes qui flanquait la gauche de l'ennemi sur les hauteurs d'Erbisdorf et du Kuhberg, au delà de Brandt.

Cet incident semblait devoir contrarier le projet du Prince, car toutes ses dispositions avaient été primitivement faites pour déborder l'extrême gauche, de sorte que la colonne destinée à cette opération décisive allait se trouver exposée à être prise à revers et accablée par des forces supérieures ; mais le général Kleist ayant assuré que le général Meyer commandant ce corps, était un de ces hommes contre lesquels on peut tout entreprendre sans crainte, le Prince se décida à continuer sa marche avec 5 bataillons de grenadiers et 15 escadrons, se bornant à laisser le brigadier Diringshofen avec 4 bataillons et 5 escadrons, en potence sur sa droite pour l'observer ; on expédia en même temps l'ordre au Jeune Stutterheim d'attaquer sur-le-champ le Spittelwalde.

Lorsque l'ennemi vit ses postes pressés vers le Spittelwalde et sur la direction de Saint-Micheln, il craignit pour sa gauche et se prolongea dans cette direction, pour s'appuyer au mamelon des Trois-Croix.

Cependant le prince Henri s'avançait toujours de ce côté ; le général Seidlitz attaqua le mamelon à la tête des grenadiers, tandis que Kleist et Manstein couvraient leur droite contre la cavalerie autrichienne. Aussitôt que Stut-

terheim eut reçu l'ordre d'enlever le Spittelwalde, l capitaine Pfuhl s'avança contre la redoute placée l'issue vers Kleinschirma, et un bataillon marcha gauche contre le retranchement de Kleinwaltersdorf l'artillerie protégea ces deux attaques. Les impériau évacuèrent les ouvrages et se retirèrent derrière les aba- tis au milieu du bois, où ils reçurent quelques batail- lons de renforts. Les Prussiens qui franchirent d'abord l'abatis, ne tinrent pas longtemps contre des forces aussi inégales, et furent ramenés jusqu'au débouché de la forêt. En vain leur général les fit-il soutenir par un nouveau bataillon, ce faible renfort ne rétablit pas l'affaire ; le Vieux Stutterheim détacha aussi un ba- taillon et fit rapprocher son artillerie de Kleinwalters- dorf sans rien décider.

Sur ces entrefaites, l'attaque des grenadiers sem- blait prendre à la droite une bonne tournure, malgré les efforts de la cavalerie. Lorsque le Vieux Stut- terheim eut la certitude qu'elle était bien engagée, il résolut d'attaquer la gauche de l'ennemi et traversa à la tête du régiment de Bevern le village de Kleinwalters- dorf, soutenu par les grenadiers de Baehr et le premier bataillon de Manteufel. Les cuirassiers de Schmettau et les hussards de Belling suivirent cette infanterie. Les grenadiers de Lossow et les bataillons francs de Schach et Lenoble la précédèrent, balayèrent le vil- lage, et changeant subitement de direction à droite,

menacèrent de couper la retraite aux troupes qui se défendaient avec opiniâtreté dans dans le Spittelwalde, que le Jeune Stutterheim attaquait de nouveau avec toute sa brigade réunie.

Cet effort simultané des trois divisions devint déci- sif. Aussitôt que les troupes de l'aile gauche eurent dé- passé Kleinwaltersdorf, elles marchèrent vivement à l'ennemi. La cavalerie autrichienne, ébranlée par le feu d'artillerie, se retira devant elles, mais l'infanterie tint ferme, et repoussa une charge des cuirassiers de Schmettau. Enfin les hussards de Belling et les 2 esca- drons de cuirassiers détachés, renouvelèrent cette charge avec tant d'impétuosité, que les régiments d'in- fanterie de Nicolas Esterhazy et de Giulay, furent cul- butés et presque entièrement détruits. Ceux de Wied, de Wurtzbourg et Salm furent également enfoncés, et perdirent beaucoup de monde.

Dans le même instant, les généraux Seidlitz et Kleist avaient repoussé la cavalerie de la gauche ennemie, et favorisé par là une nouvelle tentative contre les grena- diers autrichiens qui défendaient le mamelon des Trois-Croix. Ceux-ci se voyant abandonnés par les escadrons qui les appuyaient, prirent le parti de se retirer par les faubourgs de Freyberg sur Hillersdorf. Les troupes qui défendaient le bois de Spittelwalde, se voyant également compromises, se replièrent sur les hauteurs de Tuttendorf, où le prince de Stollberg fit

halte pour rassembler les corps épars de son armée, et passer en ordre la Mulde. La division Meyer, qui aurait pu décider l'affaire en descendant de ses hauteurs sur le flanc droit des Prussiens, se retira par Bertelsdorf sur Sussenbach, après avoir envoyé quelques boulets au Prince.

La perte de l'armée impériale fut de 4,500 prisonniers, et environ 3 mille hommes hors de combat : les Prussiens en perdirent 1500 ; ils prirent 28 pièces de canon et 9 drapeaux. Cette affaire leur fit d'autant plus d'honneur, qu'ils n'avaient que 29 bataillons et 60 escadrons, contre 49 bataillons et 68 escadrons.

Le corps du général Hulsen ne prit aucune part à la bataille, et se borna à détacher le matin 7 bataillons et 25 escadrons sur les hauteurs de Hirschfeld et Neukirch, pour observer les Autrichiens vers la forêt de Tharandt. Ce détachement aurait pu devenir bien funeste à l'armée battue, s'il avait su profiter de sa position ; mais il revint le 31 au camp.

Le prince de Stollberg se retira à Frauenstein. L'armée prussienne reprit position à Freyberg ; le corps de Belling à Pretschendorf.

Le jour même de la bataille, les renforts des deux partis, qui venaient de la Silésie, arrivèrent sur l'Elbe ; celui des Prussiens, sous les ordres du général Neuwied, passa ce fleuve le 30 et vint remplacer le lendemain, à Katzenhausern et Schlettau, le général Hulsen, dont la

division se réunit ensuite au prince Henri. Le corps autrichien aux ordres du prince Albert de Saxe, rejoignit Haddick le soir même de la bataille. Ce général envoya alors à l'armée battue un renfort de 6 régiments, et resta cantonné entre Dresde et Dippodiswalde.

Le prince Henri n'était pas d'un caractère à s'endormir sur ses lauriers. A peine eut-il reçu ses renforts, qu'il chargea le général Kleist le 2 novembre, d'aller avec 6 bataillons et 25 escadrons, détruire en Bohême tous les dépôts de l'armée impériale, afin de forcer ainsi le prince de Stollberg à quitter sa position de Frauenstein. Pour appuyer ce mouvement, il détacha à Dorf-Chemnitz, 6 bataillons et 17 escadrons sous les ordres du général Platten et fit faire quelques démonstrations vers Pretschendorf et Wilsdruf, dans l'intention de fixer l'attention de Haddick, et de lui donner des inquiétudes. Le prince de Stollberg prit en effet le parti de quitter la position dans la nuit du 3 au 4 novembre, et de se retirer à Altenberg, d'où il se rendit peu après à Pirna. Le prince Henri porta alors le général Platten à Porchenstein, l'armée le remplaça à Dorf-Chemnitz, tandis que Kleist marchant par Brix à Saatz, y détruisit un des grands magasins de l'ennemi. Ce général étant revenu à Oederan le 11, le Prince reprit son camp à Freyberg.

Frédéric étant arrivé le 6 à l'armée, conçut le projet

de profiter de la victoire remportée par son frère sur les troupes de l'empire, pour entamer une négociation avec les petits Princes qui désiraient la neutralité, afin de se débarrasser ainsi d'ennemis peu dangereux à la vérité, mais qui ne laissaient pas d'occuper des forces dont il se proposait de faire un meilleur emploi. La terreur étant le plus sûr moyen d'abréger les lenteurs diplomatiques, il prescrivit au général Kleist de marcher avec 6 mille hommes en Franconie et de mettre le pays à contribution. Ce général partit d'Oederan le 13 novembre et arriva le 29 devant Nuremberg, qui lui ouvrit ses portes. Les partis prussiens poussèrent jusqu'aux environs de Wurtzbourg et de Ratisbonne, où ils firent trembler les membres de la diète. Le prince de Stollberg sollicita la permission de voler, avec ses troupes, au secours des Cercles, mais Haddick la lui refusa, sous prétexte qu'il fallait attendre des ordres de Vienne.

Sur ces entrefaites, Frédéric conclut le 24 novembre avec les Autrichiens, une convention qui fixa la démarcation des cantonnements des deux armées, sans faire mention de ceux que devait occuper l'armée de l'Empire, ni stipuler sur le sort des provinces envahies par Kleist. Il paraît que les Autrichiens qui voulaient la paix, mais qui avaient des engagements particuliers avec les Cercles, loin de contrarier le projet du Roi, contribuèrent par cette conduite à leur faire désirer la

neutralité, afin d'avoir un prétexte pour se délier de leurs promesses. Autrement il serait difficile de se rendre raison de cette convention. Enfin le général Kleist étant revenu par Cobourg et Erfurt le 17, toutes les armées entrèrent en cantonnements.

Peu de temps après, on assembla un congrès au château d'Hubertsbourg, près de Dresde, et la paix définitive y fut signée le 23 février 1763.

Une circonstance particulière de cette paix, c'est que tout fut remis sur le pied où les choses se trouvaient avant les hostilités, et qu'aucune des puissances belligérantes n'y perdit un pouce de terrain.

Ainsi finit une guerre singulière, dont on a beaucoup exagéré les événements; l'art des combats y fit de notables progrès, mais les grandes opérations de la guerre, la stratégie, l'art de profiter de la victoire, laissèrent beaucoup à désirer.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATIONS SUR LA CAMPAGNE DE 1762, SUR LE DÉBORDEMENT DES AILES, ET LES ATTAQUES MULTIPLIÉES.

J'ai déjà observé plus haut, qu'il était difficile d'émettre quelques nouvelles idées sur une campagne qui s'est passée sur le même théâtre que les précédentes, et avec des combinaisons dont la seule différence provient du changement de rôle de la Ru sie.

L'on sait aussi que depuis la prise de Dresde, l'intérêt des Autrichiens était de faire la guerre sur l'Elbe, tandis que celui des Prussiens était de la porter sur l'Oder. Les succès de Daun en Saxe pouvaient devenir décisifs, mais non en Silésie ; c'est sur cette vérité que devait reposer le plan de campagne. Lors même que la mort d'Elisabeth n'eût pas amené un changement si marquant dans les affaires, il n'est pas probable que les alliés eussent tourné leurs efforts vers la Saxe ; sous ce rapport, ils tombèrent dans la même faute que l'année précédente, c'est-à-dire qu'ils firent un accessoire du point principal, et portèrent leurs coups dans la direction où ils ne pouvaient rien produire de grand.

Dès que la paix avec la Russie fut connue, le gou-

vernement autrichien n'avait plus de motif de diriger des masses sur l'Oder ; car cette paix devait le décider à faire la sienne, ou à pousser la guerre plus vivement que jamais. Dans ce dernier cas, l'Autriche n'avait qu'à faire envahir le Brandebourg par la belle armée de Daun qu'elle eût d'abord rappelée en Saxe. Cette armée avait toujours une excellente base d'opérations sur l'Elbe, et la position centrale de la Bohême qui lui permettait de porter rapidement ses forces sur les points les plus favorables. Les places de Glatz et d'Olmutz, avec les troupes qui se trouvaient dans l'intérieur de l'Autriche, étaient plus que suffisantes pour s'opposer aux opérations de Frédéric, qui n'avait plus les moyens d'envahir la Moravie et de tenir tête en même temps à 150 mille hommes de troupes aguerries.

Il y a peu de choses à dire sur ce qui se passa en Silésie. Le Roi ne pouvait prévoir que les Russes ne resteraient que quinze jours avec lui, et ce serait outrer la critique que de lui reprocher de n'avoir pas profité de ce temps pour attaquer Daun ; il fit tout ce qu'il put pour engager une affaire avec avantage. On doit croire qu'il eût brusqué le dénouement, malgré la position avantageuse des ennemis, s'il avait deviné que le corps de Czernischef l'abandonnerait si promptement.

On ne peut, au contraire, concevoir comment

Daun, après le départ des Russes, put rester spectateur du siége de Schweidnitz, avec 90 mille hommes. On eût dit qu'il était là pour couvrir le siége plutôt que pour l'empêcher. Excepté l'abandon de Cassel, par les maréchaux d'Estrées et Soubise, dont nous avons parlé au chapitre XXXI, l'histoire moderne n'offre pas d'exemple d'une pusillanimité pareille.

Le reste de la campagne porte l'empreinte de l'esprit qui en dirigea les premiers mouvements. Le Roi aurait bien eu tort de chicaner des ennemis qui ne paraissaient pas disposés à lui enlever un pouce de terrain.

En réfléchissant sur les opérations qui ont eu lieu en Saxe, on ne peut trop s'étonner de l'absence totale des principes, qui les caractérise, et du singulier rôle que l'armée de l'Empire y joua.

Indépendamment de la faute que les Coalisés commirent en formant sans nécessité une double ligne d'opérations en Silésie et en Saxe, ils la subdivisèrent en isolant à plus de trente lieues les deux armées qui devaient opérer sur le point accessoire, et permettant à l'ennemi de couper leur communication avec un faible détachement.

Comment qualifier les deux retraites de l'armée des Cercles? La postérité croira-t-elle qu'un général, avec 30 mille hommes, se soit sauvé, à deux reprises différentes, devant 4 mille, parce qu'un bataillon ou deux

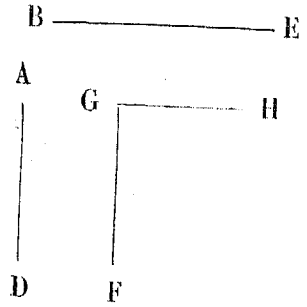
avaient paru au loin dans la direction d'un de ses flancs ? C'est ainsi que l'abus des systèmes et des mots techniques a égaré les hommes faibles et superficiels. On considérait alors comme une faute de se laisser déborder. Un général qui aurait conservé une position, dont une des ailes eût été débordée, aurait cru commettre une faute très grave ; et, d'après les règles reçues, il devait décamper sans avoir reconnu ce dont il était menacé. Par conséquent, pour bien opérer, il fallait déborder : pour parvenir à ce but, il était indispensable d'étendre ses mouvements ; de là les attaques multipliées, les centres dégarnis, les mouvements décousus, les beaux systèmes que l'on a présentés comme l'agrandissement des combinaisons ; enfin, toutes les sottises dont les annales de la guerre fourmillent à la fin du dix-huitième siècle.

Je ne puis m'empêcher de réitérer ici une maxime que j'ai déjà indiquée : *Toute armée qui veut déborder en même temps par les deux ailes, doit avoir des forces doubles ; car, indépendamment des ailes agissantes, il lui faut un centre qui tienne l'ennemi en échec.* Si les trois divisions ne sont que des détachements, elles ne produiront pas d'effet sur une masse centrale supérieure à chacune d'elles, et courront risque d'être compromises dès qu'elle saura manœuvrer : les batailles de Rivoli et de Stockach sont les meilleures preuves de cette vérité.

Lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour faire trois masses, il est dangereux de déborder deux ailes, et peu avantageux de n'en inquiéter qu'une. Cette manœuvre ne consistant en effet qu'à porter un simple détachement sur une aile ennemie, tandis que la masse principale agit sur le front, c'est s'éloigner du but, et s'exposer à être battu. Au lieu de cela, il faut mettre l'accessoire devant le front, et porter la masse sur celle des extrémités, qui, par ses rapports avec les communications de l'ennemi, présente les plus grands résultats.

On objectera peut-être que cette manœuvre n'est dans le fond qu'un débordement, mais ce serait une chicane de mots ; car, si un général laissait 100 bataillons sur le front de l'ennemi, tandis qu'il en porterait 10 sur une aile, il n'aurait pas pour cela gagné en masse une de ses extrémités. C'est cet emploi abusif de mots techniques, qui colore les plus lourdes bévues ; c'est ainsi qu'on a prétendu qu'une armée française, en se portant des environs de Sedan à Bruxelles, déborderait le duc de Brunswick qui était à Verdun ; c'est pour cela que les généraux autrichiens se crurent perdus, en 1794, pour avoir été débordés à dix marches ; c'est enfin par ce motif que le prince de Stollberg, ramena l'armée des Cercles jusqu'à Bareith, de peur d'être tourné par quelques escadrons qui voltigeaient au loin sur ses flancs.

Je reviens aux opérations en Saxe. En jetant les yeux sur la carte, on verra que les doubles positions de Hulsen et du prince Henri formaient une équerre.



Le corps du prince AD était séparé de celui de Hulsen BE, par la forêt de Tharandt, obstacle majeur, derrière lequel l'ennemi FGH pouvait opérer à couvert et où rien ne l'empêchait de s'établir pour accabler l'un ou l'autre de ces corps, attendu qu'ils avaient plus de six lieues à faire pour se secourir.

Les po itions de Freyberg et de Katzenhausern avaient un inconvénient plus grave encore, puisque la Mulde coulait entre elles à une distance si considérable, qu'aucune des deux armées ne pouvait secourir l'autre dans une journée. Cependant, comme elles y restèrent trois mois, on eut tout le temps de combiner une opération. L'armée impériale avait beau jeu pour mettre 50 bataillons en action sur un seul de ces détachements ; elle n'avait qu'à attaquer Hulsen par

Wilsdruf ou Limbach, et inquiéter le prince Henri par des partisans, vers Beerwalde. Elle ne sut pas profiter de ses avantages, et se borna à parader le long de l'Elbe, afin de protéger l'armée des Cercles, qui venait de Zwickau ; singulière manière d'employer des troupes et de combiner leurs mouvements.

Si, au lieu de tâtonner ainsi, Serbelloni avait, dès le mois d'avril, appelé l'armée des Cercles à Freyberg, et qu'avec des forces aussi supérieures il eût attaqué le prince Henri par sa droite, dans le cas où il fût resté réuni, et par son centre s'il avait formé deux corps isolés, il l'eût accablé, rejeté sur les ponts de l'Elbe, et coupé de ses communications avec Wittenberg. Alors il eût été facile de porter 7 à 8 mille hommes de Dresde sur Meissen, par la rive droite, pour enlever les ponts et les détruire ; cette division n'aurait couru aucun risque, ayant une retraite assurée sous le canon de Dresde. Le prince aurait toujours été contraint de faire un détachement presque aussi fort, pour les couvrir, en sorte qu'il serait resté à Serbelloni 55 mille hommes, pour en attaquer 26 à 27 mille sur leur extrême droite, en gagnant pendant l'action leurs communications avec Wittenberg. La petite armée prussienne, battue dans une telle situation, eût été anéantie, même en sauvant ses ponts : car forcée à repasser l'Elbe devant un ennemi victorieux et deux fois plus nombreux, moitié au moins de ses bataillons

eût été perdue, soit dans le combat, soit dans la re traite. Si les Prussiens qui avaient eu jusqu'alors deu divisions isolées, les avaient maintenues jusqu'à c moment, alors l'effort n'aurait pu avoir de meilleur direction que sur leur centre par la droite de Hulsen afin de rejeter celui-ci sur l'Elbe, et d'enlever ensuit le détachement du Prince, auquel il ne serait resté au cune communication.

Au reste Serbelloni, en laissant prendre l'initiative des mouvements aux Prussiens, ne commit pas de faute plus grave que le général Haddick. Lorsque ce dernier prit le commandement, il disposait de 86 bataillons et 167 escadrons; le prince Henri osant se maintenir dans la position hasardée qu'il avait choisie pour empêcher la réunion des ennemis, et qui était plus que téméraire après leur jonction, le général autrichien eût dû attaquer Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, comme nous l'avons dit plus haut. Loin de là, il poussa la moitié de son armée contre le prince Henri, et cette moitié suffit pour le rejeter de Pretschendorf et de Freyberg : on peut juger par là ce qu'aurait produit une attaque bien combinée de la plus grande masse sur le premier, dont la force n'excédait pas 20 bataillons incomplets. Haddick l'observa, tandis qu'il faisait manœuvrer contre le Prince, ce qui était une double faute. En effet, si le coup qu'il méditait de porter à celui-ci était son objet principal, il

fallait qu'il y allât de sa personne et avec le gros de ses forces; s'il n'était qu'un accessoire, on n'aurait pas dû le pousser et employer à cela tant de monde, tandis qu'on laissait Hulsen tranquille. Haddick pouvait laisser un général sûr, avec 37 bataillons et 67 escadrons vers Freyberg, et attaquer avec 50 bataillons et 100 escadrons, le petit corps de Hulsen, qui eût été détruit. Le Prince, sans communications avec l'Elbe, eût été forcé à se sauver vers Berlin, ou à recevoir un combat, dans lequel il n'avait d'alternative que de mettre bas les armes, ou de se faire jour, en sacrifiant la moitié de ses débris.

La bataille de Freyberg étant la seule qu'ait gagnée le prince Henri, elle fonda en quelque sorte sa réputation : en se donnant la peine d'analyser ses dispositions pour les rapporter aux principes reçus, on conviendra néanmoins qu'il remporta la victoire, parce qu'il faut qu'elle reste à l'un des partis. Le Prince avait devant lui deux armées divisées, et il les combat avec deux corps également isolés. Lorsqu'il se détermina à livrer bataille, il pouvait laisser les postes au camp de Meissen, et attirer à lui la majeure partie des forces de Hulsen, pour décider d'autant plus sûrement le succès de ses entreprises contre l'armée des Cercles. Loin de là, il ne se contente pas de maintenir l'isolement de ses forces, il attaque une armée deux fois plus nombreuse que la sienne, avec quatre colonnes très distantes entre

elles, et dont l'action n'est point simultanée ; celle du général Forcade reste même en réserve loin de l'extrême gauche et hors de portée du champ de bataille. Enfin, le Prince qui marcha lui-même au point principal avec les deux plus fortes colonnes, les morcela tellement, qu'il ne lui resta *au moment décisif* que 5 bataillons de grenadiers et quelques escadrons, tandis que 38 bataillons se trouvaient disséminés sur une ligne de dix lieues ; la moitié en attaques contre des accessoires, l'autre moitié dans un camp défensif. L'attaque du Spittelwalde fut exécutée par des bataillons engagés les uns après les autres, longtemps avant que la troisième colonne fût en état de donner. Il y eut partout incohérence dans les mouvements, et peu de batailles furent plus fautives : les Prussiens réussirent par les sottises inconcevables de leurs ennemis et le caractère de leurs chefs. Si, loin de trembler pour leur gauche, et de prolonger leur ligne défensive vers cette aile, les généraux Caramelli et Stollberg eussent fait marcher 30 bataillons par le Spittelwalde sur le ravin et le village de Klein-Schirma, et leur cavalerie sur les hauteurs à droite, entre ce village et Wallersdorf, la brigade Stutterheim eût été écrasée, et les petits détachements du Prince, percés dans leur centre, sans communications, auraient eu mille peines à se sauver.

Tempelhof loue Frédéric d'avoir profité d'un petit mouvement qui isola les deux ailes autrichiennes à

la bataille de Prague, et il admire le prince Henri pour avoir, par un principe contraire, fait quatre attaques sans unité d'action, et loin du point décisif ; flatterie impardonnable, qui tend à renverser tous les principes, et à nous présenter les événements du hasard comme le résultat des combinaisons du génie. Tout ce que l'on peut admettre pour excuser ces quatre attaques décousues, c'est que le prince Henri connaissait bien la médiocrité et le caractère timoré de ses adversaires, mais ce n'est pas une raison pour admirer une manœuvre qui eût été pitoyable en face d'un bon général.

La conduite du prince de Stollberg et de Caramelli fut d'autant plus blâmable, qu'ils savaient fort bien à quelles forces ils avaient affaire ; ils n'ignoraient pas que Hulsen campait avec la moitié des troupes prussiennes vers Meissen, et que le Prince n'avait que 27 bataillons très faibles. En voyant déboucher cette petite armée sur quatre colonnes morcelées, ils auraient dû profiter de l'avantage que leur donnait le bois du Spittelwalde pour cacher l'effort qu'ils feraient au centre sur celle de Stutterheim, avec la certitude d'un succès complet. Mais il est des généraux qui sont déconcertés en apprenant que l'ennemi forme une multitude de colonnes ; leur embarras témoigne contre eux ; car ce devrait être toujours une raison de se réjouir plutôt que de s'alarmer. Un général médiocre, en voyant faire des mouvements multipliés et des menaces sur son

front ou ses ailes, croit être compromis ; il décampe sans mettre ses masses en action : tels furent Clermont à Creveldt, Soubise et d'Estrées à Wilhemsthal, Stollberg et Campitelli à Freyberg. Bonaparte ne conçut jamais d'alarmes en pareille occurrence : lorsqu'il assiégeait Mantoue, et que Wurmser s'avançait au secours de la place avec une armée deux fois plus forte que la sienne, l'avant-garde républicaine ayant été pressée sur l'Adige, il présuma d'abord que les masses autrichiennes marchaient par la rive orientale du lac de Garda ; mais on vint bientôt annoncer qu'une autre colonne débouchait par la rive occidentale sur Brescia et une troisième par la Brenta. A cette nouvelle, il ne put contenir sa joie, car il jugea, avec la rapidité de l'éclair, que l'ennemi faisait un faux mouvement en mettant un obstacle insurmontable entre ses divisions; le corps de Brescia, qui semblait si menaçant, fut culbuté dans les gorges et anéanti ; celui qui déboucha par la rive gauche éprouva, trois jours après, le même sort à Castiglione.

La paix d'Hubertsbourg vint mettre un terme aux scènes tantôt admirables tantôt comiques de la trop fameuse guerre de Sept-ans. Au commencement de la révolution, l'homme qui avait assisté à la campagne de 1761, était regardé comme un héros, quoiqu'on n'eût pas tiré mille coups de fusil à l'armée autrichienne. Le

général qui avait eu le bonheur de mener quelques bataillons au combat, ne se considérait pas moins qu'un Luxembourg ou un Turenne ; on disait de lui : *Il a fait la guerre de Sept-ans !* et son brevet d'immortalité semblait irrévocable.

D'où provient l'exagération de ces idées? sans doute de la médiocrité du siècle, de la flatterie et du charlatanisme de quelques écrivains. Au milieu de la foule d'hommes médiocres qui s'agitent autour de Frédéric, on voit en effet ressortir ce prince sous une forme colossale. Relativement aux temps, aux circonstances et aux moyens, il fit des exploits admirables et sera toujours grand, sans pour cela avoir été capitaine inimitable et infaillible.

En réfléchissant sur la force et l'ensemble de ses moyens organisés, on conviendra qu'il manqua le coup décisif en 1756. Si à cette époque, où l'ennemi n'était point rassemblé, où les Russes n'étaient pas même sur la Duina, où les troupes autrichiennes ne pouvaient lui opposer de masses, où l'Empire était plus disposé à se réunir à lui que contre lui ; si dans ce moment décisif il eût déployé ce coup d'œil perçant et le génie à la fois audacieux et profond que Napoléon déploya en 1805 contre une coalition pareille, en 1806, contre les Prussiens encore isolés, et surtout, en 1809, contre les levées gigantesques de l'Autriche, on conviendra que la guerre aurait pris

une autre tournure : en quinze jours, le Roi
conduire son armée devant Vienne, après avoir
centre d'une ligne sans fin, que venaient garni
ment une multitude de troupes tirées des ga
Ce coup, qui eût étonné l'Europe, et consterné
nemis, aurait grossi son armée d'une foule de
sans et de tous les Princes de l'Empire, dont i
devenu l'arbitre.

Comme nous l'avons déjà observé, il était
possible de frapper quelques grands coups au
mencement de 1757, en agissant vigoureusemer
le centre des armées autrichiennes, divisées
grandes distances. La bataille de Prague fut ur
ploit éclatant, mais n'eut pas de résultat ; gagnée
Jung-Bunzlau, elle eût causé la destruction de
mée autrichienne.

Dans les trois campagnes suivantes, le Roi fut v
ment admirable ; après les scènes sanglantes de Prag
de Kollin, de Zorndorf, qui lui enlevèrent successi
ment la fleur de ses troupes, il fallut les désastres
Hohenkirch et de Kunersdorf, joints aux sanglan
pertes de Torgau, pour ébranler sa fermeté. Plus tar
lorsqu'avec une armée composée d'enfants de quin
à vingt ans, derniers rejetons d'une population épuisé
il fut obligé de tenir tête à des armées toujours plu
aguerries, recrutées au contraire par une populatio
robuste et inépuisable, et que sa chute parut inévi-

table, il sembla n'aspirer qu'à la rendre aussi belle que sa vie. La mort d'Elisabeth le sauva ; et l'Autriche signa la paix quand elle devait pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. En définitive, Frédéric se soutint seul contre toute l'Europe, étonna le monde, et parut faire des miracles, bien qu'il dût surtout son salut à la singulière conduite de ses adversaires. Dès la bataille de Rosbach, qui ne fut au fond qu'une véritable échauffourée, les armées françaises n'opérèrent plus directement contre lui ; les Suédois firent semblant d'entrer en campagne pour gagner des subsides, et les Russes, malgré leurs sanglants succès, se contentèrent de séquestrer une province. Il eût suffi pour l'anéantir d'un peu d'ensemble et de vigueur, avec un chef au-dessus du médiocre mais résolu. Cet homme ne se trouva pas alors dans l'Europe, ou plutôt les Princes ne voulurent point le chercher : un gouvernement habile l'eût sans doute découvert.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner à des considérations étrangères à mon sujet. Résumons les observations renfermées dans cet ouvrage, avant de passer à l'histoire des dernières guerres, plus riches en événements, plus fécondes en leçons de stratégie et de politique (1).

(1) *Voyez* mon *Histoire critique des Guerres de la Révolution*, et la *Vie politique et militaire de Napoléon*.

CONCLUSION.

J'ai cru devoir reproduire dans ces volumes la rel tion de la guerre de Sept-ans, telle à peu près que l'avais commencée en 1802 et terminée en 1807. M observations critiques et mes comparaisons des dernie volumes surtout, ont été écrites sous l'impression de étonnantes campagnes de 1800, 1805 et 1806. Elle s'en sont naturellement ressenties et ont pu paraître u peu sévères.

J'ai déjà exposé, dans le chapitre XX, les motifs uniquement pris dans l'intérêt de l'art qui m'ont décidé à en agir ainsi; et bien qu'il m'en coûte de me répéter, je dois protester de nouveau ici contre l'accusation odieuse d'avoir voulu rabaisser la gloire du héros prussien pour relever celle de son émule. J'ai toujours professé l'opinion que, *dans les batailles*, Frédéric était pour le moins l'égal de Napoléon, si même il ne lui était supérieur ; je ne connais rien dans l'histoire militaire du monde ancien ou moderne qui surpasse les combinaisons de Hohenfriedberg, Prague, Rosbach et Leuthen. Mais *pour la hardiesse, l'impétuosité et l'habileté des combinaisons stratégiques et de la guerre d'invasion*, on m'accordera que rien ne saurait égaler le vainqueur d'Ulm et de Iéna.

En comparant la conduite stratégique de Frédéric en 1756, avec celle de Napoléon en 1805 et 1806, il était

bien permis de croire que Frédéric, agissant comme l'empereur des Français, eût facilement détruit ou dispersé les petites armées de Brown en Bohême et de Picolomini en Moravie, à 50 lieues l'une de l'autre, comme en 1759, il eût pu battre Daun avant l'arrivée des Russes sur l'Oder. Mais si je me suis permis quelques critiques stratégiques, combien d'éloges n'ai-je pas décernés au grand Roi pour ses admirables combinaisons de haute tactique et pour ses belles marches de 1757 et 1758 : singulière manière de rabaisser la gloire d'un grand capitaine !!

Toutes mes réflexions et mes comparaisons ont eu uniquement pour but l'intérêt de l'art de la guerre, et il est absurde d'accuser un homme qui fut maltraité par Napoléon, de vouloir l'élever au-dessus d'un héros descendu depuis vingt ans dans la tombe.

Du reste, je n'ai jamais eu dans la pensée que Frédéric dût absolument opérer dans son temps selon les innovations introduites 40 ans plus tard par les armées révolutionnaires ; innovations dont Napoléon fit son profit et qu'il poussa même au delà de toutes les bornes raisonnables. La moitié des soldats de Frédéric se composait d'hommes enrôlés volontairement dans toute l'Allemagne et qu'on ne pouvait pas remplacer par des réquisitionnaires ou des conscrits : les troupes campaient alors sous la tente, et nourries des magasins, ne commettaient que peu de dégâts dans les marches

et les campements. Les troupes de la révolution, au contraire, manquant de tentes et de magasins, marchaient en bivouaquant ou en logeant dans les villages: aucun attirail ne les empêchait de faire dix lieues par jour, et plus elles parcouraient de pays plus elles trouvaient de ressources sur leur passage; l'impétuosité de leurs marches devint donc pour elles une condition de réussite. Outre cela, Frédéric n'avait pas de lois de réquisition et de conscription pour lever cent mille hommes d'un coup de baguette, afin de tenir son armée au complet et de former des réserves stratégiques au fur et à mesure qu'elle s'avançait.

D'ailleurs, il faut encore savoir faire la part des temps, et des circonstances particulières dans lesquelles un chef d'armée se trouve : soit à Marengo comme consul, soit à Ulm comme empereur, Napoléon fut placé entre le pouvoir suprême ou l'exil; il lui fallait vaincre à tout prix. Héritier du système révolutionnaire des bivouacs et des réquisitions d'hommes et de denrées, il fut audacieux par sa position autant que par son caractère qui était naturellement positif et profondément réfléchi. Général d'une armée de Louis XV en 1757 ou 58, Napoléon n'aurait certes pas opéré les miracles de Marengo ou d'Ulm; mais loin d'agir probablement comme Soubise ou Richelieu, il aurait fait la guerre selon les mêmes maximes que Frédéric. De son côté, si ce grand Roi eût commandé à une

nation de 30 millions d'habitants, il eût aussi fait des invasions plus impétueuses et plus audacieuses.

D'après toutes ces considérations on voit que je suis loin de prétendre que Frédéric eût dû agir absolument comme Napoléon. Ce que j'ai cherché, c'était de mettre en présence les deux systèmes de guerre, afin que les généraux qui viendront après nous puissent bien juger les batailles de Frédéric et les marches stratégiques comme les batailles de Napoléon. De ce parallèle doit ressortir une grande question, *c'est de savoir si, dans les guerres futures, un général devra revenir aux opérations méthodiques inhérentes aux camps sous la tente et aux boulangeries; ou s'il pourra adopter la méthode suivie en* 1800 *par l'armée de Moreau, et en* 1800, 1805 *et* 1806 *par celles de Napoléon.* C'est un problème qu'il n'est pas en mon pouvoir de résoudre, mais je crois pouvoir affirmer que si deux armées ennemies suivaient chacune un de ces systèmes, celle qui saurait adopter le système de Napoléon dans de justes limites, triompherait de l'autre à chances égales. Telle est mon intime conviction.

Du reste, le tableau des deux guerres que nous venons d'esquisser contiendra encore un immense enseignement.... C'est l'influence extraordinaire qu'un homme faible ou inhabile peut exercer sur les destinées des meilleures armées, et celle non moins grande qu'un cabinet incapable exerce sur la vie et l'honneur

militaire des nations. Quel anathème ne mérite pas un ministère qui confie la gloire et la puissance de son pays à des Conflans, des Soubise, des Clermont, tandis que les Chevert languissent dans l'oubli et que des milliers de Chevert restent enfouis dans les rangs des officiers subalternes sans possibilité d'en sortir.

De même l'influence d'un général habile, et plus encore celle d'un Roi grand capitaine, décuple les forces d'un pays en exaltant l'énergie de ses armées. Non-seulement la confiance des troupes, mais celle de tous les chefs qui les conduisent est déjà la moitié de la victoire. Par un contraste naturel, cette réputation d'un grand homme jette le découragement dans ses adversaires, au point qu'ils sont vaincus avant de combattre. Daun eût peut-être été un habile capitaine s'il avait eu à lutter contre un général comme Maillebois, Broglie ou Soubise, mais Frédéric lui imposait, au point qu'après sa victoire de Kollin, il pouvait à peine croire à ce succès inespéré et qu'il rentra dans son camp de la veille, comme s'il eût été le vaincu. Tel est l'ascendant du génie et surtout du génie couronné!

Beaucoup de généraux de cette époque, et les français particulièrement, étaient des *braves de cœur mais des poltrons de tête*, ce qui est le pire de tous les défauts dans un chef d'armée. Je terminerai enfin cette histoire par un résumé des principes généraux de la guerre, qui m'ont paru en découler.

CHAPITRE XXXV.

EXPOSÉ DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ART DE LA GUERRE (1).

Il a existé de tout temps des principes fondamentaux, sur lesquels reposent les bonnes combinaisons de la guerre, et auxquels on doit toutes les rapporter, pour juger de leur véritable mérite.

Ces principes sont immuables, indépendants de l'espèce d'armes, des temps et des lieux. Le génie et l'expérience indiquent les variations dont leur application est susceptible. Depuis trente siècles il y a eu des généraux qui les ont plus ou moins heureusement appliqués. Cyrus (2), Annibal furent de grands capitaines; la Grèce et Rome en fournirent plusieurs; Alexandre manœuvra souvent avec habileté; César ne fit pas avec moins de succès la guerre d'invasion et la grande guerre; Tamerlan même, que nous connaissons si peu, a laissé des institutions empreintes à chaque

(1) Ce chapitre, composé en 1806 à Posen, fut imprimé pour la première fois en 1807; il a été augmenté depuis de quelques articles et notes relatives aux événements postérieurs.

(2) *Voyez* Cyropédie de Xénophon.

page de ce génie naturel qui sait commander aux hommes et triompher de tous les obstacles (1). En comparant les causes des victoires de l'antiquité et des temps modernes, on est tout surpris de trouver que les batailles de Wagram, de Pharsale et de Cannes ont été gagnées par la même cause première.

Cependant par une fatalité difficile à concevoir, la plupart des écrivains qui ont traité de l'art militaire semblent s'être donné le mot pour rechercher, dans mille détails accessoires, ce qui ne provenait que de la bonne direction des grandes opérations, ou du sage emploi des masses un jour de combat. Il en est résulté une foule d'ouvrages où les auteurs, arrangeant à leur manière des détails insignifiants, ont déployé sans doute beaucoup d'esprit et d'érudition, mais en embrouillant une science qu'ils avaient l'intention de mettre à la portée de tout le monde; plusieurs ont été si loin que, dans des ouvrages intitulés *l'Art de la Guerre*, on trouve de longs chapitres sur la manière dont les officiers doivent porter leur épée, et sur la forme des baguettes de fusil.

Le résultat de ces fatigantes dissertations a été de persuader à beaucoup de militaires, d'ailleurs fort estimables, qu'il n'y avait point de règles à la guerre;

(1) *Instituts de Timour*, par Langlès.

erreur absurde, insoutenable (1). Sans doute il n'existe pas de *système* de guerre exclusivement bon, parce que tous sont le résultat de calculs hypothétiques; c'est une combinaison de l'esprit humain, sujet à se tromper, et qui souvent, à l'aide de grandes phrases et de mots techniques arrangés avec art, colore d'une apparence de vérité les idées les plus fausses. Mais il en est bien autrement *des principes;* ils sont invariables; l'esprit humain ne peut ni les modifier, ni les détruire.

Pour donner des notions exactes de guerre, il aurait donc fallu que les auteurs, au lieu de créer des systèmes absurdes, détruits les uns par les autres, eussent commencé par établir les principes auxquels toutes les combinaisons se rapportent. C'était un travail plus grand, plus difficile, mais qui eût offert un résultat

(1) J'ai entendu au château d'Austerlitz un général d'une certaine réputation dire, en parlant d'une charge de cavalerie : « Je « voudrais bien que les fameux tacticiens m'expliquassent par « quelle règle nous sommes sortis de cette charge, où les escadrons « des deux partis étaient entremêlés. » Sans doute, dans une mêlée de cavalerie, où l'on est déjà trop engagé pour manœuvrer, la seule règle est de sabrer; mais que prouve cette vérité? qu'était cette charge elle-même dans le grand ensemble de la bataille? Napoléon, qui l'ordonna, nous l'a déjà expliquée; c'était l'action d'une masse secondaire, qui contenait un effort de l'ennemi, tandis que le grand coup se portait ailleurs.

assuré. On ne trouverait plus tant d'incrédules sur l réalité de la science. Mack n'aurait pas écrit en 1793 que les longues lignes étaient les plus fortes; Bulow dans son chapitre des retraites excentriques, n'aurai pas prétendu qu'une armée battue devait, pour se sau ver, se partager en autant de corps qu'elle pourrai prendre de routes, dût-elle ne jamais parvenir à rassembler ses colonnes ainsi disséminées; on n'aurait pas non plus introduit un système de cordon, qui éparpille une armée sur tous les chemins, au risque de la voir enlever comme Turenne fit de celle de Bournonville en Alsace.

Frédéric avait écrit sagement que le talent du grand capitaine était de faire diviser son ennemi; et, cinquante ans après, plusieurs généraux trouvaient admirable de se diviser eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient. Une telle subversion dans les idées n'a pu provenir que de l'incertitude qui régnait dans les opinions individuelles; en effet, les erreurs les plus grossières n'auraient pas été ainsi avancées, et les plus grandes vérités de l'art n'eussent pas été méconnues par les militaires, si, au lieu de suppositions vagues, de calculs incertains, on s'était attaché à démontrer des principes incontestables et à donner un régulateur commun à des opinions jusqu'alors divergentes.

J'ai osé entreprendre cette tâche difficile, sans avoir peut-être le talent nécessaire pour la remplir; mais il

m'a paru important de jeter des bases, dont le développement aurait pu être retardé longtemps, si l'on n'avait profité des circonstances pour les fixer.

Le seul moyen d'arriver à mon but était d'indiquer d'abord les principes, d'en offrir ensuite l'application et les preuves par l'histoire de vingt campagnes célèbres. Cette histoire devait alors présenter une critique forte et raisonnée de toute opération qui se serait écartée des règles établies. Si j'avais pu approuver ce qui était en opposition avec ces règles, j'aurais été guidé par des motifs blâmables et indignes du travail auquel je m'étais livré; quelles que fussent les qualités personnelles d'un général et la réputation dont il jouissait, j'ai dû relever avec franchise toutes les fautes qu'il a pu commettre; je n'ai pas même hésité un instant à froisser mes affections particulières. Après un tel aveu, on n'attribuera j'espère mes réflexions ni à l'inimitié personnelle, ni à l'envie, car la cause en sera tout entière dans l'intérêt de l'art.

Le principe fondamental de toutes les combinaisons militaires consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

On comprendra bien qu'un général habile peut avec 60 mille hommes en battre 100 mille, s'il parvient à mettre 50 mille hommes en action sur une seule partie de la ligne ennemie. La supériorité numérique des troupes non engagées devient, en pareil cas, plus nui-

sible qu'avantageuse, car elle ne fait qu'augmenter le désordre, comme la bataille de Leuthen l'a prouvé.

Les moyens d'appliquer cette maxime ne sont pas très nombreux ; je vais essayer de les indiquer :

I° *Le premier moyen est de prendre l'initiative stratégique des mouvements. Le général qui réussit à mettre cet avantage de son côté, est maître d'employer ses forces où il juge convenable de les porter ; celui au contraire qui attend l'ennemi ne peut être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouvements à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à temps d'arrêter ceux-ci, lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire ; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité du front d'opérations ou une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de ces parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque* (1).

II° *Le second moyen est de diriger ses mouvements sur la partie faible la plus avantageuse. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurera les chances les plus favorables et les plus grands résultats. Telles seront, par exemple, les positions qui tendraient à gagner*

(1) Ceci s'applique surtout aux opérations stratégiques ; on peut voir, à l'article VIII ci-après, que dans les batailles il n'en est pas toujours ainsi.

les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable, comme une mer, un grand fleuve sans pont, ou une grande puissance neutre (1).

Dans les lignes d'opérations doubles, ou contre des positions stratégiques morcelées, c'est sur les points du centre qu'il convient de diriger ses attaques : en y portant la masse de ses forces, on accable les divisions isolées qui les gardent ; les corps morcelés à droite et à gauche ne peuvent plus opérer de concert, et sont forcés à ces retraites excentriques dont les armées de Wurmser, de Mack et du duc de Brunswick ont éprouvé les terribles effets. Dans les lignes d'opérations simples et dans les lignes de bataille contiguës, les points faibles sont au contraire les extrémités de la ligne. En effet, le centre est à portée d'être soutenu simultanément par la droite et la gauche ; au lieu qu'une extrémité attaquée serait accablée avant que les moyens suffisants fussent arrivés de l'autre aile pour la soutenir, car ces moyens seraient beaucoup plus éloignés et ne pourraient être employés que les uns après les autres.

Une colonne profonde, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité ; elles seront l'une et l'autre engagées et battues successivement, comme cela a été démontré par les défaites de Rosbach,

(1) *Voyez* chapitre XIV et XXXI.

d'Auerstedt. Cependant il est plus facile de faire de nouvelles dispositions avec une colonne en profondeur, qu'avec une ligne de bataille qui se trouverait attaquée sur une extrémité.

En exécutant, par la stratégie, un mouvement général sur l'extrémité du front d'opérations de l'ennemi, non-seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut de cette extrémité gagner facilement les derrières et les communications, soit avec la base, soit avec les lignes secondaires. Ainsi Napoléon, en gagnant en 1805 *Donauwerth et la ligne du Lech, avait établi sa masse sur les communications de Mack avec Vienne et la Bohême, qui étaient les bases de son armée, et il le mit ainsi dans l'impossibilité de joindre l'armée russe, qui était sa ligne secondaire la plus importante. La même opération eut lieu en* 1806, *sur l'extrême gauche des Prussiens par Saalfeld et Géra. Elle fut répétée en* 1812 *par l'armée russe dans ses mouvements sur Kaluga et Krasnoï, et en* 1813 *par les alliés qui se dirigèrent à travers la Bohême sur Dresde et Leipzig contre la droite de Napoléon* (1).

(1) On a remarqué que les lignes centrales n'avaient pas sauvé Napoléon vers Dresde en 1813, ni dans la Champagne en 1814; mais j'observerai à mon tour que c'est bien à ce système qu'il a dû néanmoins ses succès momentanés dans ces deux campagnes. La cause de ses revers a été dans l'inégalité de la lutte et des moyens secondaires; dans la différence de la nature de ses troupes; dans le placement de la Bohême et de la Bavière en arrière de son extrême droite, et pour ainsi dire sur ses communications. Au reste, j'ajouterai encore que le système des masses centrales n'avait été appliqué jusqu'alors que par des armées de 130 à 150 mille hommes au plus, et qu'il serait inutile de concentrer plus de forces sur une même ligne, puisqu'il est déjà difficile d'engager autant de troupes le même jour et sur un même champ de bataille.

Je n'ai pas non plus donné une préférence exclusive aux opérations centrales, puisque j'ai toujours présenté celles sur une extrémité de la ligne ennemie comme plus avantageuses. D'ailleurs il ne faut pas confondre une ligne d'opérations centrale opposée à deux parties sur un même front (par exemple celle de l'archiduc Charles contre Moreau et Jourdan en 1796), avec une ligne d'opérations totalement entourée d'ennemis; ces dernières sont beaucoup moins favorables, elles peuvent même devenir dangereuses, lorsque les masses ennemies sont plus nombreuses.

Enfin, je dirai, en me résumant, qu'une masse entourée de toute l'Europe soulevée contre elle, composée de parties hétérogènes, affamée par sa propre grandeur, et par des troupes légères comme on n'en avait jamais vu, ne pouvait, par le fait seul de sa position centrale, éviter le sort dont l'armée de Napoléon a été frappée en Saxe. Mais une exception ne détruit pas une règle ou maxime générale; et, dans toutes les guerres ordinaires, une puissance qui combattra à chances égales, c'est-à-dire à moyens égaux, en appliquant ce système, triomphera inévitablement, si ses ennemis suivent un système contraire. J'en appelle aux officiers généraux les plus distingués de toutes les armées, et donne pour preuve les plus beaux faits d'armes de l'histoire moderne. (*Voyez* du reste ce que j'ai dit à ce sujet dans mon *Précis de l'Art de la Guerre*, à la suite de l'article 21.)

III° *Le résultat des vérités précédentes prouve que, s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'une ligne, il faut*

aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en mê temps, à moins que l'on n'ait des forces très supérieures. U armée de 60 *mille hommes, qui forme deux corps d'envir* 30 *mille combattants, pour attaquer les deux extrémit d'une armée égale en nombre, s'enlève les moyens de frapp un coup décisif en multipliant inutilement le nombre d moyens de résistance que l'ennemi peut opposer à ces deu détachements. Elle s'expose même, par un mouvemen étendu et désuni, à ce que son adversaire rassemble sa mass sur un point, et l'anéantisse par un effet terrible de sa supé riorité. Les attaques multipliées sur un plus grand nombre de colonnes sont encore plus dangereuses, plus contraires au grand principe de l'art, surtout lorsqu'elles ne peuvent entrer en action au même instant et sur le même point. Par suite de cette maxime, il convient au contraire, lorsqu'on a des masses fort supérieures à celles de l'ennemi, de faire attaquer ses deux extrémités; on parvient ainsi à mettre en action plus de monde que lui sur chacune de ses ailes, tandis qu'en gardant des forces très supérieures massées sur un seul point, l'adversaire pourrait en déployer et faire combattre un nombre égal. Il faut avoir soin, dans ce cas, de porter le gros de ses forces sur l'aile où l'attaque promettrait un succès plus décisif : c'est ce que nous avons démontré par la relation de la bataille de Hochkirch dans la guerre de Sept-ans (chap. XII).*

IV° *Pour opérer un effort combiné d'une grande masse sur un seul point, il importe, dans les mouvements stratégiques,*

de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles (1). *Les grands fronts sont aussi contraires aux bons principes que les lignes morcelées, les grands détachements et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.*

V° *Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué, est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe. On peut avec quelques petits corps de troupes légères lui donner des inquiétudes sur plusieurs points importants de ses communications. Il est vraisemblable que, ne connaissant pas leur force, il leur opposera des divisions nombreuses et morcellera ses masses; ces troupes légères contribuent d'ailleurs à éclairer parfaitement l'armée.*

VI° *Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et des mouvements qu'il pourrait faire. L'espionnage est un moyen utile, à la perfection duquel on ne saurait donner trop de soins; mais ce qui est plus essentiel encore, c'est de se faire bien éclairer par des partisans. Un général doit semer de petits partis sur toutes les directions, il faut en multiplier le nombre avec*

(1) On n'entend pas par là qu'il faille former une colonne carrée pleine, mais que les bataillons soient disposés sur un terrain de manière à pouvoir arriver, avec la même promptitude, de tous les points vers celui qui serait attaqué.

autant de soin, qu'on évitera ce système pour les grande divisions. On organise à cet effet quelques brigades d cavalerie légère, qui n'entrent point dans les cadres de combattants. Opérer sans ces précautions, c'est marcher dan les ténèbres et s'exposer aux chances désastreuses que produirait un mouvement secret de l'ennemi. On les a trop négligées; on n'organise pas assez à l'avance la partie de l'espionnage; et les officiers de troupes légères n'ont pas toujours l'expérience nécessaire pour bien conduire leurs détachements et fournir d'utiles renseignements (1).

(1) Les avantages immenses que les cosaques ont donnés aux armées russes sont une preuve de la vérité de cet article écrit en 1806. Ces troupes légères, insignifiantes dans le choc d'une grande bataille, sont terribles dans la poursuite. C'est l'ennemi le plus redoutable pour toutes les combinaisons d'un général, parce qu'il n'est jamais sûr de l'arrivée et de l'exécution de ses ordres, que ses convois sont toujours compromis et ses opérations incertaines. Tant qu'une armée n'en avait que quelques régiments on n'en connaissait pas toute la valeur; mais lorsque le nombre en a été porté jusqu'à 15 et 20 mille, on a senti toute leur importance, surtout dans les pays dont la population ne leur est pas contraire.

Pour un convoi qu'ils enlèvent, il faut les faire escorter tous, et que l'escorte soit nombreuse et bien conduite. Jamais on n'est certain de faire une marche tranquille, parce qu'on ne sait pas où les ennemis sont. Ces corvées exigent des forces immenses, et la cavalerie régulière est bientôt mise hors de service par des fatigues auxquelles elle ne peut résister. La milice turque fait aux Russes à peu près le même effet que les cosaques aux autres armées européennes : les convois ne sont pas plus sûrs en Bulgarie, qu'ils ne

VII° *Il ne suffit pas, pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importants; il faut savoir les y engager. Lorsqu'on est établi sur ces points, et qu'on y reste dans l'inaction, le principe est oublié. L'ennemi peut faire des contre-manœuvres, et, pour lui ôter ce moyen, il faut, dès qu'on a gagné ses communications ou une de ses extrémités, marcher à lui et combattre. C'est alors surtout qu'il faut bien combiner l'emploi simultané de ses forces.* Ce ne sont pas les masses présentes qui décident des batailles, ce sont les masses agissantes (1). *Les premières décident dans les mouvements préparatoires de stratégie, les dernières déterminent le succès de l'action.*

Pour obtenir ce résultat, un général habile doit saisir l'instant où il faut enlever la position décisive du champ de bataille, et il doit combiner l'attaque de manière à faire

l'étaient en Espagne et en Pologne. Au reste, je crois que dans les autres armées quelques milliers de hussards ou de lanciers volontaires, levés au moment de la guerre, bien conduits, et courant là où des chefs hardis les conduiraient, rempliraient à peu près le même but; mais il faudrait toujours les regarder comme des enfants perdus, car, s'ils devaient recevoir des ordres de l'état-major général, ils ne seraient plus des partisans. Ils n'auraient pas, il est vrai, la même qualité, et ils ne pourraient pas à la longue lutter avec de bons cosaques; mais il faut à un mal inévitable opposer tous les remèdes possibles.

(1) *Voyez* chapitre XXVI.

engager toutes les forces en même temps, à la seule exception des troupes qui seraient destinées à la réserve.

Lorsqu'un effort, basé sur de tels principes, ne réussira pas à procurer la victoire, on ne pourra l'espérer d'aucune combinaison, et il ne restera d'autre parti à prendre que celui de faire donner un dernier coup à cette réserve de concert avec les troupes déjà engagées.

VIIIo *Toutes les combinaisons d'une bataille peuvent se réduire à trois systèmes.*

Le premier, qui est purement défensif, consiste à attendre l'ennemi dans une forte position, sans autre but que celui de s'y maintenir; telles furent les dispositions de Daun à Torgau, de Marsin aux lignes de Turin. Ces deux événements suffisent pour démontrer combien de semblables dispositions sont vicieuses.

Le second système au contraire est entièrement offensif, il consiste à attaquer l'ennemi partout où on peut le rencontrer, comme Frédéric le fit à Leuthen et à Torgau, Napoléon à Iéna et à Ratisbonne, les alliés à Leipzig.

Le troisième système enfin est en quelque sorte un terme moyen entre les deux autres; il consiste à choisir un champ de bataille reconnu d'après toutes les convenances stratégiques et les avantages du terrain, afin d'y attendre l'ennemi et de choisir dans la journée même le moment convenable pour prendre l'initiative et tomber sur son adversaire avec toute chance de succès. Les combinaisons de Napoléon à Rivoli et à Austerlitz, celles de Wellington à Mont-

Saint-Jean et dans la plupart de ses batailles défensives en Espagne, doivent être rangées dans cette classe.

Il serait difficile de donner des règles fixes pour déterminer l'emploi de ces deux derniers systèmes, qui sont les seuls convenables. Il faut avoir égard aux circonstances particulières dans lesquelles les deux armées se trouvent, au but et au système du plan d'opération, à l'état moral des troupes de chaque parti, au caractère national plus ou moins flegmatique ou impétueux, enfin aux obstacles du terrain. On voit donc que ces circonstances peuvent seules diriger le génie d'un général, et on doit réduire ces vérités aux trois points suivants :

1° *Qu'avec des troupes aguerries, et dans un terrain ordinaire, l'offensive absolue ou l'initiative d'attaque convient toujours mieux;*

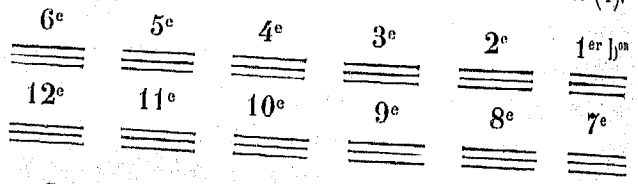
2° *Que dans les terrains d'un accès difficile soit par leur nature, soit par d'autres causes, et avec des troupes disciplinées et soumises, il est peut-être plus convenable de laisser arriver l'ennemi dans une position qu'on aurait reconnue, afin de prendre ensuite l'initiative sur lui lorsque ses troupes seraient déjà épuisées par leurs premiers efforts* (1) ;

3° *Que la situation stratégique des deux partis peut*

(1) La bataille de Kunersdorf, qui offre beaucoup de points de ressemblance avec celle de Mont-Saint-Jean, justifie encore ce raisonnement.

néanmoins exiger quelquefois qu'on attaque de vive force les positions de son adversaire, sans s'arrêter à aucune considération locale; telles sont par exemple les circonstances où il importerait de prévenir la jonction de deux armées ennemies, de tomber sur une partie d'armée détachée ou sur un corps isolé au delà d'un fleuve, etc., etc.

IX° *Les ordres de bataille ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent avoir pour but de leur procurer en même temps mobilité et solidité. Il me paraît que pour remplir ces deux conditions, les troupes qui restent sur la défensive peuvent être en partie déployées, en partie en colonnes, comme l'armée russe à la bataille d'Eylau; mais les corps disposés pour l'attaque d'un point décisif doivent être composés de deux lignes de bataillons; chaque bataillon, au lieu d'être déployé, serait formé en colonnes par divisions de la manière suivante* (1).



Cet ordre offre infiniment plus de solidité qu'une ligne déployée dont le flottement empêche l'impulsion si nécessaire

(1) Une division est de deux pelotons ; ainsi le bataillon étant de six compagnies, ou six pelotons, aura trois divisions ; ce qui, dans le fait, le formera sur trois lignes.

pour une telle attaque et met les officiers hors d'état d'enlever leur troupe. Cependant, pour faciliter la marche, pour éviter la trop grande profondeur de la masse, et pour augmenter au contraire le front, sans nuire toutefois à la consistance, je crois qu'il est convenable de placer l'infanterie sur deux rangs. Les bataillons se trouveront ainsi plus mobiles, car la marche du second rang, pressé entre le 1er et le 3e, est toujours fatigante, flottante et par conséquent moins vive. Ils auront d'ailleurs toute la force désirable, puisque les trois divisions ployées présenteront six rangs en profondeur, ce qui est plus que suffisant. Enfin le front, augmenté d'un tiers, offrira plus de feux dans le cas où l'on viendrait à s'en servir; et en même temps qu'il en imposera davantage à l'ennemi, en lui montrant plus de monde, il donnera moins de prise à l'artillerie.

X° *Dans les terrains d'un difficile accès, comme vignes, enclos, jardins et hauteurs encaissées, l'ordre de bataille défensif doit être composé de bataillons déployés sur deux rangs et couverts par de nombreux pelotons de tirailleurs. Mais la troupe d'attaque aussi bien que la réserve ne sauraient être mieux disposées qu'en colonnes d'attaque par le centre, comme nous l'avons indiqué à l'article précédent; car la réserve, devant être prête à tomber sur l'ennemi au moment décisif, doit le faire avec force et vivacité, c'est-à dire en colonnes* (1). *On peut néanmoins laisser parfois*

(1) On a dit que lord Wellington combattait presque toujours

cette réserve en partie déployée jusqu'au moment de donn afin que son étendue en impose à l'ennemi.

XI° *Si l'art de la guerre consiste à concerter un eff supérieur d'une masse contre les parties faibles, il est inco testablement nécessaire de pousser vivement une armée batt*

La force d'une armée consiste dans son organisatio dans l'ensemble résultant de la liaison de toutes les parti avec le point central qui les fait mouvoir. Après une défait cet ensemble n'existe plus ; l'harmonie entre la tête qui con bine et les corps qui doivent exécuter est détruite ; leurs rap ports sont suspendus et presque toujours rompus. L'armé entière est une partie faible ; l'attaquer c'est marcher à u triomphe certain. Quelles preuves de ces vérités ne trouvons-

déployé ; cela peut être vrai pour les troupes qui devaient rester défensives, mais, pour les ailes offensives et manœuvrantes, je crois qu'il a dû former des colonnes. En cas contraire, ce serait la faute de ceux qui se seraient laissé battre à forces égales par un système semblable, car un général ne pourrait rien désirer de mieux que d'avoir un adversaire qui s'en servît toujours.

J'en appelle encore une fois à ce sujet aux généraux qui ont fait les grandes guerres européennes. Au reste, en donnant un ordre de combat comme le plus avantageux, ce n'est pas dire que toute victoire serait impossible, si on ne l'appliquait pas strictement : les localités, les causes générales, la supériorité du nombre, le moral des troupes et des généraux, sont des considérations qui entrent aussi en ligne de compte. Et, pour raisonner sur une maxime générale, il faut admettre que toutes ces chances soient égales.

(*Note de* 1816.)

nous pas dans la marche sur Roveredo et les gorges de la Brenta, pour achever la ruine de Wurmser ; dans la marche d'Ulm sur Vienne, dans celle de Jéna sur Wittenberg, Custrin et Stettin (1) ! *Cette maxime est souvent négligée par les généraux médiocres. Il semble que tout l'effort de leur génie et le terme de leur ambition se bornent à gagner le champ de bataille. Une telle victoire n'est guère qu'un déplacement de troupes, sans utilité réelle.*

XII° *Pour rendre décisif le choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée. A quoi servirait en effet que* 50 *mille hommes fussent mis en bataille devant* 20 *mille, s'ils manquent de l'impulsion nécessaire pour enlever et culbuter l'ennemi ? Ce n'est pas seulement du soldat dont il s'agit, c'est plus particulièrement encore de ceux qui doivent le conduire. Toutes les troupes sont braves, lorsque les chefs donnent l'exemple d'une noble émulation et d'un beau dévouement. Il ne faut pas qu'un soldat reste au feu par la crainte seule d'une discipline rigoureuse, il faut qu'il y coure par l'amour-propre de ne pas céder à ses officiers en honneur et en bravoure, et surtout par la confiance qu'on aura su lui*

(1) Ce chapitre a été publié en 1806. L'armée russe a fourni depuis une nouvelle preuve de cette vérité, par l'activité et la persévérance avec lesquelles elle a poursuivi ses succès à la fin de 1812. L'empereur Alexandre a également fait une brillante application de ce principe en 1814, et Blücher en 1815.

inspirer dans la sagesse de ses chefs et dans le courage de ses compagnons d'armes (1).

Un général doit pouvoir compter dans ses calculs sur le dévouement de ses lieutenants pour l'honneur des armes nationales. Il faut qu'il soit assuré qu'un choc vigoureux ait

(1) Les règles varient sans doute suivant les nations, et toutes les petites nuances du point d'honneur ne sont pas applicables à chaque armée, comme le journal militaire autrichien l'a remarqué avec raison sur un de mes chapitres. Mais, quoi qu'en dise ce journal, il est certain que les rigueurs de la discipline n'ont pas seules rendu les légions de Suwarow si braves, car il a eu le talent de les électriser à sa manière. Malgré la critique du rédacteur de l'article, je persiste donc à croire que les coups de bâton ne sont nulle part un bon mobile. Leur effet peut être modifié, adouci, réparé; mais il ne fera jamais un bon soldat, pas plus que les déclamations, qu'on a peut-être trop généralisées contre cette punition. Il y a d'autres moyens d'exciter le moral d'une armée, et j'en citerai un exemple. A l'affaire de Culm un sergent du régiment de Devaux, apportant au prince de Schwartzenberg un drapeau qu'il avait pris, expliqua à ce maréchal les angles rentrants et saillants formés par un ruisseau et par le village attaqué par le corps de Colloredo. Un officier du génie n'eût pas mieux parlé, et le prince en fut frappé lui-même. Ce brave homme était sous-officier depuis neuf ans; on lui donna deux ducats et on lui fit espérer la médaille pour son drapeau et pour sa narration vraiment didactique; n'aurait-il pas mérité une autre récompense, et n'était-il pas digne de commander une compagnie?

Pour être dans le vrai, il faut donc savoir régler la peine sur les mœurs, et l'appliquer aux fuyards en même temps qu'on saurait récompenser le courage par de justes et puissants encouragements.

lieu partout où il ordonne qu'il en soit fait un. Le premier moyen de parvenir à ce but, c'est de se faire aimer, estimer et craindre; le second moyen est de remettre entre les mains de ce général le choix et le sort de ses lieutenants. S'ils sont parvenus à ce grade par le seul droit de l'ancienneté, on peut décider d'avance qu'ils ne posséderont presque jamais les qualités nécessaires pour en remplir les importantes fonctions. Cette circonstance seule peut faire manquer les entreprises les mieux conçues.

On voit par cet exposé rapide, que la science de la guerre se compose, comme nous l'avons dit au chapitre XX, de trois combinaisons générales, dont chacune n'offre qu'un petit nombre de subdivisions ou de chances d'exécution. Les seules opérations parfaites seraient celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parce que ce serait l'application permanente du principe général indiqué plus haut (1).

(1) Les guerres nationales, où l'on doit combattre et conquérir un peuple entier, font seules une exception à ces règles; dans les guerres de cette espèce, il est difficile de soumettre sans se diviser; lorsqu'on veut s'assembler pour combattre, on s'expose à perdre les provinces conquises.

Le moyen de parer à ces inconvénients est d'avoir une armée qui tienne la campagne, et des divisions indépendantes pour organiser sur les derrières. Ces divisions doivent alors être commandées par des généraux instruits, bons administrateurs, fermes et justes,

La première de ces combinaisons est *l'art d'embrasser le théâtre d'opérations de la manière la plus avantageuse.*

La deuxième est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la zone d'opérations primitive ou de la ligne accidentelle.*

La troisième branche est *l'art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille;* c'est proprement l'art des combats.

Voilà la sience de la guerre en peu de mots; c'est pour avoir oublié ce petit nombre de principes que les généraux autrichiens ont été battus depuis 1793 jusqu'à 1800 et 1805; c'est par la même cause que les généraux français avaient perdu la Belgique en 1793, l'Allemagne en 1796, l'Italie et la Souabe en 1799.

Je n'ai pas besoin d'observer à mes lecteurs que je n'ai traité ici que les principes relatifs à l'emploi des troupes, ou la partie purement militaire; d'autres combinaisons non moins importantes sont indispensables pour bien conduire une grande guerre, mais elles appartiennent à la science de gouverner les empires,

parce que leurs travaux peuvent contribuer, autant que la force des armes, à soumettre les provinces qui leur sont confiées.

plutôt qu'à celle de commander des armées : c'est la politique militaire (1).

Pour réussir dans de grandes entreprises, il importe non-seulement de calculer l'état respectif des armées, mais encore celui des moyens de seconde ligne qui doivent servir de réserve et remplacer les pertes de toute nature en personnel et en matériel. Il faut aussi savoir juger l'état intérieur des nations d'après ce qu'elles auraient déjà eu à soutenir antérieurement, et d'après la situation relative de leurs voisins. Il n'est pas moins nécessaire de mettre dans la balance les passions des peuples contre lesquels on a à combattre, leurs institutions et l'attachement qu'ils ont pour elles. Il faut calculer aussi la situation des provinces, l'éloignement de la puissance qu'on veut attaquer, car les désavantages de l'agresseur se multiplient à mesure qu'il augmente la profondeur de sa ligne d'opérations. Enfin il faut juger la nature du pays dans lequel on va porter la guerre (2), et la solidité des alliances que l'on peut se ménager pour une entreprise lointaine.

En un mot, il est indispensable de connaître cette

(1) J'ai consacré un chapitre à cet important sujet dans mon *Précis de l'Art de la Guerre* (1846).

(2) C'est ce qui m'a fait déjà écrire en 1805, tom. V, chap. IV, que le système de Napoléon n'était pas exécutable en Russie ou en Suède.

science, mélange de politique, d'administration et de guerre, dont Montesquieu a si bien posé les bases dans son ouvrage sur les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains. Il serait difficile de lui assigner des règles fixes, et même des principes généraux; l'histoire est la seule école dans laquelle on puisse trouver quelques bons préceptes, et il est encore bien rare de rencontrer des circonstances qui se ressemblent assez pour qu'on doive se régler, à une certaine époque, sur ce qui aurait été fait quelques siècles auparavant. Les passions des hommes influent trop sur les événements pour que les uns n'échouent pas là même où d'autres ont réussi.

Napoléon connaissait peut-être cette science, mais son mépris pour les hommes lui en a fait négliger l'application. Ce n'est pas l'ignorance du sort de Cambyse ou des légions de Varus qui a causé ses revers ; ce n'est pas non plus l'oubli de la défaite de Crassus, du désastre de l'empereur Julien, ou du résultat des croisades : c'est l'opinion dans laquelle il était que son génie lui assurait des moyens incalculables de supériorité, et que ses ennemis au contraire n'en avaient point. Il est tombé du faîte des grandeurs pour avoir oublié que l'esprit et la force de l'homme ont aussi leurs bornes, et que plus les masses mises en mouvement sont énormes, plus le pouvoir du génie est subordonné aux lois imprescriptibles de la nature, et moins il com-

mande aux événements. Cette vérité, qui a été démontrée par les résultats des affaires de la Katzbach, de Dennewitz et de Leipzig même, ferait à elle seule un sujet d'étude intéressant.

Il n'entre pas dans mon plan de répéter ici les préceptes importants que Montesquieu et Machiavel nous ont laissés sur ce grand art de diriger les mouvements les empires; on trouvera cependant, dans le cours de la narration de ces campagnes célèbres, quelques réflexions sur les changements que les guerres de la révolution ont apportés dans les idées sur l'organisation et le déploiement des forces nationales, sur leur emploi, et sur les suites qui en résulteront probablement dans les révolutions futures du corps politique. Les armées ne sont plus composées aujourd'hui de troupes recrutées volontairement du superflu d'une population trop nombreuse ; ce sont des nations entières qu'une loi appelle aux armes, qui ne se battent plus pour une démarcation de frontières, mais en quelque sorte pour leur existence.

Cet état de choses nous rapproche du 3e et du 4e siècle, en nous rappelant ces chocs de peuples immenses qui se disputaient le continent européen ; et si une législation et un droit public nouveaux ne viennent pas mettre des bornes à ces levées en masse, il est impossible de prévoir où ces ravages s'arrêteront. La guerre deviendra un fléau plus terrible que jamais, car la po-

pulation des nations civilisées sera moissonnée, non comme dans le moyen âge afin de résister à des peuples sauvages et dévastateurs, mais pour le seul maintien d'une balance politique, et afin de savoir au bout d'un siècle si telle province aura un préfet de Paris, de Pétersbourg ou de Vienne, qui la gouvernerait d'après les mêmes lois et les mêmes usages à fort peu de chose près. Il serait bien temps néanmoins que les cabinets revinssent à des idées plus généreuses, et que le sang ne coulât plus désormais que pour les grands intérêts du monde : *La liberté des mers, le respect des pavillons et l'indépendance des nations.*

Si ce vœu, vraiment européen, doit être relégué à côté des beaux rêves sur la paix perpétuelle, déplorons les petites passions et les intérêts qui portent les nations éclairées à s'égorger plus impitoyablement que les barbares : déplorons ces progrès des arts et des sciences morales ou politiques, qui loin de nous conduire au perfectionnement de l'état social, semblent nous ramener aux irruptions du moyen âge et à tous les ravages qui étaient le résultat infaillible de ces immenses migrations ! !

FIN DE L'HISTOIRE CRITIQUE ET MILITAIRE DES GUERRES DE FRÉDÉRIC II.

APPENDICE.

Notice sur le général Jomini. — Lettre de ce général à M. Capefigue.

L'auteur du *Traité des Grandes Opérations* a été en butte à tant de calomnies que nous l'avions engagé à rédiger une note biographique pour répondre à ses détracteurs. Le général s'y est refusé, trouvant ridicule de surcharger un ouvrage par des détails sur la vie de l'auteur, aussi longtemps qu'il est encore de ce monde; mais il nous a autorisés à réimprimer ici une lettre adressée par lui à M. Capefigue, laquelle donne l'explication la plus franche et la plus loyale sur l'époque de sa vie qui a pu fournir quelque arme à la critique. Nous nous faisons un

devoir de profiter de cette autorisation, persuadés du reste que la meilleure justification du général a été établie par Napoléon lui-même, dans le premier chapitre des *Mémoires de Sainte-Hélène*, dictés au général Montholon; après la lecture de ce chapitre et de la lettre ci-après, il faudrait un grand fond de malveillance pour ne pas reconnaître les sentiments honorables qui ont provoqué une démarche si mal interprétée.

LES ÉDITEURS.

LETTRE

DU

GÉNÉRAL JOMINI

A

M. CAPEFIGUE,

SUR SON HISTOIRE D'EUROPE PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

MONSIEUR,

L'historien le plus scrupuleux peut être entraîné à dire du mal de ses contemporains quand il les juge sur de faux renseignements. Dans ce cas, s'il est homme d'honneur, il s'empresse de réparer le tort involontaire qu'il a pu causer, ainsi que vous venez de le faire à mon égard, de la manière la plus loyale, en promettant de redresser les erreurs qui me concernent dans votre *Histoire d'Europe sous l'Empire* (tome X, campagne de 1813).

Mais, quelque reconnaissant que je sois de votre obligeante lettre du 24 décembre, je dois néanmoins vous faire observer qu'elle resterait à peu près sans résultat

pour moi, si vous refusiez de communiquer votre opinion rectifiée aux nombreux lecteurs de votre première édition ; ce qu'il serait aisé d'effectuer, en joignant les observations ci-après au volume qui va être mis sous presse.

Les points contre lesquels je crois devoir réclamer, sont au nombre de trois : le premier concerne mon passage au service de Russie, ou plutôt les circonstances qui le provoquèrent ; le second est la prétendue communication, aux alliés, d'un plan que je n'ai jamais connu ; le troisième, enfin, est relatif à la calomnieuse imputation d'avoir négocié l'entrée des alliés en Suisse.

La brochure contenant ma correspondance avec M. le baron de Monnier, et avec M. Cassaing, secrétaire général du ministère de la guerre sous le maréchal Saint-Cyr, vous a déjà indiqué les motifs qui m'ont conduit à passer en 1813 au service de Russie; il ne sera cependant pas superflu de les rappeler ici, en les faisant précéder d'une observation indispensable pour les mieux apprécier.

Je n'avais point pris la carrière militaire par devoir envers mon pays ; je l'avais bien moins prise encore comme un mercenaire qui ne demande qu'un emploi, car j'avais quitté la position lucrative de financier pour être lieutenant. J'avais donc pris les armes vers la fin de 1798, parce que, dès l'âge de

ix-huit ans, je comprenais la guerre comme je la omprends aujourd'hui (1). Il était naturel, dès lors, ue les exploits homériques du jeune général qui faiaient tourner toutes les têtes, et dont j'avais saisi es principes fondamentaux dans leurs plus brillantes pplications, me parussent offrir un chemin assuré ers la gloire et la fortune, pour quiconque saurait les ien comprendre et les imiter.

Enthousiaste comme on l'est à vingt ans, et comme n l'était dans ce temps-là plus qu'à aucune autre poque, je n'aspirais à rien moins qu'à obtenir un our, sinon le commandement d'une armée, du moins elui d'une grande fraction d'armée, ou bien un de ces mplois de major général, qui donnent une part esentielle à la direction des grandes opérations et à honneur qui en résulte. C'est de ce point de vue qu'il aut partir, pour bien juger toutes les vicissitudes de ma carrière.

Le premier motif qui me décida donc à quitter le ervice de France pour celui de Russie, c'est qu'étant tranger et servant la France volontairement, je me royais fort en droit de porter ailleurs mon épée et

(1) On ne m'accusera pas d'en imposer, si l'on pense qu'à vingt-rois ans je composai mon premier *Traité des Grandes Opérations ilitaires*.

ma tête, dès que je me sentirais méconnu et maltraité, ou que le drapeau sous lequel je m'étais placé cesserait d'être l'emblème de mes principes. Je le pouvais d'autant mieux que dès 1803, bien avant d'entrer au service de France, j'avais présenté le manuscrit de mon premier *Traité de Grande Tactique* à M. Doubril, chargé d'affaires de Russie, en lui proposant d'entrer dans l'état-major de S. M. avec mon grade de lieutenant-colonel. Si cela n'eut pas lieu dès cette époque, la faute en fut à M. Doubril et à la guerre qui éclata l'année suivante. L'empereur m'en fit témoigner des regrets alors que j'étais devenu chef d'état-major du maréchal Ney, et qu'il n'était ni honorable ni convenable de songer à le quitter, bien que la réconciliation des deux pays se fût faite à Tilsit.

Le second motif consistait dans des griefs fondés sur l'injustice avec laquelle on m'avait traité à plusieurs reprises depuis 1807; griefs qui me portèrent dès 1810 à demander ma démission, et à me rendre en Suisse pour offrir directement mes services à l'empereur Alexandre, dont toute l'Europe vantait la magnanimité et le caractère aimable, autant que les sentiments libéraux.

Le troisième motif, c'est qu'à la suite de cette nouvelle démarche je fus effectivement nommé général à l'état-major particulier de ce monarque, dès la fin de cette même année 1810; poste que le refus

absolu de ma démission, accompagné de menaces, n'empêcha seul d'occuper.

Enfin, le quatrième et dernier motif, c'est que l'ambition démesurée de Napoléon, et son amour excessif de la guerre et des conquêtes, joints aux actes violents du système continental, soulevèrent l'opinion universelle des peuples froissés dans leur indépendance comme dans leurs intérêts les plus chers, et associèrent en quelque sorte mes griefs à ceux de mon pays, aussi bien qu'à ceux de toute l'Europe (1).

En effet, si Napoléon avait été jusqu'en 1807 l'idéal de la gloire et de la grandeur, il faut avouer que sa conduite ultérieure envers l'Europe lui avait singulièrement aliéné tous les esprits, même ceux des Français; et, comme bien d'autres, je n'entrevoyais alors que le côté odieux de ce double despotisme intérieur et international. La grande franchise que je professe, m'oblige à dire qu'à cette époque j'étais animé par des doctrines politiques bien naturelles à un citoyen vaudois, dont la jeunesse s'était nourrie, pour ainsi dire, des grands débats de l'Assemblée constituante, et qu'une étude plus approfondie des éléments de gouvernement

(1) Le système continental appliqué de force à la Suisse, me fit perdre tout ce que je possédais, par une circonstance bizarre que je vous ai racontée en détail.

n'avait point encore éclairé. J'ajouterai enfin, que je partageais avec tout le monde l'opinion, vraie ou fausse, que Napoléon était le seul obstacle à la paix, et ne la voulait à aucun prix. *Une longue expérience, jointe à de nouvelles révélations, a pu modifier sous divers rapports mes jugements de cette époque, mais je dois constater ce que j'en pensais alors avec le monde entier.*

Il serait trop long de discuter ici jusqu'à quel point ces différents motifs devaient me paraître assez puissants pour légitimer entièrement une démarche capable d'exciter le blâme de la foule, qui, toujours prompte à juger sur les apparences, ne pourrait en connaître ni en apprécier les détails : je me contenterai d'affirmer que ma conscience ne me reproche rien, et que je crois en avoir autant que qui que ce soit au monde : la position dans laquelle on m'avait placé, et les passions du temps qui bouillonnaient autour de moi, me justifieront aux yeux de tout homme de cœur impartial.

Maintes voix se sont élevées pour m'accuser de défection.... Mais qui n'a donc pas fait défection à Napoléon? L'Allemagne entière, la Hollande, la Suède, la Suisse, son beau-frère Murat, son royaume d'Italie, qu'il affectionnait tant, ne se sont-ils pas soulevés contre lui? Et les Français eux-mêmes, avec leurs Chambres récalcitrantes, leur Sénat, tour à tour rampant et factieux, ne l'ont-ils pas abandonné!! N'ont-ils pas

reçu en libérateurs les princes ligués qui venaient lui ravir son trône comme le seul moyen de rendre la paix à l'Europe saccagée depuis les bords du Tage jusqu'à ceux du Volga? Pourquoi donc me serais-je laissé humilier par de mauvais traitements, pour le seul plaisir de servir un grand homme de guerre dont la domination soulevait tant d'animosité!

On demandera alors : Pourquoi le serviez-vous? pourquoi ne vous retiriez-vous pas? Ma réponse est déjà connue; n'avais-je pas demandé et insisté sur ma démission dès 1810? ne m'étais-je pas rendu, à cet effet, d'abord en Suisse et ensuite en Bavière, où j'assistai au mariage du roi actuel, et où je demandai du service à M. de Montgelas, afin de ne pas passer directement du service de France à celui de Russie? Ne m'obligea-t-on pas à revenir malgré mes instances? Non-seulement M. de Roubière, chargé d'affaires en Suisse, me signifia de partir, mais il m'assura que je compromettrais mon pays si je résistais. Le duc de Feltre fit plus encore; car, lorsque j'insistai sur ma démission, après ma rentrée à Paris, il me menaça formellement du donjon de Vincennes si je persistais dans cette demande. Un tel abus de pouvoir me semblait un double attentat à mon indépendance et au droit commun; car il n'existe pas de gouvernement en Europe qui voulût forcer un officier étranger à être général malgré lui, et qui lui

refusât sa démission en pleine paix. Je n'aurais certes pas manqué de résister à un pareil acte, si le ministère russe, dirigé par le comte Romanzof, ignorant les intentions positives de l'empereur Alexandre, n'avait pas hésité lui-même à se compromettre envers Napoléon, et retardé l'envoi de mes diplômes et passeports : acte de faiblesse que l'empereur Alexandre désapprouva hautement en ordonnant ensuite l'envoi de ces pièces, qui arrivèrent trop tard à Bâle, lorsque j'avais déjà été obligé de reprendre mon poste à Paris. Il est vrai qu'ici l'on me tint compte de cette soumission forcée, en m'accordant un grade auquel mes services, durant quatre rudes campagnes, me donnaient certes déjà assez de droits : mais un grade n'était pas le principal but de ma carrière ; c'était l'estime et la considération des militaires éclairés et de Napoléon lui-même que j'ambitionnais, et j'aurais servi toute ma vie, comme officier supérieur, sans ambitionner d'autre titre, si l'on m'avait donné des marques publiques de cette considération à laquelle j'aspirais : un grade imposé comme une obligation de subir de mauvais traitements ne faisait point mon affaire; j'aurais mille fois préféré ma liberté.

Quelque contrarié que je fusse de n'avoir pu aller prendre en temps opportun le poste qui m'avait été offert près de l'empereur Alexandre, j'aurais sans doute respecté les liens que l'on m'avait imposés à la place

ma démission, et j'aurais continué à remplir mes voirs, sinon avec enthousiasme, du moins avec délité envers le grand capitaine, et dévouement vers ma propre gloire, sans les événements extraordinaires qui suivirent la bataille de Bautzen, et que dois retracer succinctement.

J'avais rendu, dans cette bataille célèbre, dont l'imrtance a été en général fort mal comprise, des serces qui ne seront probablement jamais bien connus entièrement appréciés. Ils étaient si évidents, que le aréchal Ney lui-même (dont j'étais alors chef d'état-ajor), bien qu'il ne les sût pas dans toute leur étenie, sollicita avec instance ma promotion au grade général de division, comme récompense de ce qu'il avait pu juger, et par suite d'un sentiment de stice qu'il ne me refusa jamais, malgré nos étranges mêlés. Au lieu de cet avancement, demandé de la anière la plus pressante, vous avez vu, dans la rrespondance susmentionnée, *que l'on m'infligea les rêts d'une manière brutale; et, ce qui était bien pire enre, je fus mis à l'ordre du jour de l'armée comme un général remplissant mal ses fonctions; enfin, pour combler la esure, on m'envoyait cette belle dépêche par le courrier ême du cabinet de l'empereur, dont je devais payer le yage à mes frais.*

Jamais, depuis la suspension du général Valette à ffaire de Castiglione, les annales de l'état-major

français n'avaient retenti d'un pareil traitement!! Vous allez sans doute me demander quel crime j'avais commis pour être outragé de la sorte! et pour me voir flétrir à la face de toute l'Europe militaire au moment où je croyais avoir mérité les plus honorables récompenses, et où mon chef les réclamait pour moi? J'ai honte de le dire, c'était uniquement pour un retard forcé de quelques jours dans l'envoi d'un misérable *état de situation détaillé*, que les chefs d'état-major étaient dans l'usage d'envoyer tous les quinze jours, et auquel j'avais été obligé de substituer, pour cette fois seulement, un *état sommaire*, parce que la division Souham, entièrement composée de régiments provisoires, et ayant eu huit mille hommes hors de combat dans les dernières batailles, se trouvait dans l'impossibilité de me fournir les détails demandés. Ridicule et puérile chicane de chancellerie, qui à mes yeux ne pouvait être que le résultat d'une infâme persécution du prince de Neuchâtel, et que j'ai encore peine à m'expliquer de la part de Napoléon.

Je n'ai pas besoin de grands efforts pour vous dépeindre le sentiment d'indignation que j'éprouvai à la lecture de ce fatal ordre du jour; car, après vingt-huit ans révolus, le souvenir seul m'en fait monter tout le sang à la tête! J'en fus d'autant plus révolté, qu'au moment où je le reçus, le fameux état de situation qui en avait fourni le prétexte était parti

ur Dresde depuis deux jours et arrivé à sa destina-
n.

Le célèbre connétable de Bourbon écrivait à Fran-
is Ier : « qu'il supporterait toutes les injustices dont
il avait à se plaindre, mais qu'il ne descendrait
jamais jusqu'à supporter l'injure et l'humiliation. »
ns me croire un connétable de Bourbon, j'étais mû
r les mêmes sentiments, et je n'étais point lié comme
prince par des devoirs envers le pays où l'on me
aitait de la sorte; j'avais de plus le souvenir tout ré-
nt de la bienveillance que me témoignait l'empereur
exandre, et mon ressentiment ne pouvait que s'en
croître.

Flétri à mes propres yeux, si je souffrais une pa-
ille injure à la face de l'armée entière; tout plein
core de ce qui s'était passé en 1810; persuadé que
llais combattre pour rendre l'indépendance et le repos
l'Europe, je n'hésitai pas à prendre mon parti. Pro-
ant donc de l'armistice, je m'empressai d'informer
mpereur de Russie que j'étais prêt à occuper le
ste qu'il avait daigné m'assigner trois ans auparа-
nt, s'il était encore dans ses intentions de me le con-
r, malgré les négociations entamées et qui pouvaient
ener la paix. Sa réponse affirmative et pleine de bien-
illance me rangea à l'instant sous ses drapeaux. Maître,
on moi, de disposer de mon bras et de ma tête, je les
nsacrai l'un et l'autre au service de cet auguste mo-

narque, avec autant de loyauté et de dévouement que j'en avais mis à servir Napoléon. Je sais fort bien qu'il eût été plus convenable de le faire en 1810 d'une manière simple et légale; aussi n'avais-je rien négligé pour y parvenir; la contrainte seule m'en avait empêché, ainsi que je l'ai démontré. Le moment de l'armistice, combiné avec celui d'une injure criante, fut donc le seul qu'il me fût permis de choisir; un juste ressentiment l'emporta sur tous les scrupules d'un vice de forme, parce que j'avais le profond sentiment que le bon droit était de mon côté.

Du reste, loin d'aggraver cette démarche en faisant aux alliés des confidences contraires à mes devoirs, je mis dans mes rapports avec eux une délicatesse et une réserve que mes détracteurs n'y eussent sans doute pas apportées, et qui me valurent même les louanges publiques de l'empereur Alexandre : vous pourrez vous en convaincre par les faits que je vais vous citer; détails fastidieux, peut-être, mais qui vous feront juger de la conscience avec laquelle j'ai rempli mes devoirs dans toutes les circonstances de ma carrière.

Au moment où je reçus de l'empereur de Russie l'assurance qu'il m'accueillerait avec le même empressement qu'en 1810, l'armistice fut rompu pour reprendre les hostilités le 16 août. Deux ou trois jours après, le maréchal Ney reçut les nombreux avancements sollicités pour son corps d'armée ; il n'y en avait

pas moins de cinq à six cents; mon nom et celui du capitaine Koch, mon aide de camp, étaient seuls rayés du tableau de proposition. Cette nouvelle mystification était naturellement bien propre à redoubler mes griefs et à rendre ma résolution plus excusable. Cependant, je dois l'avouer avec franchise, cette résolution était déjà irrévocablement prise dès le jour où ces arrêts et cet ordre du jour humiliants m'avaient si cruellement frappé. La raison en est fort simple ; car, autant il eût été absurde de prétendre imposer à un gouvernement l'obligation de me donner de l'avancement, quelque mérité qu'il pût être, autant je me croyais un droit de ne pas souffrir une offense assez grave pour porter atteinte à ma propre estime.

Résolu de partir le 15 août, je voulus, en quittant l'armée française, lui rendre encore un service important et dont ma conscience me faisait un devoir. Le maréchal Ney, plein d'une confiance chevaleresque, avait établi ses camps d'infanterie sur la ligne même de la Katzbach, où commençait le territoire neutralisé durant l'armistice (1). Son artillerie, dont tous les attelages avaient été cantonnés dans les villages jusqu'à

(1) Le terrain situé entre la Katzbach et l'Oder avait été occupé par les deux partis et déclaré neutre, afin d'éviter toute collision entre les avant-postes, tant que dureraient les négociations.

douze lieues derrière la ligne, se trouvait ainsi aventurée devant un front que rien ne couvrait. Je proposai, le 13, au maréchal, de porter sa cavalerie légère à Wahlstadt, sur le territoire dont la neutralité cessait par le fait même de la dénonciation de l'armistice ; le but de ce mouvement était d'éclairer et de couvrir son camp et son quartier général, qui se trouvait lui-même aux avant-postes avec de nombreux parcs. Le maréchal s'y refusa par un scrupule fort louable quant à l'intention, mais qui, à mon avis, était très mal fondé : le droit des gens exigeait sans doute que l'on ne commît aucun acte hostile avant le 16 août ; mais il n'interdisait nullement la faculté de faire avancer des troupes légères pour éclairer les mouvements de l'ennemi, sauf à s'arrêter au moment où l'on rencontrerait ses vedettes.

Macdonald, qui commandait à notre droite, en jugea comme moi, et poussa des reconnaissances sur ce territoire ; Blücher fit bien plus : il y porta cent mille hommes.

Le maréchal Ney ayant repoussé ma proposition, je jugeai qu'il pourrait s'en trouver compromis, si Blücher, mieux avisé que lui et grand amateur de surprises, s'avançait le 15 à proximité des camps pour les assaillir le 16 au point du jour. Je pris donc sur ma responsabilité d'ordonner à la cavalerie légère du général Beurmann de marcher en toute hâte de Lubben

r Liegnitz, de traverser la ville et de se placer à la e droite de la Katzbach, afin de couvrir ainsi le artier général, les parcs et les camps contre toute rprise. En même temps j'ordonnai à toutes les compagnies du train d'artillerie de marcher jour et nuit ur se rassembler à Liegnitz le plus tôt possible. Tout tat-major du maréchal peut attester quel fut son nnement au milieu de la nuit, lorsque le bruit des ıfares de sa propre cavalerie, traversant Liegnitz à ı insu, vint lui apprendre que j'avais pris soin de le uvrir malgré lui.

Parti dès le matin du même jour pour rejoindre mpereur Alexandre à Prague, je rencontrai à Jauer corps du comte Langeron en pleine marche vers la tzbach, ainsi que je l'avais craint ; ce général, auquel fis observer qu'il violait ainsi le territoire neutre ant l'expiration de l'armistice, me répondit que ıte l'armée de Blücher en avait fait autant, mais e du reste on s'arrêterait quand on rencontrerait les stes français. Je me gardai bien, comme de raiı, de dire un mot de la position hasardée dans laelle se trouvaient encore les camps du maréchal ey.

Le second fait que j'ai à vous signaler n'est pas oins significatif : quatre jours après mon arrivée au ıartier général des souverains alliés, me trouvant à ble en face de ces monarques, l'un deux me demanda

quelle était la force du corps de Ney, sans réfléchir sans doute à ce qu'une pareille question avait de pénible pour moi. Je pris la liberté de répondre que Sa Majesté le roi de Prusse avait conservé assez de rapports avec ses autorités de Silésie pour connaître à peu près cette force, mais que dans tous les cas ce n'était point à moi à la divulguer. L'empereur Alexandre me remercia hautement de cette réponse, en me disant qu'elle justifiait la confiance dont il m'avait honoré. A quelques jours de là, je refusai même de communiquer à un général, envoyé par le prince de Schwartzenberg, l'organisation de l'armée en brigades et divisions, bien que la force des régiments n'y fût point indiquée, ne voulant pas que le moindre reproche pût m'être fait à ce sujet.

Vous pensez bien, Monsieur, d'après trois faits semblables, que j'aurais été fort peu disposé à communiquer aux alliés un plan entier d'opérations qui m'eût été confié par suite des fonctions que je remplissais dans l'armée française. C'eût été là un acte de félonie qui m'eût perdu dans l'esprit même de l'empereur Alexandre, dont la confiance était désormais mon unique fortune. Je me serais donc bien gardé d'un pareil acte, non-seulement pour mon honneur et par sentiment de mes devoirs, mais encore pour mon propre intérêt.

Du reste, ma correspondance avec le baron de Monnier et avec M. Cassaing vous aura déjà prouvé

que je ne connaissais point le plan de Napoléon dont le maréchal Ney ne voulait me donner communication que le lendemain de mon départ. Bien loin d'avoir annoncé ou même soupçonné un mouvement de l'empereur sur Berlin, j'aurais regardé cette marche comme une véritable faute stratégique ; et s'il est vrai qu'il en ait eu un moment la pensée, ce ne put être qu'une démonstration politique. J'étais persuadé au contraire que Napoléon se jetterait avec toutes ses forces sur Prague, basant ensuite sa ligne d'opérations sur les vallées du Mayn et du Danube, maintenant la Bavière dans ses intérêts, prenant enfin la grande armée des souverains à revers pour la refouler par Leipzig sur la rive gauche du bas Elbe, où elle eût été perdue, puisque tous les ponts fortifiés sur ce fleuve étaient au pouvoir des Français. Telles furent en effet les premières pensées que je soumis au jugement de l'empereur Alexandre, et qui furent converties en deux instructions rédigées par moi et adressées à Blücher et au prince royal de Suède, afin de leur indiquer ce que leurs armées respectives devraient faire dans cette supposition qui n'avait point été prévue par le plan d'opérations de Trachenberg. Vous voyez donc, Monsieur, que l'écrivain Schoel, et d'autres après lui, ont été induits en erreur par certain bulletin du prince royal de Suède, trompé sans doute lui-même par de faux rapports.

De tout ce qui précède vous conclurez, je pense, que l'on m'a généralement fort mal jugé. S'il est vrai que pour cette gloire à laquelle j'aspirais et pour mes plus chers intérêts, il eût mieux valu que tout se fût passé autrement, je puis dire du moins que je n'ai cédé qu'à l'inspiration de sentiments généreux, et renvoyer ceux qui pourraient en douter au témoignage de Napoléon lui-même (*Mémoires dictés à Montholon*, tome I^er^). La justice tardive qu'il m'a rendue me console de bien des ignobles calomnies auxquelles je n'ai pas cru devoir répondre.

Tout le malheur de ma carrière provint de ce que le sort ne me fit pas naître Russe ou Français ; placé, par ma naissance, dans une de ces situations équivoques où l'on ne sert que pour acquérir de la considération et de la gloire militaire, je ne pouvais me résoudre à servir pour des humiliations et des mauvais traitements, quand ils n'étaient point balancés par l'amour du pays. Le pis de cette déplorable situation, c'est que les Russes me reprocheront les services que pendant quinze ans j'ai rendus à la France, tandis que les Français me reprochent ceux que j'ai rendus contre eux, et cependant je puis dire à la face du ciel que, sous ces deux drapeaux, j'ai servi avec zèle, dévouement et loyauté. La manière dont j'ai combattu à Bautzen, contre un souverain qui, trois ans auparavant, m'avait désigné pour être attaché à sa personne, et les services que je lui ai rendus plus tard à Jungferteinitz, à Dresde, à Culm et à Leipzig, attestent mieux que toutes les phrases du monde à quel point je fus esclave de mes devois. Je ne me fais point un mérite extraordinaire de ce dévouement, car je pense, avec tout être raisonnable, *qu'un officier servant un pays étranger lui doit sans réserve ses talents et son sang tant qu'il a l'honneur d'en porter l'uniforme.* Aussi, loin de m'en vouloir des services rendus contre ses drapeaux, alors que c'était dans la ligne de mes devoirs, l'empereur Alexandre qui ne les ignorait point, ne m'en témoigna que plus d'estime.

Il est temps du reste de quitter ce sujet déjà tant rebattu, afin de relever un autre passage de votre livre concernant une prétendue négociation que j'aurais entamée avec Berne, dans le but d'amener la violation de la neutralité suisse. Non-seulment c'est une insigne calomnie, c'est même entièrement le contraire de ce que j'ai fait. Sans doute vous aurez été ici encore induit en erreur par quelque pamphlet, en répétant une assertion dont l'état-major des alliés et mon pays entier peuvent attester la fausseté. Pour vous en convaincre, il suffira de rétablir la vérité en peu de mots.

La bataille de Leipzig ayant décidé de l'indépendance des nations, j'étais convaincu que toutes auraient pu faire une paix honorable et avantageuse si la modération avait présidé à leurs conseils dans une égale me-

sure. Je regardais donc ma tâche comme accomplie, ne me souciant point, si la guerre continuait, d'entrer à main armée dans cette France qui n'était point mon pays, mais que je servais encore peu de mois auparavant. Ce scrupule, que bien des personnes n'ont pas su apprécier, me paraît cependant un titre de plus à l'estime des honnêtes gens (1). En conséquence j'avais quitté l'armée alliée dès Weymar, lorque je fus rappelé au quartier général des souverains par la marche inopinée des Autrichiens vers Bâle et Schaffouse, qui me paraissait menacer mon pays. Je volai donc à Francfort, où j'eus le bonheur de rendre un service signalé à la Suisse, comme je l'avais déjà fait à Leipzig dès le lendemain de la bataille, et comme je le fis encore à Carlsruhe aussi bien qu'à Fribourg en Brisgau, en insistant sur le respect de son territoire et sur le maintien des principes qui avaient présidé à l'acte de médiation. Je savais bien que la neutralité de la Suisse, basée sur les intérêts manifestes des puissances voisines, était la sauvegarde de son indépendance autant que de sa prospérité : si l'Helvétie devait rester un champ clos où les masses belligérantes viendraient se

(1) Des généraux russes m'ont aussi fait ce reproche, mais bien à tort : que penseraient-ils eux-mêmes d'un officier qui, après avoir bien servi leur pays, irait dans la même année porter le fer et le feu jusque dans Pétersbourg ?

heurter à chaque conflit, ses belles vallées seraient bientôt livrées à la dévastation et changées en un désert. Mieux vaudrait dans ce cas s'agréger, sous de bonnes conditions, à une grande puissance qui protégerait du moins son sol et favoriserait sa précieuse industrie.

Ces vérités, que j'exposai à l'empereur Alexandre en y ajoutant diverses considérations d'intérêt particulier à son empire et qui parlaient hautement en faveur de l'indépendance helvétique, le déterminèrent à me promettre protection pour cette neutralité, sans laquelle la Suisse ne saurait exister.

M. le comte de Nesselrode n'aura pas oublié sans doute qu'à Leipzig, dès le lendemain de la bataille, je lui parlai dans le même but.

Mon retour à Francfort fut d'autant plus opportun que Sa Majesté avait à recevoir MM. Reding et Wieland, envoyés de la Diète, et à leur donner une décision. L'empereur me chargea à cet effet d'avoir une conférence avec M. de Metternich pour bien poser ce que les Autrichiens voulaient de la Suisse.

La mission était délicate, car j'avais à discuter comme général russe et comme citoyen suisse ; heureusement ces deux intérêts me paraissaient parfaitement identiques.

J'eus soin d'amener franchement l'habile diplomate

sur le terrain où je devais discuter avec lui sous le double rapport stratégique et politique.

Il chercha à me démontrer que l'entrée passagère des alliés en Suisse était nécessitée par de puissants motifs :

1° Pour avoir un pont solide sur le Rhin qui charriait alors d'énormes glaçons, en sorte qu'aucun pont de bateaux ne pourrait y être conservé, et assurer une retraite si les alliés étaient repoussés.

2° Parce que les Suisses ne pourraient refuser le passage aux alliés, puisqu'ils avaient souffert qu'une division française (je crois la division Boudet) passât dans cette même année 1813 par Bâle, en se rendant de l'Italie en Saxe ; circonstance qui, toute considération militaire à part, donnait aux alliés un puissant intérêt à exiger de la Suisse une entière réciprocité.

3° Parce que l'occupation de Genève et du Simplon serait décisive pour les Autrichiens qui combattaient en Italie, attendu qu'elle amènerait forcément l'évacuation de la Lombardie, sans laquelle aucune paix ne serait possible.

Sur les premiers points, j'objectai que si Napoléon avait abusé de sa puissance pour violer des territoires neutres, ce n'était point une raison pour l'imiter, et qu'en montrant plus de respect pour leurs droits, ce serait le moyen de s'attacher les Suisses.

J'ajoutai que si par malheur les alliés éprouvaient des revers, ou que les ponts de bateaux fussent enlevés par les glaces, il serait toujours temps de songer à se saisir du pont de Bâle, si la Suisse ne le cédait pas de bonne volonté : on y serait alors autorisé par la suprême loi du salut de l'armée, avec bien plus de justice que la division Boudet qui aurait fort bien pu passer à Strasbourg. Qu'au surplus, si l'on tenait à obtenir des Suisses une parfaite réciprocité, on pourrait négocier avec eux pour placer le cordon de neutralité à deux lieues en arrière de Bâle, vu que ce pont avait été *déneutralisé* peu de mois auparavant ; condition qui sauverait la Suisse et ne pourrait certainement être refusée.

Quant à la marche sur Genève, j'observai que cette ville étant alors un département français, je n'avais point à m'en occuper ; mais je représentai néanmoins qu'en passant le Rhin au-dessous de Bâle, on pourrait gagner Genève par le territoire de Bienne et de Neuchâtel qui n'était point suisse à cette époque ; on le pouvait même par la vallée du Doubs avec plus d'avantage, puisque le corps qu'on y porterait, resterait ainsi mieux lié avec la grande armée des souverains. M. de Metternich m'assura qu'il n'avait rien à opposer à des propositions qui rentraient ainsi dans le but qu'il avait en vue, et qu'il allait s'en expliquer immédiatement avec Sa Majesté elle-même ; ce qui eut lieu

en effet. Lorsqu'il sortit du cabinet de l'empereur, S. M. me dit, en ma présence, que mon pays serait satisfait et que les députés de la Diète en recevraient l'assurance à l'audience du lendemain.

M. de Metternich, en donnant ces espérances, ignorait-il les menées de son ministre à Berne, pour engager l'ancienne oligarchie à réclamer la présence des alliés en Suisse? C'est ce que je ne saurais affirmer; mais il est constant que ce fut à Lœrrach, quinze jours après, que les députés de Berne provoquèrent l'état-major autrichien à entrer en Suisse en l'absence des souverains.

Tout le monde sait donc bien que si la Suisse fut envahie, ce fut contre la volonté de l'empereur Alexandre, contre les assurances que j'avais obtenues en son nom de M. de Metternich, et contre celles qui furent données le lendemain aux députés Reding et Wieland. Chacun sait aussi que ce fut au contraire par l'intercession de ce puissant monarque que les cantons de Vaud et d'Argovie furent sauvés, et cette intercession eut lieu sur mes instances réitérées. Tout l'honneur de ce que j'ai fait là est resté à M. de Laharpe, bien qu'il fût arrivé trois mois après que toutes les questions étaient déjà décidées par l'empereur Alexandre, et les instructions données en conséquence à M. Capo d'Istria. Je ne contesterai point à M. de Laharpe le mérite d'avoir achevé l'ouvrage, tant à

'aris qu'au congrès de Vienne, mais qu'on me laisse du oins l'honneur d'y avoir contribué au moment le plus ritique et le plus décisif.

Loin d'avoir traité avec l'oligarchie bernoise, qui 'ailleurs n'était plus un pouvoir politique, je lui été hostile, par la bonne raison qu'elle reposait sur système monstrueux de la propriété d'une ville seule r tout un pays; système qui, aujourd'hui, ne trouerait pas un défenseur en Europe. Si Berne, se contant d'être une aristocratie puissante, eût donné les oits politiques aux notables du canton et renoncé à s prétentions oligarchiques, j'aurais été le premier à connaître qu'elle devait être le centre de tous les ands intérêts helvétiques : ses prétentions exclusives e rangèrent parmi ses adversaires. Du reste, en se rvant d'elle pour arriver à ses fins, le cabinet de enne joua parfaitement son rôle, tout en ménageant convenances avec ses alliés; il voulait enlever le nplon et substituer son influence en Suisse à celle de France; il eut le talent de se faire prier pour violer neutralité qui le gênait, en sorte que la Russie n'eut cun motif plausible de se formaliser d'une violation à consommée, et présentée même comme un vœu pays.

Je m'aperçois que ma lettre est déjà bien longue, elque hâte que j'aie d'en finir, je crois néanmoins oir ajouter ici une dernière explication.

En lisant ces lignes avec attention, en vous identifiant à ma position personnelle, en vous reportant à l'esprit d'ambition qui agitait jusqu'aux plus obscurs officiers de la grande armée, en vous retraçant enfin l'esprit d'indépendance et d'émancipation qui travaillait au contraire toute l'Europe, et animait les magistrats même de la France, ma démarche n'aura rien que de naturel à vos yeux ; mais vous partagerez peut-être l'étonnement des personnes, qui, trompées par les apparences, m'ont reproché d'avoir singulièrement changé, en consacrant ma plume à la défense de ce même Napoléon que j'accusais de tant abuser de son pouvoir. Eh bien, je soutiens que ce reproche d'une prétendue contradiction m'honore et prouve à la fois ma loyale impartialité et mon caractère désintéressé. J'ai été saisi d'une noble indignation en entendant donner aux glorieux soldats de Napoléon l'épithète de brigands de la Loire ! ! J'ai rougi de voir une grande nation jeter la pierre à un illustre exilé, au point de lui donner le nom d'Ogre corse, comme de trop fameux publicistes l'ont fait. J'ai pris la plume pour le venger, à une époque où il était périlleux de le faire. En mettant mes récits dans la bouche même de Napoléon, j'ai cédé à une nécessité de ma position, et cela m'a forcé à être plus partial en sa faveur que je ne l'eusse été en écrivant en mon nom. Comment aurais-je pu me servir du sien pour parler de ses fautes,

sans faire valoir tout ce qui pouvait les excuser du moins à ses propres yeux ; sans exposer l'entraînement auquel il avait probablement cédé ?

Je ne crois pas, du reste, avoir été inconséquent dans le fond : j'ai à la vérité changé de manière de voir sur les principes de gouvernement intérieur appliqués à l'Empire, parce que je crois qu'il n'y a que les sots qui prétendent rester infaillibles, et ne veulent rien apprendre ni rien oublier ; je n'ai donc fait que mon devoir en rendant justice à Napoléon sous ce rapport ; mais je n'ai jamais changé d'avis sur ses relations avec les puissances européennes et sur son projet de monarchie universelle. Jusqu'à la paix de Tilsit, il m'était apparu à la fois comme le plus grand des capitaines et des hommes politiques ; je le servis avec ardeur, et lui présentai même à Berlin des mémoires pour consolider son glorieux empire. Si plus tard les expéditions d'Espagne et de Russie, le traitement qu'il fit subir à la Prusse, à la Hollande, à la Suède, à l'Allemagne tout entière, modifièrent mon admiration, sous le rapport politique surtout, ce n'était point un motif pour méconnaître ses grandes qualités. Je pus ne voir en lui qu'un conquérant jaloux d'effacer la gloire de tous ceux qui l'avaient précédé et ayant sans cesse les expéditions d'Alexandre, de César et de Charlemagne présentes à l'imagination comme un pénible cauchemar, mais il avait à cœur de les surpasser tous. Je pus avec

raison lui reprocher d'avoir visé à une gigantesque renommée plutôt qu'à fonder un empire durable et propre à tenir la balance entre les prétentions despotiques de l'Angleterre et le continent européen. Mais ce n'était pas encore une raison de déprécier la grandeur de son génie et de lui prodiguer les outrages.

Au demeurant, si j'ai modifié mes idées quant au système de Napoléon pour le régime intérieur de la France, si de plus j'ai acquis la conviction que beaucoup de ses agressions furent motivées par sa lutte corps à corps avec l'Angleterre, avec laquelle je ne pense pas qu'il ait jamais pu faire la paix à des conditions honorables et solides, je n'en reste pas moins convaincu que son despostisme envers l'Europe, et même envers ses meilleurs alliés, fut une faute capitale qui précipita sa chute. *Il voulut faire à lui seul et par une monarchie universelle impossible, ce qu'il eût pu obtenir plus sûrement par un bon système d'alliances et par une sage influence basée sur la gloire, la justice et la modération.*

Je n'ai à répudier aucun de ces points de vue qui dominent tous mes ouvrages, et en définitive on me permettra de préférer mon rôle, soit comme général, soit comme historien, à celui des utopistes français qui se vantaient d'avoir introduit assez de *libertés* dans l'acte additionnel pour renverser son trône, ou à celui des factieux qui ont sonné le tocsin contre sa personne, alors que ses ennemis menaçaient le sol et l'indépendance de la France. Ce qui est certain, c'est que personne, dans son empire, n'avait autant de droit que moi de renoncer à le servir, c'est que j'ai eu le courage de repousser ce que je regardais comme une oppression, alors qu'il était encore dans sa toute-puissance et non quand il fut accablé et réduit à défendre son propre territoire. Je dirai plus : c'est que si j'avais été Français, je ne l'aurais quitté ni en 1810, ni en 1813, bien moins encore en 1814; et s'il existe une justice humaine, je ne redoute pas plus le jugement de la postérité que celui de mes contemporains qui ont pu être bien informés de mon caractère et des circonstances que je viens de retracer.

Vous en serez convaincu, j'espère, par la sincérité de ces explications.

Agréez l'assurance de ma haute considération.

GÉNÉRAL JOMINI.

Paris, 1er février 1841.

TABLE DES MATIÈRES.

CAMPAGNE DE 1760.

CHAP. XXI. Préparatifs généraux; opérations des armées françaises et alliées. . . . . pag. 1

CHAP. XXII. Premières opérations en Silésie et en Saxe; affaire de Landshut; siége de Dresde. 19

CHAP. XXIII. Premières opérations du prince Henri et des Russes. Siége de Breslau. Le théâtre de la guerre se concentre en Silésie. Bataille de Lignitz. 45

CHAP. XXIV. Les armées prussiennes forment une ligne d'opérations intérieures, et manœuvrent avec succès. Daun est isolé et rejeté dans les montagnes de la haute Silésie. Opérations en Saxe depuis le départ du Roi. 75

CHAP. XXV. Les Russes assiégent Colberg et prennent Berlin. Le Roi et Daun marchent en Saxe. Bataille de Torgau. 87

CHAP. XXVI. Observations sur la campagne de 1760. 115

CAMPAGNE DE 1761.

CHAP. XXVII. Plan général de campagne; opérations des Français et de leurs alliés en Westphalie; observations. . 147

CHAP. XXVIII. Dispositions générales pour la campagne. Frédéric marche en Silésie. 177

CHAP. XXIX. Affaires de Poméranie. Siége de Colberg. . . . 207

CHAP. XXX. Observations générales sur la campagne de 1761. Opérations de Daun, comparées à celles de 1809. 215

CAMPAGNE DE 1762.

CHAP. XXXI. Campagne des armées françaises et alliées en 1762. Bataille de Wilhemsthal. Observations générales sur les lignes d'opérations en Westphalie. 231

CHAP. XXXII. Dispositions générales pour la campagne de 1762. Opérations en Silésie. 267

CHAP. XXXIII. Opérations en Saxe. Bataille de Freyberg. . . 289

CHAP. XXXIV. Observations sur la campage de 1762, sur le débordement des ailes et les attaques multipliées. 313

CONCLUSION.. 328

CHAP. XXXV. Exposé des principes généraux de l'art de la guerre. 333

APPENDICE. — Lettre du général Jomini à M. Capefigue, sur les événements de 1813.. 361

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

Il s'est glissé des fautes de typographie que nous croyons superflu de relever. Voici les plus notables :

Page 20, ligne 11, *au lieu de :* celles, *lisez :* celle.
— 126, ligne 2, *au lieu de :* dérobant, *lisez :* débordant.
— 166, ligne 9, *au lieu de :* Dimer, *lisez :* Dimel.
— 256, ligne 2, *au lieu de :* Acadie, *lisez :* Arcadie.

